




ACCADEMIA DI MEDICINA
TORINO
DI

M. A. Plazza

AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ,

PAR Mr. TISSOT,

D. M. de MONTPELLIER, de la Soc. Royale de LONDRES, de l'Acad. Medico-Phys. de BASLE, de la Societé Oeconomique de BERNE, &c.

TROISIEME EDITION ORIGINALE;

Augmentée d'un Indice Alphabetique, & d'un Avis des Libraires aux Lecteurs.

TOM. II.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.
Et à GENEVE,
Chez EMANUEL DUVILLARD fils.

M. D. CC. LXVI.

AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXIV.

De la Dysenterie.

§. 329. LA dysenterie est un flux de ventre, accompagné d'un malaise général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dysenterie; celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dysenterie est ordinairement epidemique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gêlées commencent. Les grandes chaleurs, rendent le sang & la bile acre; tant qu'elles durent, la transpiration se fait, (voyez introduction p. 28.)

 mais

mais dès qu'elles diminuent, ſurtout le ſoir & le matin, cette évacuation ſe fait moins bien; d'autant plus que les humeurs ont acquis, par les grandes chaleurs, beaucoup d'épaiſſiſſement; alors cette humeur acre arrêtée, ſe rejette ſur les inteſtins, & les irrite; les douleurs & les évacuations ſurviennent.

Cette eſpece de dyſenterie eſt de tous les tems & de tous les païs; mais ſi à cette cauſe il s'en joint d'autres, capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ſerrés, tels que les hoſpitaux, les camps, les priſons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui s'alliant à la cauſe de la dyſenterie, rend cette maladie plus fâcheuſe.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plûtôt que par un friſſon; le malade perd aſſez vite ſes forces, il ſouffre des douleurs vives dans le ventre, qui, quelquefois, durent pluſieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir; il pâlit; le poulx n'eſt cependant que peu ou point fievreux, mais ordinairement petit; enfin, les ſelles ſurviennent;

nent ; les premieres ne ſont ſouvent que des matieres liquides & jaunatres, mais bientôt elles ſont mêlées de glaires, & ces glaires ſouvent teintes de ſang. Leur couleur varie, elles ſont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fœtides; les douleurs augmentent avant chaque ſelle, & les ſelles deviennent très fréquentes ; l'on en a juſques à huit, dix, douze, quinze par heures ; alors le fondement s'irrite, le teneſme, (qui eſt une envie d'aller ſur ſelle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) ſe joint à la dyſenterie, & occaſionne ſouvent une chûte du fondement; l'état du malade eſt très cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaiſſies, qui reſſemblent à des morceaux d'inteſtins, quelquefois des grumeaux de ſang.

Si le mal devient très fâcheux, les boyaux s'enflamment, il ſe forme des ſuppurations, des gangrênes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes ; le hoquet ſurvient, le malade rêve, ſon poulx s'affoiblit, il tombe dans des ſûeurs froides & dans des défaillances, qui finiſſent par la mort.

Quelquefois il ſurvient une eſpece de phreneſie ou delire violent, avant le

dernier moment. J'ai vû chez deux ſujets, un ſymptome aſſez rare, c'eſt une impoſſibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'eſt pas ordinairement de cette violence; les ſelles ne ſont pas ſi fréquentes; elles vont de vingt cinq à quarante dans le jour. Les matieres ſont mêlées de moins de choſes étrangeres, & de peu de ſang, le malade conſerve quelques forces; peu à peu les ſelles diminuent, le ſang diſparoit, les matieres s'épaiſſiſſent, l'appetit & le ſommeil reviennent, le malade ſe remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fievre, & point d'alteration, qui eſt peut être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarhée ordinaire.

Les urines ſont quelquefois peu abondantes, & pluſieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui ſont pour eux une ſource de douleurs & d'angoiſſes.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'eſt l'émetique. Le remede N°. 34. quand il n'y a point de raiſon de ne pas l'employer, pris des les commencemens, emporte ſouvent le mal

d'abord ,

d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N°. 35. n'eſt pas moins efficace il avoit même été regardé, très longtems, comme un ſpecifique ſûr; il ne l'eſt pas, mais il eſt tres utile. Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les ſelles ſont moins fréquentes, c'eſt une très bonne marque; ſi elles ne diminuent point, il eſt à craindre que la maladie ne ſoit longue & opiniatre.

L'on met le malade au regime, & l'on évite avec le plus grand ſoin, toute viande, juſques à l'entiere gueriſon de la maladie. La tiſanne N°. 3. eſt la meilleure boiſſon.

Le lendemain de l'émetique, on donne au malade, le remede N°. 51. en deux priſes; le jour ſuivant on ne lui donne point d'autre remede que la tiſanne; le quatrieme on réitere la rhubarbe; alors ordinairement la force du mal a paſſé; on continuë encore la diette pendant quelques jours, & l'on met le malade au regime des convaleſcens.

§. 333. Quelquefois la dyſenterie s'annonce avec une fievre inflammatoire, un poulx fievreux, dur, plein, un violent mal de tête, & de reins, le

ventre tendu. Dans ces cas, il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavemens N°. 6. & boire beaucoup de la tisanne N°. 3.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précedent; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptomes d'inflammation ont été forts, il faut purger, la premiere fois, avec la potion N°. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai gueri plusieurs dysenteriques, en ne leur ordonnant, pour tout remede, qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts d'heures; & il vaudroit mieux, s'en tenir à ce remede, qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres, dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très dangereux.

§. 334. Il arrive aussi, que la dysenterie se joint à une fievre putride; ce qui oblige à donner, après l'émetique, les purgatifs N°. 23 ou 47, & plusieurs doses du N°. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N°. 32. est excellent dans ce cas.

En 1755. il y eut ici, en automne, quand l'épidemie nombreuse des fievres putri-

putrides commença à cesser, un grand nombre de dysenteries, qui avoient beaucoup de rapport avec ces fievres. Je commençai par le remede N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très peu de malades, sur la fin de la maladie. Presque tous furent gueris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre, à qui je n'avois pas pû donner l'émetique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez longtems, mais sans danger.

§. *335. Quand la dysenterie est compliquée avec des symptomes de malignité, (voyez §. 245.) l'on employe, avec succés, après le remede N°. 35. ceux N°. 38. & 39.

§. 336. Quand le mal a déja duré plusieurs jours, sans remedes, ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit à moins qu'il ne fut survenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a, quelquefois, des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées, ou par le manque de diette, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces

caufes ; on les guerit en fe mettant au regime, & en prenant une prife du remede N°. 51. Si, fans aucune caufe fenfible, le mal revenoit, & s'annoncoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle eft compliquée avec une fievre d'accès ; il faut guerir premierement la dyfenterie, & enfuite la fievre. Si cependant, les accès de fievre étoient violens, on donneroit le Kina, de la façon préfcrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux, dont l'on eft encore généralement imbu, c'eft que les fruits font nuifibles dans la dyfenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux ; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs, dans les mauvaifes années, peuvent occafionner des coliques, quelquefois des diarhées, plus fouvent des conftipations, des maladies des nerfs, & de la peau, mais jamais une dyfenterie épidemique. Les fruits mûrs, de quelques efpeces qu'ils foient, & furtout ceux d'été, font le vrai préfervatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puiffent faire, c'eft, en fondant les humeurs

meurs, & furtout la bile épaiſſie, s'il y en a, dont ils ſont le vrai diſſolvant, d'occaſionner une diarhée, mais cette diarhée même, mettroit à l'abri de la dyſenterie.

Les années 1759. & 1760. ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dyſenteries. On croit même remarquer, qu'elle eſt plus rare, & moins fâcheuſe qu'autrefois, & l'on ne peut aſſurement l'attribuer, ſi le fait eſt vrai, qu'aux nombreuſes plantations d'arbres, qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vû des dyſenteries; j'ai mangé moins de viande, & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus legere attaque, & pluſieurs Médecins ſuivent la même methode, avec le même ſuccès.

J'ai vû onze malades dans une maiſon; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guerirent; la grand mere, & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, perirent. Elle conduiſit d'abord l'enfant à ſa mode, avec du vin brulé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruit; il mourut; elle ſe conduiſit de la même façon, & eut le même ſort.

Dans une campagne, près de Berne, en 1750. dans le tems que la dyſenterie faiſoit beaucoup de ravages, & que l'on déconſeilloit ſeverement les fruits, de onze perſonnes, qui compoſoient la maiſon, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, ſeul docile au préjugé, s'en abſtint ſoigneuſement, & eut une dyſenterie terrible.

Cette maladie détruiſoit un regiment Suiſſe, qui ſe trouvoit en garniſon dans les provinces meridionales de France; les Capitaines admodierent la priſe de pluſieurs arpens de vignes, l'on y portoit les ſoldats malades, l'on ceuilloit du raiſin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les ſains ne mangoient rien d'autre; il n'en mourut plus un ſeul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Miniſtre étoit attaqué d'une dyſenterie, que les remedes qu'il prenoit ne gueriſſoient point; il vit, par hazard, des groſeilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres, depuis ſept heures du matin juſques à neuf; il fut déja mieux ce jour là, & entierement gueri le lendemain.

Je

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux là suffiront pour convaincre les plus incredules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits, quand la dysenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'est une vérité, que les gens instruits ne révoquent point en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remedient à toutes les causes des dysenteries.

§. 340. Il est extrêmement important que les malades aillent à selle dans des endroits à part, parce que les excremens sont très contagieux; & s'ils vont sur des bassins, on doit les sortir très promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveller continuellement l'air, & bruler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter, qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur BOER-

HAAVE conseilloit, quand la dysenterie étoit épidemique, de *branter* toute l'eau qu'on boit (*a*).

§. 341. Je ne sais par quelle fatalité, il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remedes differens; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'éleve au dessus des autres, & qui ne promette hardiment, de guerir en quelques heures, une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remede, dont il ignore parfaitement les effets; & le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui, ou par complaisance. De ces differens remedes, il y en a qui ne sont qu'indifferens; d'autres sont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois; mais après avoir

(*a*) Il s'est introduit ici, dans l'édition de Paris, une erreur essentielle; l'on y lit, *mettre de l'eau de vie*, au lieu de *branter*. Ce sont deux choses bien differentes; branter c'est impregner de la vapeur de souffre, qui étant acide prévient la corruption; on le fait en brulant du *brent*, ou pattes souffrées, dans des tonneaux, qu'on remplit ensuite d'eau & qu'on bouche; comme on le fait, pour les vins, dans plusieurs païs.

voir réiteré, que la ſeule veritable methode eſt celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, ſont mauvaiſes, je me borne à avertir, que la pire de toutes, c'eſt celle qui eſt la plus généralement ſuivie, & qui conſiſte à arrêter les évacuations, par des remedes adſtringens, ou ceux qu'on tire de l'opium; methode mortelle, qui tuë, toutes les années, un grand nombre de perſonnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive, ou 1°. que cette matiere irrite les inteſtins, les enflamme, &, de l'inflammation, naiſſent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & enſuite, ou la gangrene & la mort, ou un ſcirre, qui degenere en cancer, (j'ai vû ce cas horrible), ou la ſuppuration, un abcès, un ulcère; ou 2°. qu'elle ſe rejette ailleurs, produit des ſcirres au foye, des aſtmes, l'apoplexie, l'epilepſie ou mal caduc, des douleurs de rhumatiſme horribles, des maux de yeux, & des maux de peau incurables.

Telles ſont les ſuites de tous les remedes adſtringens, & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme theriaque, mithridate, diaſcordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé pour un rhumatiſme cruel, qui avoit ſuccedé immédiatement à un mélange de theriaque & d'eau de plantin, donné le ſecond jour d'une dyſenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes, en ignorent ſans doute les conſequences, il ſuffira, j'eſpere, de les leur avoir fait connoitre.

§. 342. L'abus des purgatifs a auſſi ſes dangers. L'on détermine toutes les humeurs à ſe jetter ſur les parties malades, le corps s'épuiſe, les digeſtions ne ſe font plus, les boyaux s'affoibliſſent; quelques fois même il s'y fait des legeres ulcerations d'où naiſſent des diarhées preſqu'incurables, & qui tuent après pluſieurs années de ſouffrances.

§. 343. Si les évacuations ſont exceſſives, & le mal long, on tombe dans l'hydropiſie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la diſſiper, par une diette ſobre & ſeche, des fortifians, des frictions & de l'exercice.

CHA-

CHAPITRE XXV.

La Galle.

§. 344. LA *galle* eſt une maladie contagieuſe par l'attouchement de la perſonne, ou des habits, mais non point par l'air; ainſi en évitant ces moyens d'infection, on peut être ſûr de ne pas la prendre.

„ Quoique toutes les parties du corps „ puiſſent en être attaquées, la galle „ ſe montre d'ordinaire, d'abord aux „ mains, & principalement entre les „ doigts. Il paroit, au commencement, „ une ou deux puſtules, qui ſont rem- „ plies d'une eſpece d'eau claire, & „ qui donnent des demangeaiſons très „ incommodes. Si on perce ces puſtu- „ les en les grattant, l'eau qui en dé- „ coule, communique le mal aux par- „ ties voiſines. Dans le commencement, „ on ne peut guères diſtinguer la gal- „ le, à moins qu'on ne ſoit bien au „ fait de ce mal; mais dans ſon pro- „ grès, les puſtules augmentent en nom- „ bre, & en grandeur. Lorſqu'on les „ ouvre en les grattant, il s'y forme

„ des

„ des croutes dégoûtantes, & le mal
„ gagne toute la ſuperficie du corps.
„ Si elles durent longtems, elles for-
„ ment de petits ulceres, & elles ſont
„ en même tems très contagieuſes.

§. 345. Le mauvais regime, ſurtout l'abus du ſalé & des fruits mal mûrs, & la malpropreté, occaſionnent cette maladie, qui ſe contracte cependant plus ſouvent par contagion. De très bon Médecins croyent même qu'elle ne ſe contracte pas autrement; mais j'ai vû le contraire, aſſez ſurement.

Quand elle paroit chez une perſonne, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'elle l'a gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher abſolument le ſalé, & les choſes aigres, les graiſſes, & les épiceries. On lui fait boire une tiſanne de racine de chicorée amere, ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou ſix verres par jour; &, au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec le N°. 21, ou avec une once de ſel de Sedlitz. On continue le regime, on repurge après ſix ou ſept jours, & enſuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeun, avec le quart de l'onguent N° 52. Le lendemin, le ſurlendemain, & le quatrieme

trieme jour, on frotte de nouveau, & ensuite on employe une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remedes n'emportent pas le mal; mais quelquefois, il revient, & alors il faut repurger, & revenir à l'onguent, dont j'ai éprouvé, & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut, hardiment, employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir fait préceder d'aucun purgatif. Mais, au contraire, quand on a négligé longtems le mal, & qu'il est parvenu à un dégré considerable, il faut que le malade ait été longtems au regime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisanne N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas, j'ai toujours commencé par l'onguent N°.28. dont on employe le demi quart tous les matins. Souvent même je n'employe point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé le dernier aussi sûr, mais un peu plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, surtout quand on fait usage du remede N°. 28, dans lequel il entre

du

du mercure, qui pourroit, si l'on négligeoit ces précautions, occasionner de l'enflure à la gorge, & aux gencives, & même une salivation. Cet onguent a un avantage sur l'autre, c'est qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui donner une odeur agréable; mais il est très difficile de déguiser celle de l'autre.

Il faut aussi changer souvent de linges, mais il faut éviter de changer d'habits; parce que, les habits s'infectants, ceux qu'on a porté pourroient redonner la galle, quand on les reprendroit après être gueri.

„ Il faut parfumer de soufre les che-
„ mises, culotes, bas, avant qu'on les
„ mette; mais cette fumigation doit se
„ faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très longtems, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquietude des démangeaisons, & quelques fois la fievre; il maigrit extrêmement & perd ses forces. Dans ces cas, il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tiedes.

3°. Mettre le malade au regime des convalescens.

4°. On lui fait prendre, soir & matin,

tin, la poudre N°. 53. pendant quinze jours, avec la tisanne N°. 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remedes suivant les circonstances; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains souffrés, tels que ceux d'Yverdon, guerissent très souvent; & les simples bains froids de rivieres ou du lac, ont emportés des galles très rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus longtems la galle, que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je rëitere, qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 52. ou les autres remedes qui font disparoitre la galle. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vû suivre la trop prompte guerison de cette maladie, par des remedes exterieurs, employés avant que d'avoir évacué, & un peu diminué l'acreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les femmes.

§. 350. LEs femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens

viens de décrire, & leur ſexe les expoſe à quelques autres, qui dépendent de quatre cauſes principales ; les regles, les groſſeſſes, les couches, & les ſuites de couches. Je ne penſe point à traiter ici de toutes ces maladies, elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je ſuis obligé de me borner à des avis généraux, ſur ces quatre objets.

§. 351. La nature, qui deſtinoit les femmes à élever le genre humain dans leur ſein, les a aſſujetties à un écoulement de ſang periodique, qui eſt la ſource d'où l'enfant tirera un jour ſa ſubſiſtance.

Cette évacuation commence, généralement, dans ce païs, entre quatorze & ſeize ans. Souvent, avant qu'elle paroiſſe, les jeunes filles ſont, pendant longtems, dans un état de langueur, qu'on appelle *chloroſe*, *oppilations*, *pâles couleurs* ; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très graves, & fort ſouvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal à propos, à cette cauſe, tous les maux auxquels elles ſont ſujettes à cet âge ; ils dépendent d'une autre, dont les opilations mêmes ne ſont ſouvent que l'effet ; c'eſt la foibleſſe qui eſt naturelle

&

& néceſſaire à ce ſexe. Les fibres des femmes, deſtinées à ceder, quand elles ſeront tenduës par tout le volume de l'enfant, & de ſes accompagnemens, volume ſouvent très conſiderable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celle des hommes; par là même la circulation ſe fait chez elles avec moins de force, le ſang eſt moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viſceres, & à former des engorgemens.

§. 352. L'on previendroit les maux auxquels cette conſtitution peut conduire, en aidant la foibleſſe des mouvemens naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice; mais ce ſecours, qui ſeroit en quelque façon, plus néceſſaire aux femmes qu'aux hommes, leur eſt enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages du menage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles ſe donnent peu de mouvement, la diſpoſition naturelle de foibleſſe s'accroit, & elle devient alors maladive, le ſang circule mal, il pert ſes qualités, les humeurs croupiſſent par tout, aucune fonction ne ſe fait bien.

Elles

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelques fois, très jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des regles; cette langueur les rend pareſſeuſes; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point; il ſeroit le remede de ce mal commençant, mais le remede les peine, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appetit ſe dérange comme les autres fonctions, elles en ont peu, les alimens ordinaires ne le reveillent point, elles ſe livrent à des fantaiſies, ſouvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'eſtomac, les digeſtions, & la ſanté.

Quelques années s'écoulent, le tems des regles approche, & elles ne paroiſſent point, par deux raiſons; la premiere, c'eſt que la ſanté eſt trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le tems que toutes les autres languiſſent: la ſeconde, parce qu'elles ne ſont point néceſſaires, puiſqu'elles ſont deſtinées à évacuer, hors de la groſſeſſe, le ſang ſuperflu, que la femme eſt deſtinée à produire, afin qu'elle ne fourniſſe pas de ſon néceſſaire à l'enfant, & que ce ſuperflu n'exiſte point, chez les filles languiſſantes dès longtems.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce

parce que toute maladie, qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers; on l'attribue à la suppression, mais souvent on se trompe; puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai, que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux, au contraire; & souvent l'on voit de jeunes garçons, qui ayant reçu de la nature une constitution, & de leurs parens une éducation feminine, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles; il y en a cependant, qui dépendent réellement de cette cause. C'est quand une jeune fille forte, robuste, bien portante, qui a fait à peu près son cru, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violens que ceux qui ne dependent que de la cause précedente.

Si

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations, qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette derniere espece qui dépend de trop de sang retenu, que celles de la ville; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres, qui paroissent surnaturelles au peuple, & que, par là même, il attribuë aux sortileges.

§. 355. Lors même que les regles sont venuës, elles se suppriment souvent, & il n'y a aucune maladie, que cette suppression n'ait produit. Elles se suppriment souvent, dans le cas du §.351. par la continuation de la maladie, qui avoit mis obstacle à leur arrivée; & dans d'autres cas par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des alimens trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violens que ceux qui précedent la premiere venuë.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminuë, se dérange, par les causes que je viens d'assigner,

d'assigner, les maux affreux, qui sont la suite de ces dérangemens, me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la regularité à tous égards, en évitant, à cette époque, toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celles de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces tems critiques, il n'y en a pas une, qui, dès la premiere apparition, jusques au dernier retour, ne se conduisit avec la plus scrupuleuse regularité.

Leur conduite, dans ces circonstances, decide absolument de leur santé, de celle de leurs enfans, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagemens sont nécessaires. Je sais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunement de se ménager, mais d'autres fois, elle en est cruellement punie; & je pourrois produire une longue liste, de celles, qui

se sont jettées, par leur imprudence, dans les situations les plus tristes.

Outre l'attention, qu'il faut avoir d'éviter les causes generales que j'ai indiqué dans le §. précedent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulierement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres, qui sont incommodées à chaque retour, & quelques unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précedent, ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissemens, de défaillances, de convulsions, occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissemens de sang, de saignemens de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très serieuse attention; mais comme il dépend de plusieurs causes, souvent très opposées, il est impossible d'indiquer ici

ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le malheur d'êtres ſujettes à ces accidens tous les mois, depuis la premiere apparition des regles juſques à leur dernier retour, à moins que les remedes, le regime, quelquefois une couche ne les en delivrent; quelques autres ne ſouffrent que de tems en tems, tous les deux, trois, quatre mois; de troiſiemes après avoir ſouffert cruellement pendant les premiers mois, & même les premieres années ceſſent de ſouffrir enſuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs regles, pendant très longtems, ſans aucune douleur, ſe trouvent aſſujetties à des douleurs cruelles, tous les retours, ſi, par imprudence, ou par fatalité, elles ont eſſuyé quelque dérangement qui les ait ſupprimées, diminuées, retardées; & cette conſideration doit rendre prudentes celles même qui paſſent ordinairement cette criſe ſans douleurs; elles doivent toutes être perſuadées, que quoiqu'elles n'ayent aucune incommodité ſenſible, elles ſont cependant plus délicates, plus ſenſibles aux impreſſions des corps étrangers, plus aiſement affectées par les mouvemens de l'ame, & ont l'eſtomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies tres graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression, d'ailleurs on pourra faire usage, dans ce cas, des conseils que je donnerai, plus bas, en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus regulieres, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente cinq,) elles finissent naturellement & nécessairement, entre quarante cinq & cinquante ans; quelquefois même plûtôt, rarement plus tard; & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, surtout dès que l'on remarque la plus legere atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles, pour qu'elles ne mangent point de choses contraires,

traires, puiſqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à ſervir d'alimens & les plus degoûtans, qui n'ayent été l'objet de leur bizarres fantaiſies. Les alimens gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux leurs ſont nuiſibles. Les thés d'herbes, qu'on leur fait ſouvent boire pour les guerir, ſuffiroient pour les jetter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en eſt la premiere cauſe. Si l'on veut boire ſur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boiſſon pour elles, c'eſt l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds, acres, & deſtinés uniquement à forcer les regles, qui font ſouvent des maux affreux, & ne font jamais du bien. Ils ſont ſurtout d'autant plus pernicieux, que la malade eſt plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayans, des bouillons d'herbes, des ſels, & je ne ſai combien d'autres choſes nuiſibles; mais la limaille de fer, qui eſt le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne ſoit

point rouillée ; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficace.

Dans les commencemens du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice, & une diette convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusques à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille, quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54. 55. & 56. les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement ; mais j'avertis & je souhaite qu'on y fasse attention ; que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé, & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque, quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guerie ; leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit, ni ne peut le préceder ou l'amener.

Il y a des cas, surtout, dans lesquels il seroit très dangereux de vouloir employer des remedes chauds ou actifs, c'est quand il y a de la fievre, de la toux, quelque hemorrhagie, une grande maigreur, de l'alteration; il faut détruire tous ces maux, avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal à propos, que cette évacuation guerit les femmes de tous les maux, & cette erreur coute la vie à un grand nombre.

§ 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillé dans les §. précedens, & l'on doit en aider l'effet, par le mouvement. Celui du char est très salutaire; celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyenant qu'il ne soit pas porté jusques à l'excès.

Quand le mal à des rechûtes, on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque

§. 362. L'autre espece d'oppilations, décrite dans le §. 354, demande une conduite très differente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incura-

incurable, a ſouvent emporté cette eſpece dans le moment. Les bains de pieds tiedes, les poudres N°. 20. le petit lait, ont ſouvent réuſſi; mais il faut d'autres fois des ſoins appropriés à chaque cas particulier, & par là même on doit conſulter.

§. 363. Quand les regles ceſſent par l'âge (§. 350.), ſi elles ceſſent tout à coup, & ſi elles étoient abondantes auparavant, il faut néceſſairement 1°. faire une ſaignée, & la réïterer tous les ſix, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2°. Diminuer la quantité des alimens, ſurtout de la viande, des œufs, & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre ſouvent, le matin à jeun, la poudre N°. 24, qui eſt excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les ſelles, les urines & la tranſpiration, & diminue, par là, la quantité de ſang, qui ſe forme naturellement.

Si cette ceſſation eſt annoncée, ou mêlée, comme il arrive ſouvent, par des pertes abondantes, la ſaignée n'eſt pas auſſi neceſſaire; mais le regime, & la

la poudre N°. 24, le ſont beaucoup ; & il faut y joindre, de tems en tems, la purgation N°. 23. Les remedes adſtringens, employés à cette époque, occaſionnent des cancers de matrice.

Il perit pluſieurs femmes, à cet âge, parce qu'il eſt très aiſé de leur faire du mal ; ce qui doit les rendre très prudentes ſur tous les remedes qu'elles employent. Mais auſſi, il arrive ſouvent, que leur conſtitution change à leur avantage ; leurs fibres deviennent plus fortes, elles ſe trouvent plus robuſtes, pluſieurs petites infirmites finiſſent, & elles jouiſſent enſuite d'une vieilleſſe très heureuſe ; j'en ai vû pluſieurs, qui à cinquante deux ou cinquante trois ans quittoient les lunettes, dont elles ſe ſervoient depuis cinq ou ſix.

Le regime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boiſſon N°. 32, conviennent beaucoup, dans preſque toutes les pertes habituelles, (je parle des femmes du peuple), à quelqu'âge que ce ſoit.

De la grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement, beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur, & aux vomissemens le matin, aux maux de tête, & aux maux de dents; mais ces maux cedent à la saignée, qui est presque le seul remede dont elles ayent besoin.

§. 365. Quelquefois, après avoir porté des fardeaux trop pesans, avoir fait des travaux violens, avoir soutenu des cahotemens trop rudes, avoir fait quelque chûte, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout à fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit, & qu'elles se couchent sur la paillasse, si elles n'ont point de matelat, la plume est très mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation,

tion, ne bougeant, & ne parlant presque point.

2°. Il faut tirer, d'abord, huit ou neuf onces de sang du bras.

3. Elles ne prendront, ni viande, ni bouillon, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, la moitié de la poudre N°.20, & ne boiront que de la tisanne N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque; elles previennent cet accident, en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un regime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette methode ne vaudroit rien, pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on previent les fausses couches par une methode très differente.

Les couches.

§. 366. L'on remarque qu'il perit plus de femmes à la campagne, dans le tems de l'accouchement, & cela par

le manque des bons secours & l'abondance des mauvais, & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin de sages femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du païs, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Le fautes qui se commettent, dans le tems des accouchemens, sont sans nombre, &, trop souvent, sans remede; il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques païs, pour donner les directions propres à les prevenir, & il faudroit avoir formé des sages femmes propres à les comprendre, mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement, une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement est penible ou lent; comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rhue, sabine, huile d'ambre, vin, theriaque, vin brulé avec des aromates, caffé, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de

vrais

vrais poisons, qui, bien loin de hater l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice, qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par là même se gonflent, retrecissent les voyes, & ne peuvent plus prêter. D'autres fois, ces poisons chauds produisent une hemorragie, qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfans, par une methode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroitroit douloureux, & difficile, bien loin de l'encourager à des efforts precoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui previendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relachera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture, pendant le temps du travail, qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement, avec une décoction de mauves & un peu d'huile; dans l'intervale on fait mettre sur une etuve, c'est-à-dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lequel il y a de l'eau chaude; l'on frotte le passage avec un peu de beure, & l'on tient, sur le ventre, des fomentations d'eau chaude, qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non seulement les sages femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le tems de faire du bien; un grand nombre d'accouchemens qui paroissoient difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le tems d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses; au lieu qu'en suivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement soufferts, qu'ils perissent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sais que ces moyens sont insuffisans, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins, ils empêchent l'augmentation

mentation du mal, &, comme je l'ai dit, laissent le tems de recourir aux Chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages femmes un peu moins mal instruites.

Je réïtere encore que les sages femmes doivent bien se garder, de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre facheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eut été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts precipités, & sur la nécessité de la patience, que cette pratique facheuse, est presque generale dans ce païs.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux, mais cette raison est chimerique; l'on ne pert pas si promptement les forces; les douleurs legeres abbattent, mais, à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger, & l'on doit être persuadé, que dans une femme saine, & bien

portante,

portante, ce n'eſt jamais la foibleſſe qui empêche l'accouchement.

Suites de Couches.

§. 369. Les ſuites de couches les plus frequentes dans les campagnes ſont 1. les pertes de ſang exceſſives. 2. L'inflammation de matrice. 3. La ſuppreſſion ſubite des *lochies*, c'eſt le nom qu'on donne à la perte qui ſuit ordinairement les couches. 4. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués, §. 365; & ſi la perte eſt exceſſive, l'on applique ſur le ventre, les reins, les cuiſſes; des linges trempés dans un mêlange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être ſecs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice ſe manifeſte, par les douleurs dans tout le bas du ventre, la tenſion de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une eſpece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre juſques au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui eſt tou-

toujours mortel; une foibleſſe étonnante le viſage prodigieuſement changé, un leger delire, une fievre continuë avec un poulx foible & dur, quelquefois des vomiſſemens continuels, ſouvent le hoquet, une perte très peu abondante d'une eau rouſſe, puante, acre; des envies frequentes d'aller à ſelle; des ardeurs & quelquefois une ſuppreſſion d'urine.

§. 371. Ce mal très grave & ſouvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut ſurtout, après les ſaignées, donner frequemment des lavemens d'eau tiede, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement ſur le ventre, & boire abondamment, ou de la tiſanne d'orge toute ſimple, ſur chaque pot de laquelle on met un demi quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La ſuppreſſion totale des lochies, qui occaſionne les maladies les plus violentes; ſe traite preciſément de la même façon; & ſi malheureuſement l'on donne quelques remedes chauds, pour en forcer la ſortie, l'on ôte, dans le moment, toute eſperance de gueriſon.

§. 373.

§. 373. Si la fievre de lait est très forte, la tisanne d'orge du §. 371. & les lavemens, avec une diette très legere, uniquement de panades ou de quelqu'autres farineux très clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidens, qui dépendent souvent de ce que la transpiration, & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins, étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très facheux, & surtout quand ils se font sur quelque partie interieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisanne N°. 58, & appliquer dessus la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remedes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375.

§. 375. Si le lait ſe coagule dans le ſein, il eſt de la plus grande importance de diſſiper inceſſamment cette groſſeur, ſans quoi elle ſe durcit, devient ſcirre, & de ſcirre, ſouvent, au bout d'un certain tems, cancer; c'eſt-à-dire la plus cruelle des maladies.

L'on previent cet horrible mal, en remediant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remedes N°. 57. & 60; mais il eſt toujours prudent de ne rien faire ſans conſulter.

Dès qu'il y a une dureté inveterée, & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application, toutes ſont nuiſibles, & celles qui ſont graſſes, irritantes, reſineuſes, ſpiritueuſes, changent promptement le ſcirre en cancer. Quand le cancer eſt manifeſté, toutes les applications ſont auſſi également nuiſibles, excepté celle N°. 60. Le cancer a été longtems incurable; depuis quelques années, l'on en a gueri quelques uns avec le remede N°. 57, qui n'eſt cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours eſſayer.

§. 376. Les bouts des ſeins des nourrices s'écorchent ſouvent, & les font cruellement ſoufrir. Un des meilleurs remedes, c'eſt la pommade la plus ſimple, un mêlange d'huile & de cire fondus enſemble, ou l'onguent N°. 66; & ſi le mal eſt opiniatre, il faut purger, ce qui reuſſit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les enfans.

§. 377. LEs maladies des enfans, & tout ce qui regarde leur ſanté, ſont des objets qui ont été généralement trop négligés, par les Medecins, & dont on a confié, trop longtems, la direction aux perſonnes les moins propres à s'en charger. Leur ſanté eſt cependant bien importante; il faut les conſerver, ſi l'on veut avoir des hommes, & leur medecine eſt ſuſceptible d'un plus grand degré de perfection, qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage ſur celle des adultes, c'eſt que l'on ne trouve pas des

des complications de maux auſſi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne ſavent pas ſe faire entendre; cela eſt vrai juſques à un certain point, mais cela ne l'eſt pas exactement, & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un, qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le ſien, qu'un Medecin attentif apprend; il doit donner tous ſes ſoins à comprendre celui des enfans, & à en profiter pour perfectioner les moyens de les rendre ſains & vigoureux, & de les guerir des differens maux auxquels ils ſont expoſés. Je ne me propoſe point de remplir ce tache actuellement, dans tout le detail qu'il exigeroit, mais j'indiquerai les pincipales cauſes de leurs maux, & la façon générale de les traiter; je leur épargnerai, au moins, par là, une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels, eſt un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Preſque tous les enfans qui meurent avant l'age d'un an, & même de deux, meurent avec des convulſions; l'on dit qu'ils ſont morts des convulſions, & l'on a en partie raiſon, ce ſont en effet les convulſions qui les ont tués,

tués, mais ces convulſions elles même ſont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont ſoin de ces petites creatures, & ce n'eſt qu'en combattant ces differentes cauſes qu'on peut guerir les convulſions; l'on en reconnoit quatre principales, le *meconium*, les *aigreurs*, la *pouſſée des dents*, & *les vers*; je dirai quelque choſe de chacune.

Du meconium.

§. 370. L'eſtomac & les inteſtins de l'enfant, ſont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, mediocrement épaiſſe & aſſez gluante, qu'on appelle *meconium*. Il faut que cette matiere ſoit évacuée, avant que l'enfant prenne du lait, ſans quoi elle le corromproit, &, devenant elle même extrêmement acre, il en reſulteroit une double ſource de maux, auxquels l'enfant ne reſiſteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrement 1°. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie. 2°. En leur faiſant boire, pendant ce temps la, de l'eau, dans

dans laquelle on met un peu de ſucre ou de miel ; ce qui délaye ce *meconium*, & en facilite l'évacuation, par les ſelles, & quelquefois par les vomiſſemens.

3°. Pour être plus ſûr que toute cette matiere ſort, il faut leur donner, une once de *ſirop de chicorée composé*, qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'eſpace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il eſt à ſouhaiter qu'elle devienne générale ; le ſirop que j'indique eſt à préferer, de beaucoup, à tous les autres, & ſurtout à l'huile d'amandes.

Si la grande foibleſſe exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvenient à leur donner un peu de biſcuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très claire.

Des aigreurs.

§. 380. Quoique les enfans ayent été bien évacués d'abord après leur naiſſance, très ſouvent le lait s'aigrit dans leur eſtomac, & produit des vomiſſemens, des coliques violentes, des convulſions, la diarhée, la mort. Il n'y a

'a que deux choſes à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le ſyrop de chicorée eſt, encore dans ce cas, le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois priſes par jour, ſi le mal eſt grave, deux, & même une ſeule, s'il eſt peu conſiderable, de la poudre N°. 61, & on leur fait boire un thé de meliſſe & de tilleul.

§. 381. L'on eſt en uſage, de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées, mais c'eſt une habitude pernicieuſe, & dont les conſequences ſont très dangereuſes. Il eſt vrai que l'huile appaiſe, quelquefois d'abord, les douleurs, en envelopant les acides, & en émouſſant la ſenſibilité des nerfs; mais c'eſt un remede palliatif, qui, loin d'enlever la cauſe, l'augmente, puiſqu'il s'aigrit lui-même; auſſi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient ſujet aux tranchées. J'en ai gueri, ſans autre remede, que la privation de l'huile, qui leur affoibliſſoit l'eſtomac; par là même,

me, le lait ſe digere moins bien, moins vite, & s'aigrit plus aiſement; & l'affoibliſſement, que l'eſtomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences ſur le temperamment de l'enfant, pour le reſte de ſes jours.

Il importe aux enfans d'avoir le ventre libre, & il eſt certain que, très ſouvent, l'huile les reſſerre, en diminuant les forces des inteſtins; il n'y a perſonne qui ne puiſſe remarquer cet inconvenient, & qui ne continue cependant à l'ordonner, dans un but contraire; mais telle eſt la force du préjugé, dans ce cas & dans tant d'autres, on eſt dans l'idée que tel remede doit produire tel effet, il a beau ne le produire jamais, la prévention ſubſiſte, l'on attribuë ſon inefficace à de trop petites doſes, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile diſpoſe auſſi à la noûeure, & enfin il devient ſouvent la cauſe premiere des maux de la peau, qui ſont extrêmement difficiles à guerir.

Il paroit, par là, qu'on ne doit l'employer que très rarement, & qu'on l'ordonne toujours très mal à propos,

dans les coliques, qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins.

§. 382. Les enfans ſont ordinairement plus ſujets à ces coliques pendant les premiers mois; enſuite elles diminuent, à meſure que leur eſtomac ſe fortifie. On les ſoulage, dans l'accès, en leur donnant des lavemens avec une décoction de camomilles, & la groſſeur d'une noiſette de ſavon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomilles avec un peu de thériaque, appliquée chaude ſur l'eſtomac & le ventre, leur fait auſſi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavemens, cela auroit ſon danger, & chacun connoit la methode d'y ſuppléer par des ſuppoſitoires, avec quelques côtes de plantes, ou du ſavon, ou du miel cuit.

Un des plus ſûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne ſe digere pas, c'eſt de leur donner autant de mouvement qu'il eſt poſſible, vû leur âge.

§. 383. Avant que de paſſer à la troiſieme cauſe des maladies des enfants, qui eſt la pouſſée des dents, je dois parler

parler d'un des premiers ſoins qu'exige leur enfance, c'eſt celui de les laver, d'abord pour les décraſſer, enſuite pour les fortifier.

Du lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui nait, eſt couvert d'une craſſe, qui vient de la liqueur dans laquelle il a vêcu. Il eſt important de l'en delivrer d'abord; & il n'y a rien d'auſſi bon, que le melange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau; le vin pur eſt dangereux. On peut rëiterer ce lavage quelques jours de ſuite; mais c'eſt une très mauvaiſe coutume, que de continuer à les laver ainſi tiedement, & l'on en augmente le danger, ſi l'on met du beure, comme on ne le fait que trop ſouvent, dans l'eau & le vin qu'on employe; ſi cette craſſe paroit gluante & épaiſſe, il faut ſe ſervir d'une décoction de camomilles, avec la groſſeur d'une noizette de ſavon. La baſe de la ſanté, c'eſt la regularité avec laquelle ſe fait la tranſpiration; pour obtenir cette regularité, il faut fortifier la peau, & les lavages tiedes l'affoibliſſent. Quand

elle a la force néceſſaire, elle fait toujours ſes fonctions, & la tranſpiration ne ſe dérange pas à tous les changemens de tems; l'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfans, peu de jours après leur naiſſance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On ſe ſert d'une éponge, & l'on commence par le viſage, les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle (*a*)), le col, les reins, tout le corps, les cuiſſes, les jambes, les bras, en un mot partout. Cette méthode uſitée il y a tant de ſiecles, & pratiquée de nos jours, par pluſieurs peuples, qui s'en trouvent très bien, paroitra revoltante à nombre de meres; elles croiront tuer leurs enfans, & elles n'auront point le courage, ſurtout, de reſiſter aux cris qu'ils font ſouvent les premieres fois qu'on les lave; mais ſi elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendreſſe

(*a*) C'eſt cet eſpace au deſſus de la tête, dans lequel on ſent que les os ne ſont pas encore reunis.

dresse, qu'en surmontant, en leur faveur, cette répugnance.

Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (*b*); les très robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vû souvent, combien cette methode contribuë à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec le plus grand succès. Les sages femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfans, qui en ont été les executeurs, la repandent; & si elle peut devenir générale, comme tout me l'annonce, je suis pleinement persuadé, qu'en conservant un très grand nombre d'enfans, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très regulierement tous les jours, quelque tems, & quelque saison qu'il fasse, &, dans la belle saison, les plonger dans des sceaux, dans

 des

(*b*) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher; c'est quand l'enfant a besoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas perir de foiblesse; car dans ces circonstances, le lavage lui nuiroit.

des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivieres, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'operation.

Le premier avantage de cette méthode, c'est, comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air; mais, de ce premier avantage, il en resulte, qu'on les préserve d'un grand nombre de maux, surtout de la noûeure, des obstructions, des maladies de la peau, & des convulsions; & on leur assure une santé ferme & robuste.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuse; & qui tue plus d'enfans; il faut les accoutumer à être très peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir surtout la tête très peu couverte, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soyent dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand

air

air, ſoit l'été ſoit l'hyver, le plus qu'il eſt poſſible. Les enfans élevés au chaud, ſont ſouvent enrhumés, foibles, pâles, languiſſans, bouffis, triſtes; tombent dans la noûeure, la conſomption, toutes ſortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent miſerables, &c. ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on éleve au grand air, ſont l'oppoſé.

§. 386. Je crois devoir ajouter, que l'enfance n'eſt pas la ſeule periode de la vie, dans laquelle les bains froids ſoient utiles. Je les ai employé, avec un ſuccès marqué, pour des perſonnes de tout âge, même pour des ſeptuagénaires; & il y a deux eſpeces de maladies, plus fréquentes, il eſt vrai, à la ville qu'à la campagne, dans leſquelles ils réuſſiſſent tres bien; c'eſt dans les foibleſſes de nerfs, & quand la tranſpiration ſe fait mal, qu'on craint l'air, qu'on eſt fluxionaire, foible, languiſſant. Le bain froid rétablit la tranſpiration, redonne de la force aux nerfs, & diſſipe par là, tous les dérangemens, que ces deux cauſes occaſionnoient dans l'œconomie animale. On doit les prendre avant diner. Mais autant les bains froids ſont utiles, autant l'uſage habi-

tuel des bains chauds eſt pernicieux; ils diſpoſent à l'apoplexie, à l'hydropiſie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes, où l'uſage en eſt fréquent, déſolées par toutes ces maladies.

De la pouſſée des dents.

§. 387. La ſortie des dents coute ſouvent beaucoup aux enfans, & quelques uns ſuccombent aux maux qu'elles occaſionnent. L'on doit, à cette époque, ſi elle eſt douloureuſe.

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavemens, faits avec une décoction de mauves ſans y rien ajouter; mais ils ne ſont point néceſſaires ſi l'enfant a en même tems la diarhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des alimens; par deux raiſons; l'une, c'eſt que l'eſtomac eſt plus foible qu'auparavant; l'autre, c'eſt qu'il y a quelquefois un peu de fievre.

3°. Leur augmenter un peu la quantité de la boiſſon; la meilleure pour eux, c'eſt, ſans contredit, l'infuſion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte ſouvent les gencives, avec un mélange d'autant de miel

miel que de mucilage de pepins de coins, & on leur donne à mâcher une racine d'althea ou de reguelisse.

C'est souvent dans le tems de la sortie des dents que les enfans se nouent.

Des vers.

§. 388. Le meconium, l'aigreur du lait, & les dents, sont trois grandes causes des maux des enfans ; il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait aussi très souvent du mal, mais qui n'est point, cependant, à beaucoup près, la cause générale de leurs maux, comme on est généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant, de plus de deux ans, malade. Il y a un grand nombre de symptomes, qui font juger qu'un enfant a des vers, il n'y en a qu'un seul, c'est leur sortie par haut ou par bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs, à cet égard, beaucoup de varietés ; quelques enfans ayant beaucoup de vers, sans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1°. en obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume. 2°. En

ſuccant le chile déſtiné à nourrir le malade, & le privant par là même de ſa ſubſiſtance. 3°. En irritant les inteſtins & même en les rongeant.

§. 389. Les ſignes qui font croire qu'il y en a, ſont, de legeres coliques, fréquentes & irregulieres; une abondance de ſalive à jeun, une odeur deſagreable, d'une eſpece ſinguliere, dans l'haleine, ſurtout le matin, des démangeaiſons dans les narines, qui font qu'ils les grattent ſouvent; un appetit très irregulier, ayant quelquefois un appetit vorace, d'autres fois point du tout; des maux de cœur, des vomiſſemens; quelquefois de la conſtipation; plus ſouvent une diarhée de matieres mal cuites; le ventre aſſez gros, le reſte du corps maigre. Une ſoif, que la boiſſon ne diminuë pas; ſouvent beaucoup de foibleſſe; de la triſteſſe; le viſage eſt aſſez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre; les yeux ſont ſouvent éteins, & entourés d'un cercle livide; on en voit ſouvent le blanc pendant le tems du ſommeil, qui eſt quelquefois accompagné de rêves effrayans, de ſurſauts continuels, de grincemens de dents. Quelques enfans ſont

dans

dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vûes comme du lait. Ils ont des palpitations, des evanouissemens, des convulsions, des assoupissemens, longs & profonds, des sûeurs froides tout à coup; des fievres, qui ont des caracteres de malignité; des pertes de vûe & de voix, qui durent longtems; des paralysies ou des mains, ou des bras, ou des jambes; des engourdissemens. Les gencives sont en mauvais état, & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, un poulx petit & irregulier, des reveries, &, ce qui est un des symptomes les moins équivoques, frequemment une petite toux seche; souvent une espece de mucosité, dans les selles; quelquefois de très longues & violentes coliques, qui se terminent par un abcès à l'exterieur du ventre, dont il sort des vers.

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette*, ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très bon; l'on se sert aussi, avec succès, de celui N°. 62. la poudre N°. 14, est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de

creſſon, les acides, l'eau de miel, ont ſouvent reuſſi; mais les trois premiers que j'ai indiqué, ſuivis d'un purgatif, ſont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63. un remede purgatif, qu'on peut faire prendre aſſez aiſement aux enfans les plus difficiles. Quand, malgré ces remedes, les vers ſubſiſtent, il convient de conſulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui eſt très important, puiſque, quoique peut-être la moitié des enfans ait des vers, & que pluſieurs ſe portent très bien, il y en a cependant, que les vers tuent très réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant pluſieurs années.

Cette diſpoſition à avoir des vers, prouve toujours des digeſtions imparfaites; ainſi, il faut éviter de donner aux enfans, qui ſont dans ce cas, des choſes difficiles à digerer. Il faut ſurtout bien ſe garder de leur donner, comme remede, des huiles, qui, ſuppoſé même qu'elles détruiſiſſent quelques vers d'abord, augmentent la cauſe qui en laiſſe reproduire de nouveaux. Un long uſage de limaille de fer, eſt ce

qui

qui detruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des convulsions.

§. 391. J'ai déja dit §. 378, que les convulsions des enfans, étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & surtout des quatre dont j'ai parlé ; quelques autres causes moins frequentes leur en occasionnent quelquefois, on peut les reduire aux suivantes.

La premiere, c'est les matieres corrompuës, qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvemens irreguliers, dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvemens involontaires des muscles. Ces matieres corrompuës sont le produit du trop d'alimens, des alimens mal sains, de ceux dont la digestion est au dessus des forces de l'estomac des enfans, des melanges, de la mauvaise distribution des alimens.

On

On connoit que les convulſions de l'enfant dependent de cette cauſe, par ce qui a precedé, par ſon dégoût, ſon appeſantiſſement, ſa langue ſale, ſon ventre gros, ſon mauvais teint, ſon mauvais ſommeil.

La diette, c'eſt-à-dire une diminution dans la quantité de ſes alimens, quelques lavemens avec de l'eau tiede, & une purgation N°. 63. les gueriſſent.

§. 392. La ſeconde cauſe, c'eſt les vices du lait; ſoit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, ſoit qu'elle ait pris des alimens mal ſains, bu trop de vin, ou des liqueurs, ſoit qu'elle ſoit reglée & que cette époque produiſe un dérangement ſenſible dans ſa ſanté, ſoit enfin qu'elle ſoit malade; dans tous ces cas, le lait ſe gate, & jette l'enfant dans des accidens violens, qui quelques fois le tuent promptement.

L'on y remedie 1°. en le privant de ce lait gaté, juſques à ce que la nourrice ſoit remiſe dans ſon état de ſanté & de tranquillité, dont on hate le retour par quelques lavemens, des calmans, une entiere privation de ce qui lui

lui a fait du mal, & en faiſant tirer exactement tout le lait qui a ſoufert.

2°. En donnant, à l'enfant même, quelques lavemens, en lui faiſant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourriſſant pendant un jour ou deux que de panades ou d'autres ſoupes ſans lait.

3°. En le purgeant, ſi ces premiers ſecours ne ſuffiſent pas, avec une once ou une once & demi de ſirop de chicorée composé, ou autant de manne; ces medecines douces entrainent les reſtes de ce lait empoiſonné, & diſſipent les deſordres qu'il occaſionnoit.

§. 393. Une troiſieme cauſe, qui produit auſſi des convulſions, ce ſont les maladies fievreuſes dont les enfans ſont attaqués ſurtout la petite verole ou la rougeole, mais ordinairement elles ne demandent point d'autres ſecours que ceux qu'exigent la maladie dont elles dependent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il eſt important qu'on y faſſe beaucoup d'attention, que les convulſions ſont ordinairement un ſymptome de quelqu'autre maladie, plûtot qu'une maladie primitive; qu'elles dependent d'un grand nombre de cauſes differen-

tes,

tes, qu'il ne peut pas, par la même, y avoir de remede géneral pour les arrêter, & que les ſeuls remedes convenables, dans chaque cas, ſont ceux qui conviennent à la cauſe qui les produit, & que j'ai indiqué en parlant de chacune.

La plus part de ces pretendus ſpecifiques, qu'on employe indiſtinctement & aveuglement dans toutes les convulſions, ſont ſouvent inutiles, & le plus ſouvent nuiſibles; de ce dernier genre ſont,

1°. Tous les remedes acres & chauds, les liqueurs ſpiritueuſes, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres eſſences, les ſels volatils, & autres remedes de cette eſpece, qui, par la violence de leur action ſur les organes ſenſibles des enfans, ſont plus propres à produire des convulſions qu'à les calmer.

2°. Les remedes adſtringens, qui nuiſent toutes les fois que la cauſe des convulſions depend de quelque matiere acre, qui doit ſortir du corps par les ſelles, ou qu'elles ſont l'effet d'un effort de la nature pour operer quelque criſe; & comme elles dependent preſque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux cauſes, on voit que les adſtringens ne con-

conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs, toujours du danger à en donner aux enfans, sans un examen bien mur, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage precoce, trop considerable, trop continué ou mal indiqué des anodins, tels que la theriaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils,) a aussi les suites les plus facheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neuf dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez frequemment pour quelques momens, quelques fois quelques heures, mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient; ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles, chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente sans qu'on s'en doute, il se forme sourdement des engorgemens qui aboutissent bientôt a quelque accident violent

lent & mortel, ou qui laiſſent un germe de maladies de langueur ; & je réitere, que quoi qu'il y ait des cas, dans leſquels ils ſont d'une abſolue néceſſité, l'on doit en géneral les employer très ſobrement. Ils ſont utiles 1°. quand les convulſions ſubſiſtent encore après qu'on en a détruit la cauſe premiere ; 2°. quand elles ſont ſi violentes qu'elles menacent d'un danger très prochain, & qu'elles ſont un obſtacle aux remedes deſtinés à détruire leur cauſe ; 3°. quand cette cauſe même eſt de nature à ceder aux anodins, comme quand elles ſont la ſuite immediate d'une peur.

§. 395. Il y a une très grande difference entre les enfans par raport à la facilité à prendre des convulſions ; il s'en trouve à qui les cauſes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuſes, qui percent les dents très douloureuſement, qui ont de fortes fievres, la rougeole, la petite verole, qui ſont rongés des vers, ſans avoir jamais la plus legere apparence de convulſions ; il y en a d'autres chez leſquels la facilite à en avoir eſt ſi grande, l'on peut appeller cette facheuſe

cheuſe diſpoſition, *convulſibilité*, qu'ils en ſont attaqués très frequemment, pour des cauſes ſi legeres, que l'examen le plus attentif ne peut quelques fois pas les découvrir. Cet état qui eſt extrêmement dangereux, & qui conduit, ou à une mort très prompte, ou à une vie languiſſante, demande des attentions dont le détail feroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville, ne le ſont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14. ſont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conſeils qui pourront contribuer à donner aux enfans un temperamment vigoureux, & à les preſerver de pluſieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger & les regler pour la quantité des alimens & les heures des repas, ce qui eſt très poſſible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'eſt peut-être même l'âge ou il convient le mieux de le faire, parce que c'eſt

c'eſt celui où l'uniformité conſtante de leur vie doit faire préſumer que leurs beſoins ſont plus conſtamment égaux.

Un enfant qui a déja quelques années, qui eſt abandonné à ſa vivacité, change ſes beſoins, ſa vie eſt irréguliere, ſon appetit doit l'être, il y auroit par la même de l'inconvenient à l'aſſujettir trop ſervilement à une régle exacte dans la quantité & l'ordre des alimens; la diſſipation étant inégale, le beſoin de réparation ne peut pas être conſtant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par raport au ſecond. La maladie eſt preſque la ſeule choſe qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtriere établiſſe le contraire, & qu'un uſage pernicieux authoriſe les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins beſoin d'alimens. L'on s'imagine que les pleurs ſont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure on lui donne à manger, ſans vouloir faire attention que ſes pleurs étoient peut-être l'effet du malaiſe,

aiſe, que lui procuroit un eſtomac trop rempli, ou de douleurs, dont on n'enleve pas la cauſe en les faiſant manger, mais à laquelle le manger les rend inſenſibles pendant quelques momens, premierement en les diſtraiſant, ſecondement en les endormant, effet du manger chez les enfans, qui eſt aſſez conſtant & qui dépend des mêmes cauſes qui aſſoupiſſent tant d'adultes après le repas.

L'on ne ſauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfans, en leur prodiguant ainſi les alimens, dans le tems que leurs douleurs dependent de cauſes, très differentes de la faim; je ſouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'eſpérance de les fortifier, ſe trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tuë un auſſi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ſes beſoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'eſtomac diſtendu pert ſes forces, & devient moins capable de faire enſuite de bonnes digeſtions; cet excès d'alimens empêche la

digeſ-

digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires; ces alimens mal digerés, non ſeulement ne nourriſſent point, & par là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, produiſent des obſtructions, la noûeure, les écrouelles, des fievres lentes, la conſomption & la mort.

Un autre inconvenient dans lequel on tombe, par rapport au regime des enfans, dès qu'ils mangent d'autres alimens que le lait de leur nourrice, c'eſt de leur en donner qui ſont au-deſſus des forces de leur eſtomac, & de leur permettre des mêlanges nuiſibles en eux mêmes, & ſurtout pour des organes, encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur eſtomac à tout, mais ce dit-on eſt une ſottiſe; il faut leur faire l'eſtomac bon, alors ils ſupporteront tout, & on ne le rend point bon en leur cauſant de frequentes indigeſtions. Pour rendre un poulain robuſte, on le laiſſe quatre ans ſans en exiger aucun travail, & alors il eſt capable des plus pénibles, ſans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit, dès ſa naiſſance, obligé à porter des fardeaux au-

au-deſſus de ſes forces, il n'auroit jamais été qu'une roſſe incapable d'aucun travail; c'eſt l'hiſtoire de l'eſtomac.

J'ajouterai ici une obſervation très importante; c'eſt que le travail precoce, auquel l'enfant du payſan eſt aſtreint, eſt un mal réel pour le païs. Par là même que les familles ſont moins nombreuſes, & que pluſieurs enfans ſont tirés très jeunes de la maiſon paternelle, ceux qui reſtent ſont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles, dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'uſent avant l'âge, ils n'acquierent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des phyſionomies de vingt ans, & des tailles de douze ou treize; ſouvent même ils ſuccombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une eſpece de conſomption, & de deſſechement qui les tuë.

§. 397. 2°. C'eſt une répetition du conſeil que j'ai déja donné, & ſur lequel je crois ne pouvoir trop inſiſter; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils ont quelques semaines; car les premiers jours de leur vie, paroissent consacrés par la nature, à un repos presque total, & à un sommeil qui n'est interrompu que par le besoin de prendre des alimens; & le trop de mouvement pourroit avoir, dans cet âge si tendre, des suites funestes; mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien sur les tems de leur sommeil, qui doit encore être très long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très vite, & sans danger, à des exercices assez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire, que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui est important; la chaleur & la sueur étant des causes de noûeure.

§. 399. 4°. L'on doit les faire vivre au grand air, le plus qu'il est possible.

Si

Si les enfans ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissans, obstrués, noûés (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartres*,) ces quatre secours les tirent souvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui est très fréquent, ou quelque éruption; comme dartres, croutes de lait, rache, &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remedes gras ou adstringens. Il n'y a point d'années, qu'on ne voye plusieurs enfans, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vû les effets les plus fâcheux des remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croutes de lait*, qui, quelques horribles qu'elles paroissent, ne sont jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus, sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux sont opiniâtres, on doit soupçonner quelques vices dans le lait, qu'il faut quitter tout à fait, ou changer, ou corriger; mais je ne

puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés. (*a*)

§. 401. LOrsqu'un noyé a été plus d'un quart d'heure sous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes esperances de le r'animer; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes, pour être absolument mort. Cependant, plusieurs circonstances, pouvant avoir prolongé la vie au delà du terme ordinaire, l'on doit toujours essayer, de leur donner les secours les plus efficaces, & il faut dans ce cas, ne pas se lasser trop tôt puisque

(*a*) Le malheur d'une jeune homme, noyé en se baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre separement en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même sort; mais il fut heureusement retiré plus vite que le premier, qui avoit été environ 30. minutes sous l'eau, & on le guerit, en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistans avoient des exemplaires.

que ce n'eſt ſouvent qu'au bout de deux ou trois heures, qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

L'on a trouvé, quelquefois, de l'eau dans l'eſtomac des noyés, le plus ſouvent il n'y en a point; d'ailleurs, la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire ſans s'incommoder, ainſi ce n'eſt point là la cauſe de la mort; il n'eſt pas même aiſé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tuë, c'eſt la ſuffocation par le defaut d'air, & l'eau qui paſſe dans le poulmon, & qui y eſt portée dans les mouvemens qu'ils font, néceſſairement & involontairement, pour reſpirer, après qu'ils ſont ſous l'eau; car il n'entre abſolument point d'eau dans l'eſtomac, ou dans le poulmon de ceux qu'on met ſous l'eau après leur mort; ce qui ſert à fonder un jugement dans pluſieurs cas criminels. Cette eau, intimement mêlée avec l'air qui eſt dans le poulmon, forme une écume viſqueuſe, ſans reſſort, qui empêche abſolument les fonctions du poulmon; & par là, non ſeulement le malade eſt ſuffoqué, mais de plus, le ſang ne pouvant pas revenir

de la tête, les vaiſſeaux du cerveau ſe rempliſſent, & l'apoplexie ſe joint à la ſuffocation. Cette ſeconde cauſe, c'eſt-à-dire, l'eau qui entre dans le poulmon n'eſt pas générale, & l'on trouve pluſieurs noyés dans leſquels elle ne paroit pas avoir exiſté.

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'eſt de dégorger le poulmon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit,

1°. Dépouiller le patient de tous ſes habits mouillés, le frotter fortement avec un linge ſec, le mettre, s'il eſt poſſible, dans un lit chaud, & continuer longtems les frictions.

2°. Une perſonne ſaine & robuſte, doit ſouffler dans ſes poulmons de l'air chaud, & de la fumée de tabac, ſi l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fetu, d'entonnoir, de tate-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air ſoufflé avec force, ſi l'on bouche en même tems les narines, penêtre dans le poulmon, & rarefie, par ſa chaleur, l'air, qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il ſe dégage de cette eau, il reprend du reſſort, dilate le poulmon, &, s'il reſte

encore

encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment.

3°. Dans le même tems, si l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou grosse veine du col, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons: premierement, comme saignée, elle retablit la circulation, parce que c'est l'effet constant de la saignée, dans les évanouissemens qui dépendent d'une circulation suffoquée; en second lieu, c'est celle, qui, dans ce cas, soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poulmon: en troisieme lieu, c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point, ou presque jamais; celle du bras rarement; mais la jugulaire en donne presque toujours.

4°. On introduit le plus vite qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de la fumée de tabac dans les intestins par le fondement. L'on a des machines très commodes, destinées à cet usage, mais comme elles sont très rares, on peut y suppléer par plusieurs moyens prompts; l'un, par lequel on

a ſauvé une femme, conſiſte „ à intro-
„ duire dans le fondement, le tuyau
„ d'une pipe allumée; on enveloppe
„ le fourneau d'un papier percé de plu-
„ ſieurs trous, on le met dans la bou-
„ che, & on ſouffle de toutes ſes for-
„ ces; à la cinquieme gorgée, on en-
„ tendit dans le ventre de la femme,
„ un grouillement conſiderable; elle
„ rendit de l'eau par la bouche, & un
„ moment après la connoiſſance lui re-
„ vint." L'on peut auſſi allumer deux pipes, dont on abbouche les fourneaux; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on ſouffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau, qu'on lie fortement à une veſſie; cette veſſie tient, par ſon autre bout, à un gros entonnoir de fer blanc, ſous lequel brule le tabac. Ce moyen m'a réuſſi dans d'autres cas, où le beſoin me le fit imaginer.

5°. L'on fait ſentir au malade les eaux fortes les plus volatiles; on lui ſouffle dans le nès de la poudre de quelque herbe forte, ſeche, comme de ſauge,

ſauge, de romarin, de rhuë, de mente, & ſurtout de marjolaine, ou de tabac très ſec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reſte, de n'employer ces derniers ſecours qu'après la ſaignée ; ils ſont alors plus efficaces & plus ſûrs.

6°. Tant que le malade *n'a aucun ſigne de vie*, il n'avalera pas, & il eſt inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides, qui ne pourroient qu'entretenir la ſuffocation ; il ſuffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante, qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner, dans l'eſpace d'une heure, cinq ou ſix cueillerées à ſoupe d'oximel ſcillitique, délayé avec de l'eau tiede ; ou, ſi l'on n'avoit pas ce remede, on y ſuppléeroit par une forte infuſion de chardon benit, de ſauge, ou de camomille, adoucie avec du miel, quand on n'a rien d'autre, on donne de l'eau tiede, dans laquelle on met un peu de ſel de cuiſine. Quelques perſonnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne ſont pas ſans inconveniens, &

ce n'eſt pas comme émetique que je conſeille l'oximel ſcillitique.

7°. Quoique les malades donnent quelques ſignes de vie, il ne faut pas diſcontinuer les ſecours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvemens.

8°. Lors même qu'ils ſont entierement rappellés à la vie, il reſte de l'oppreſſion, de la toux, de la fievre, en un mot, une maladie; & il convient quelquefois de les ſaigner au bras, enſuite on leur donne beaucoup de tiſanne d'orge, ou, ſi elle manque, de thé de ſureau.

§. 403. Après avoir indiqué les ſecours néceſſaires & vraiment efficaces, je dirai un mot de quelques autres, qu'on eſt en uſage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche ſur le champ; ces ſecours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils ſont plus lens, & ne ſont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de ſucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes.

2°. La methode de les rouler dans un tonneau eſt dangereuſe, & fait perdre un tems precieux.

3°. Celle de les pendre par les pieds, eſt auſſi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun uſage. Cette écume, qui eſt une des cauſes de mort, eſt trop adherente pour s'évacuer par ſon propre poids; c'eſt cependant le ſeul ſecours qu'on pourroit retirer de la ſuſpenſion, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poulmon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on ſauva une fille de dix-huit ans, (on ignore ſi elle avoit été ſous l'eau, peu de tems ou quelques heures,) „ qui étoit ſans mouvement, glacée, „ inſenſible, les yeux fermés, la bou„ che beante, le teint livide, le viſa„ ge bouffi, tout le corps enflé, char„ gé d'eau," en étendant ſur un lit quatre doigts de cendres, promptement échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nüe ſur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres auſſi échauffées, en lui mettant ſur la tête un bonnet, autour du col un bas, qui en étoient remplis, & en met-

tant par dessus le tout des couvertures. Au bout de demi heure le poulx revint, elle reprit la voix, & cria, *je gele, je gele.* On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laissa huit heures ensevelie sous les cendres, elle en sortit sans aucun autre mal qu'une lassitude, qui se dissipa le troisieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du sable mêlé avec du sel, ou du sel seul auroyent la même efficace, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de ressusciter deux petits canars, qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui de fumier peut aussi être utile; & je viens d'aprendre, par un témoin oculaire, très digne de foi, & très eclairé, qu'il contribua efficacément à rappeller à la vie, un homme qui avoit été, certainement, six heures sous l'eau.

§. 405. Je finirai par un article, qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt ans, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

„ Quoi-

„ Quoique le peuple ſoit aſſez gé-
„ néralement porté à la compaſſion,
„ & quoiqu'il ſouhaitât de donner des
„ ſecours aux noyés, ſouvent il ne
„ le fait pas, parce qu'il ne l'ôſe. Il
„ s'eſt imaginé qu'il s'expoſeroit aux
„ pourſuites de la juſtice. Il eſt donc
„ eſſentiel qu'on ſache, & on ne ſau-
„ roit trop le redire, pour détruire
„ le prejugé où l'on eſt, que les Ma-
„ giſtrats, n'ont jamais prétendu em-
„ pêcher, qu'on tentât tout ce qui peut
„ être tenté, en faveur des malheu-
„ reux, qui viennent d'être tirés de
„ l'eau. Ce n'eſt que quand leur mort
„ eſt très certaine, que des raiſons
„ exigent que la juſtice s'empare de
„ leurs cadavres.

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'eſtomac.

§. 406. DU fond de la bouche, les alimens paſſent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *l'œſo-*

 phage,

phage, qui, en ſuivant l'epine du dos, va aboutir à l'eſtomac.

Il arrive ſouvent que pluſieurs corps ſont arrêtés dans ce canal, ſans pouvoir ni deſcendre, ni remonter; ſoit parce qu'ils ſont trop gros, ſoit parce qu'ils ſe trouvent avoir quelques pointes, qui, s'enfonçant dans ſes parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il reſulte, de cet arrêt, des accidens très graves, qui ſont, ſouvent, une douleur très vive dans la partie, d'autre fois un ſentiment incommode plûtôt que douloureux, quelquefois des ſoulévemens de cœur inutiles, une angoiſſe extraordinaire, &, ſi l'arrêt eſt tel que la *glotte* ſoit bouchée, ou la *trachée artére* comprimée, une ſuffocation cruelle; le malade ne peut pas reſpirer, le poulmon ſe remplit, & le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, le viſage devient rouge, livide, le col ſe gonfle, l'oppreſſion augmente, & le malade perit très promptement.

Quand la reſpiration n'eſt pas arrêtée ou genée, ſi le paſſage n'eſt pas entierement bouché, & que le malade

puiſſe

puiſſe avaler quelque choſe, il vit très bien quelques jours, & la maladie eſt alors une maladie particuliere de l'œſophage; mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher pendant pluſieurs jours, il en reſulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté, que de ſa groſſeur relativement au paſſage, de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & ſouvent les alimens tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occaſionnent pas de grands maux.

Un enfant de ſix jours, avala une dragée ſucrée qui s'arrêta, il mourut d'abord.

Un homme ſentoit qu'un morçeau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer perſonne, il ſortit de table; un moment après on veut ſavoir où il eſt, on le trouve mort. Un ſecond perit par un morceau de gateau; un troiſieme par un morceau de peau de jambon; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une chataigne, qu'un enfant avaloit entiere, le tua. Un autre enfant perit

rit promptement, étouffé, (car c'eſt toujours d'étouffement qu'on perit ſi vite,) par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçû dans ſa bouche. Une poire a auſſi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle ordinairement nerf) reſta arrêté huit jours, ſans que le malade pût rien avaler ; au bout de ce tems, il tomba dans l'eſtomac, dégagé par la pourriture ; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene, & la foibleſſe. L'on a malheureuſement une foule d'exemples ſemblables, mais il eſt inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps eſt arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui ſont de le retirer, ou de le pouſſer. Le plus ſur eſt toujours de le retirer, mais ce n'eſt pas toujours le plus aiſé, & comme les efforts qu'on fait pour cela, fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des ſuites facheuſes, que d'ailleurs le mal eſt ſouvent extrêmement preſſant, il convient de pouſſer ſi cela eſt plus aiſé, & s'il n'y a point d'inconveniens à faire entrer le corps arrêté dans l'eſtomac.

Les

Les corps qu'on peut pousser sans risque, sont tous les alimens ordinaires, comme le pain, les viandes, les gateaux, les fruits, les legumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très gros morceaux de certains alimens, ne soyent presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soyent mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus penible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les metaux; surtout si au danger de *l'indigestibilité*, se joignent ceux qui resultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer, principalement, les epingles, les éguilles, les arrêtes, les os pointus, les fragmens de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps, qui n'ait été avalé, & les accidens qui en resultent le plus ordinairement,

ment, ſont de violentes douleurs dans l'eſtomac, & les inteſtins; des inflammations, des ſuppurations, des abcès; des ulceres, la fievre lente, la gangrene, des miſererés, des abcès exterieurs, par leſquels ces corps reſſortent, &, ſouvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne ſont que peu avancés, & qu'ils ſe trouvent à l'entrée de l'œſophage, on peut eſſayer de les retirer avec les doigts, ce qui reuſſit ſouvent. S'ils ſont plus avancés, il faut ſe ſervir de pincettes; les Chirurgiens en ont de pluſieurs eſpeces; celles dont quelques fumeurs ſe ſervent, ſeroient très commodes pour cela, & on peut dans le beſoin en faire très promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen eſt peu utile, ſi le corps eſt fort avancé dans l'œſophage, & ſi c'eſt un corps flexible, qui ſoit exactement appliqué, & rempliſſe tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut ſe ſervir des crochets.

On en fait dans le moment, avec

un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, &, pour s'assurer de cette direction, on fait, au bout par lequel on le tient, un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même tems, à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instrumens, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois, quand ces instrumens échapent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on améne en le retirant.

Le crochet est aussi très commode, quand un corps un peu flexible, comme une épingle, ou une arrête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe, & les dégage. S'ils étoient très fragiles, il serviroit à les casser, &, si les fragmens ne se dégagoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce sont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du passage, & qui pourroient aisément, ou échaper au crochet, ou, par leur resistance,

reſiſtance, le redreſſer, on ſe ſert d'anneaux, ſolides, ou flexibles.

On en fait de ſolides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archat très minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais ou on laiſſe un anneau d'un doigt de diametre; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œſophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait auſſi de très flexibles avec de la laine, des fils, des ſoyes, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils ayent un peu plus de conſiſtence; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met ſouvent pluſieurs de ces anneaux de file, paſſés l'un dans l'autre, afin d'engager plus ſurement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échape à l'autre. Cette eſpece d'anneaux a un avantage, c'eſt que, quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le ſerrer ſi fortement, dans l'anneau ainſi tordu, qu'on eſt le

maitre

maitre de le remuer en tout ſens ; ce qui eſt un avantage très conſiderable, dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'eſt l'éponge. La proprieté qu'elle a de ſe gonfler en s'humectant, fonde ſon uſage dans ce cas.

Si un corps eſt arrêté, ſans remplir toute la cavité de l'œſophage, on fait paſſer une éponge, par le vuide qui reſte, au delà de ce corps ; elle ſe gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement, en faiſant avaler quelques gouttes d'eau ; alors, en la retirant, au moyen du manche qui a ſervi à l'introduire, comme elle eſt trop groſſe pour reſſortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraine avec elle le corps qui lui fait obſtacle, & par là elle débouche le goſier.

Comme l'éponge ſeche peut ſe reſſerrer, on a quelques fois profité de ce moyen pour en faire paſſer un morceau aſſez gros par un fort petit eſpace. On la reſſerre, en l'entourant fortement, avec un fil ou un ruban, qu'on peut deſſerrer très aiſément, & retirer quand

quand l'éponge a paſſé. On l'aſſujettit auſſi dans un morceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de reſſort, ſe reſſerre ſur l'éponge; on acommode la baleine de façon qu'elle ne puiſſe pas bleſſer; l'éponge eſt également attachée à un cordon très fort, afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine, le Chirurgien puiſſe la retirer.

On s'eſt encore ſervi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire paſſer, parce que le corps remplit tout le canal, & que ce corps n'eſt point accroché, mais ſeulement engagé par la petiteſſe du paſſage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œſophage, juſques près du corps avalé; alors cette éponge ſe gonfle, elle dilate le canal en deſſus du corps, on la retire un peu, mais très peu, & le corps étant moins preſſé en deſſus, qu'en deſſous, quelquefois le reſſerrement de la partie inferieure de l'œſophage, peut le faire remonter; & dès qu'un premier degagement eſt fait, le reſte s'opere aiſement.

§. 415.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles, il en reste un autre ; c'est de faire vomir le malade ; mais ce remede ne peut gueres être utile que pour les corps engagés ; car dans les cas où ils seroient accrochés ou plantés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N°. 8, ou un remede émetique, N°. 34. ou 35. L'on a dégagé, par ce moyen, un os arrêté depuis vingt & quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage ; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poulmon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage & bouchoit exactement le passage ; un Chirurgien essaya inutilement un très grand nombre de moyen ; un second voyant leur inutilité, & le malade ayant „ le visage noir & tumefié, les yeux, pour „ ainsi dire, hors de la tête, tombant „ dans

„ dans des ſyncopes fréquentes avec
„ des mouvemens convulſifs, il lui fit
„ donner en lavement la décoction
„ d'une once de tabac en corde ; ce
„ remede procura un vomiſſement vio-
„ lent, qui fit rejetter le corps étran-
„ ger, qui alloit cauſer la mort du
„ malade.

§. 416. Un ſixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très utile dans pluſieurs cas, quand les corps avalés ne ſont pas trop durs, & qu'ils ſont fort gros, ce ſeroit de fixer un tire-boure ſolidement à un manche flexible, & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, ſupoſé qu'il quittât ſon manche, il ſeroit aiſé, ſurtout ſi le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-boure, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vû une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejettée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409. quand il convient de pouſſer le corps, on employe ou des poireaux, qui ont l'avantage de ſe trouver par tout, mais qui ſont ſujets à ſe caſſer, ou une bougie huilée & tant ſoit peu échauffée, afin qu'elle ſoit flexible, ou une balei-ne,

ne, ou un fil de fer, dont on épaissit dans le moment un des bouts, avec du plomb fondu, ce qui est très vite fait. L'on peut employer, avec le même succès, quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le saule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très unis & polis, afin qu'ils n'occasionnent point d'irritation; c'est dans cette vûe qu'on les enveloppe, quelquefois, avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi, quelquefois, au bout, une éponge, qui, remplissant tout le canal, entraine tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ces cas, faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croute de pain, un navet, une tige de laitue, une bale, dans l'esperance qu'ils entraineront l'obstacle, mais ce sont des moyens bien foibles, & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que, s'arrêtant eux mêmes, ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit

loit pouſſer, s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on ſe ſervoit pour les pouſſer, & reſſortoient avec; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il eſt impoſſible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il eſt dangereux d'avaler, il faut alors, de deux maux choiſir le moindre, & courir les riſques de les pouſſer, plûtôt que de laiſſer perir horriblement le malade en peu de momens. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent, que, s'il eſt arrivé ſouvent de grands maux, après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occaſionnés que peu ou point d'accidens.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choſes l'une; ou 1°. ils reſſortent par les ſelles; ou 2°. ils ne reſſortent point, & tuent le malade; ou 3°. ils reſſortent par les urines; ou 4°. ils ſe font jour par la peau. Je détaillerai ces quatres iſſues differentes.

§. 420. Quand ils reſſortent par les ſelles, ou ils reſſortent au bout

de

de peu de tems, ſans avoir occaſionné preſque aucun accident, ou, cette ſortie ne ſe fait que longtems après, & eſt précedée par beaucoup de douleurs. L'on a vû reſſortir, peu de jours après, ſans avoir ſouffert, un os de jambe de poule, un noyau de peche, un couvercle de boëte de thériaque, des épingles, des éguilles, des monnoyes de toute eſpece, une petite flûte, longue de quatre pouces, qui cauſa de vives douleurs pendant trois jours, & ſortit heureuſement, des couteaux, des raſoirs, une boucle de ſouillers. J'ai vû, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques momens au col, mais il paſſa pendant qu'on vint me chercher, & reſſortit pendant la nuit, avec une ſelle, ſans avoir occaſionné aucun accident. Plus recemment encore, un os entier d'aileron de poulet, n'a occaſionné qu'un peu de douleur d'eſtomac, pendant trois ou quatre jours.

Quelquesfois ces corps reſtent plus longtems, & ne reſſortent qu'au bout de pluſieurs mois, & même des années,

 ſans

ſans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne reſſent jamais.

§. 421. L'évenement n'eſt pas toujours auſſi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils reſſortent naturellement, ce n'eſt qu'après avoir fait ſouffrir les douleurs les plus vives dans l'eſtomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occaſionnerent des douleurs violentes, pendant ſix ans; enfin, au bout de ce terme, elle les rendit, & fut guerie. Trois éguilles occaſionnerent, pendant un an, des coliques, des évanouiſſemens, des convulſions; elles reſſortirent au bout de ce terme, par les ſelles, & le malade fut gueri.

Un autre, plus heureux, qui en avoit avalé deux; ne ſouffrit que ſix jours, au bout deſquels il les rendit par les ſelles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les inteſtins, ſont arrêtés au fondement, & occaſionnent de fâcheux accidens, mais auxquels un Chirurgien adroit peut preſque toujours remedier. S'il eſt poſſible de les couper, comme des os minces,

des

des machoires de poiſſons, des épingles, ils ſortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une ſeconde iſſuë, c'eſt quand ces corps ne reſſortent point, mais occaſionnent des accidens fâcheux, qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiſelle ayant avalé des épingles, qu'elle tenoit dans ſa bouche, une partie reſſortit par les ſelles, mais l'autre partie perça les inteſtins, & même le ventre avec des douleurs inouies; la malade perit au bout de trois ſemaines.

Un homme avala une éguille, qui perça l'eſtomac, pénétra dans le foye, & fit perir le malade en conſomption.

Une ſonde échapée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées, de differens métaux, ſans qu'il ſurvienne rien de fâcheux; on a vû avaler juſques à cent Louis d'or qui reſſortirent tous; mais que ces heureux hazards n'inſpirent pas trop de ſécurité, les événemens fâcheux doivent inſpirer une juſte crainte; une ſeule

piece de monnoye, avalée, boucha la communication entre l'eſtomac & les inteſtins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunement, mais on a des exemples de gens chez leſquels il s'en eſt fait des amas, qui ſont devenus cauſe de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troiſieme iſſuë, c'eſt quand ces corps reſſortent avec les urines; mais ces cas ſont rares.

Une épingle, de moyenne grandeur, reſſortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voye, un petit os, des noyaux de ceriſes, de prunes, & même un de peche.

§. 424. Enfin le quatrieme cas, c'eſt quand les corps avalés percent l'eſtomac ou les boyaux, & qu'ils vont juſques à la peau, occaſionnent un abcès, & ſe font jour eux-mêmes, ou ſont tirés en ouvrant l'abcès. Ils ſont ſouvent très longtems à faire ce trajet; quelquefois les douleurs ſont continuës, d'autres fois, le malade ſouffre pendant quelque tems, les douleurs ceſſent & recommencent. L'abcès ſe forme, ou ſur l'eſtomac, ou dans d'autres

partie

parties du ventre; quelquefois même, ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulieres, & vont ressortir loin du ventre. Une éguille avalée ressortit, au bout de quatre ans, à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, de morts cruelles après des corps avalés, prouvent la nécessité d'être sur ses gardes à cet égard, & déposent contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps, qui, échappans par imprudence, ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des éguilles & des épingles, quand on pense aux maux horribles, & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner?

§. 426. L'on a vû plus haut, que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autres fois, on ne peut ni les retirer, ni les précipiter, mais ils restent dans l'œsophage, sans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive quand ils sont situés de façon qu'ils ne compriment pas la trachée artere,

artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le paſſage des alimens; ce qui ne peut gueres arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainſi arrêtés, occaſionnent quelquefois, ſans beaucoup de violence, une petite ſuppuration, qui les dégage, & ils reſſortent par la bouche, ou tombent dans l'eſtomac; d'autres fois une inflammation prodigieuſe qui tue le malade; ou ſi la matiere de l'abcès ſe porte en dehors, il ſe forme une tumeur à l'extérieur du col, qu'on ouvre, & le corps reſſort par là. Des troiſiemes, ſe font une route, qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont reſſortir derriere le col, ſur la poitrine, à l'épaule, enfin en differens endroits.

§. 427. Quelques perſonnes, étonnées des marches ſingulieres de ces corps, qui, par leur volume, & ſurtout par leur figure, paroiſſent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruiſant, ſouhaiteront qu'on leur explique comment, & où ces corps font leur route. L'on me permettra, en leur faveur, une courte digreſſion, qui eſt, peut-être, d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faiſant diſparoitre le

mer-

merveilleux de la chofe, elle fera tomber le préjugé fuperftitieux, qui a fouvent attribué aux fortileges des faits de cette efpece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raifon eft une de celles, qui m'ont déterminé, à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve fous la peau, dans quelqu'endroit qu'on l'ouvre, une membrane compofée de deux lames, féparées l'une & l'autre par des petites cellules, qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui font remplies, plus ou moins, de graiffe. Il n'y a aucune graiffe dans tout le corps, qui ne foit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graiffeufe* ou *cellulaire.*

Elle fe trouve non feulement fous la peau, mais de là, en fe repliant de differentes façons, elle fe répand dans tout le corps; elle fepare tous les mufcles, elle fait partie de l'eftomac, des boyaux, de la veffie, de tous les vifceres, c'eft elle qui forme ce qu'on appelle la *coëffe*, ou, dans les animaux, *penne*, elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle eft très épaiffe

& remplie de beaucoup de graiſſe, dans d'autres, elle eſt extrêmement mince, & dénuée de graiſſe, par tout elle eſt privée de tout ſentiment.

On pourroit ſe la repréſenter comme une couverte piquée, dont le cotton eſt inégalement diſtribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'eſt dans cette membrane que ſe font les mouvemens de ces corps étrangers; & comme la communication eſt générale, il n'eſt point étonnant, qu'ils aillent d'un endroit à un autre très éloigné, en parcourant de très longs chemins. Les officiers & les ſoldats, ſentent très fréquemment des bales, qu'on n'a pas pû ſortir, faire des trajets conſiderables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane, eſt démontrée par un fait, qui ſe réïtere tous les jours, contre les loix de la police; les bouchers font une petite inciſion à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un ſoufflet, ils ſoufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau, qui ne ſe reſſente de ce gonflement artificiel.

Des

Des ſcelerats, ſe ſont ſervi de cette indigne manœuvre, pour rendre monſtrueux des enfans qu'ils faiſoient voir enſuite pour de l'argent.

C'eſt dans cette membrane, que les eaux des hydropiques ſont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles ſuivent les mouvemens que leur imprime la peſanteur. L'on demandera, cette membrane étant traverſée en differens endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui ſont des parties dont les bleſſures occaſionneroient néceſſairement des accidens facheux, comment n'en arrive-t-il pas? Je repons 1. Que ces accidens arrivent quelquefois. 2. Qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties, qui traverſent la membrane graiſſeuſe, étant plus dures que la graiſſe, ces corps doivent preſque néceſſairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graiſſes qui les entourent, où la reſiſtance eſt beaucoup moins conſiderable, & cela d'autant plus ſurement, que ces corps ſont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les ſecours que j'ai indiqué juſques à preſent, je dois

ajouter encore quelques conſeils généraux.

1°. Il eſt ſouvent utile, & même néceſſaire, de faire une ample ſaignée du bras ; ſurtout quand la reſpiration eſt extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas reuſſir d'abord à deplacer le corps ; parce qu'alors la ſaignée previent l'inflammation, que produiroient les irritations frequentes ; & en jettant toutes les parties dans le relachement, elle peut operer ſur le champ, le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives, pour retirer ou pour pouſſer, ſont inutiles, il faut les ceſſer ; parce que l'inflammation, qu'on occaſionneroit, ſeroit auſſi facheuſe que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler ſouvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiede ; ou pure ou mêlée avec du lait, ou une decoction d'orge, de mauve, de ſon. Il en reſulte

ſulte ce double avantage ; premierement que l'on adoucit par là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation; &, en ſecond lieu, ſouvent une injection faite avec force, reuſſit mieux pour dégager un corps charnu, que toutes les tentatives avec des inſtrumens.

4°. Quand on eſt obligé de laiſſer dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire ; le ſaigner, le mettre au regime, lui envelopper tout le col avec des cataplaſmes emolliens. Il convient d'employer la même methode, quoique le corps ſoit degagé, ſi l'on a lieu de croire, qu'il eſt reſté de l'inflammation dans l'œſophage.

5°. Quelques fois un peu de mouvement dégage mieux que les inſtrumens. L'on ſait qu'un coup de poing derriere l'epine, a ſouvent dégagé des corps fortement arrêtés ; & j'ai deux exemples que les malades, qui avoient des épingles arrêtées, étant monté à cheval, pour aller dès la campagne chercher du ſecours dans la ville voiſine, ſentirent l'épingle ſe dégager a-

près une heure de marche ; l'un la cracha, l'autre l'avala, sans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est pressant, que la saignée est insuffisante, qu'on n'a point d'esperance de dégager promptement le col, & que la mort est proche, si l'on ne rend pas la respiration au malade, il faut, sur le champ, faire la *bronchotomie* ; c'est-à-dire ouvrir la trachée artere ; ce qui n'est ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac, il faut d'abord mettre le malade à un regime très doux ; éviter tous les alimens acres, irritans, chauds, le vin, les liqueurs, le caffé, ne prendre que peu d'alimens à la fois ; n'en point prendre de solides, qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur regime seroit de vivre de soupes farineuses, de quelques legumes, d'eau & de lait ; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne passât, par la glotte, dans la trachée artere ;

artere ; ce malheur arrive cependant quelques fois ; & il ſurvient, dans le moment, une toux continuë & violente, une douleur aiguë, une ſuffocation, tout le ſang ſe porte à la tête, le malade eſt angoiſſé & agité par des mouvemens violens & involontaires, il meurt quelques fois ſur le champ. Un grenadier Hongrois, cordonnier de ſon metier, travailloit & mangeoit en même tems ; il tomba de ſa chaiſe ſans dire un ſeul mot, ſes camarades appellerent du ſecours ; des Chirurgiens arriverent auſſi tôt ; il ne donna, malgré pluſieurs ſecours, aucun ſigne de vie. On trouva dans le cadavre, un morceau de viande de bœuf, du poids de quatre lots, enfoncé dans la trachée artere, qu'il bouchoit ſi exactement, qu'elle ne pouvoit laiſſer paſſer le moindre air au poulmon.

§. 430. Il faut, dans ce cas, frapper frequemment ſur l'epine du dos, occaſionner quelques efforts pour vomir, faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la ſauge, des tabacs cephaliques quelconques, qu'on ſouffle fortement dans les narines.

Un

Un pois, jetté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée artere, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile.

Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Enfin, si ces secours ne reussissent pas d'abord, il faut, sans hesiter, faire la *bronchotomie*, (voyez §. précedent N°.6°.) L'on a retiré, par ce moyen, des os, une feve, une arrête, & sauvé par là les malades.

§. 431. L'on tente tout quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé, de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lors qu'un corps, tombé dans l'estomac, seroit de nature, & occasionneroit des accidens, propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavemens de bouillon.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brulures, des playes, des meurtrissures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panaris, des échardes, des verrues & des cors.

§. 432. LEs paysans sont exposés, par leurs travaux, à plusieurs accidens exterieurs, comme coupures, meurtrissures &c., qui, quelques graves qu'ils soyent, se termineroient presque toujours très aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'acreté à la campagne, que dans les villes; mais un traitement pernicieux, rend souvent facheux les maux les plus legers en eux mêmes, & j'ai vû un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroit nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent

gent pas néceſſairement la main du Chirurgien. Je dirai auſſi un mot de quelques maladies exterieures, qui dependent cependant d'une cauſe interne.

Des brulures.

§. 433. Quand la brulure eſt très legere, & qu'il n'y a point de veſſie levée, il ſuffit d'y mettre une compreſſe trempée dans l'eau fraiche, & de la changer tous les quarts d'heures, juſques-à-ce qu'on ne ſente plus de douleur. Quand il s'eſt levé une veſſie, on applique deſſus une compreſſe de linge très fin, enduite de la pomade N°. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau eſt brulée, & les chairs mêmes endommagées, il faut ſe ſervir de la même pomade; mais au lieu d'une compreſſe, il faut ſe ſervir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par deſſus la charpie, on met une ſimple toile cirée, que chacun peut aiſement preparer, N°. 65, ou ſi l'on veut un *ſparadrap*, N°. 66.

Mais independamment de ces ſecours exterieurs, qui ſont les plus efficaces qu'on

qu'on puisse employer, quand la brulure est trés forte, & très enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remedes que dans les fortes inflammations ; faire un saignée, ou même plusieurs si elles sont nècessaires, & *mettre au regime* ; ne faire boire que les tisannes N°. 2. & 4, & donner tous les jours deux lavemens simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pomade N°. 64, on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive, avec une huitieme partie de cire, & a deux onces de ce mêlange, on ajoute un jaune d'œuf ; enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très petite playe, il suffit d'appliquer le sparadrap N°. 66.

Des playes.

§. 434. Si une playe a penetré dans l'interieur des cavités, & a blessé quelque

quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre, si, sans penetrer dans les cavités, elle a ouvert quelque grosse artere, si elle a blessé quelque nerf, ce qui occasionne des accidens beaucoup plus violens qu'ils ne devroient être sans cela, si elle est allée jusques à l'os, & qu'il ait souffert, enfin, s'il survient quelque symptome extraordinaire, il faut nécessairement appeller un Chirurgien. Mais quand la playe n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances, qu'elle n'interesse que la peau, les graisses, les chairs, & des petits vaisseaux, l'on peut la panser aisément sans secours, parce qu'ordinairement tout se reduit à la preserver des impressions de l'air, en donnant cependant issue au pus.

§. 435. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considerable, mais coule à peu près également de tous les points de la playe, on peut hardiment le laisser couler, pendant qu'on prepare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met ce qu'on peut dans la playe, sans la trop presser, ce qui feroit très facheux, & auroit les mêmes inconveniens que les tentes & les bour-

bourdonnets; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N°. 65, mais je prefere la compresse pour les premiers pansemens; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on serre assez, pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu, pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre heures, les playes étant d'autant plutôt gueries, qu'on les panse moins souvent; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisement, & s'il y en a qui se soit attachée par le dessechement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la premiere fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la playe est devenuë tout à fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie.

Les personnes qui ont quelque predilection pour les huiles impregnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confian-

ce,

ce, employer celles de millepertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soyent point rances.

§. 436. Quand la playe est considerable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera, avant que la suppuration, qui alors paroit plus tard, ait pû s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fievre, quelquefois de reveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplâme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change, sans toucher à la playe, trois, & même quatre fois par jour.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau *d'agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la playe fut à un bras, ou à une jambe, il faudroit faire

re une forte ligature, en dessus de la playe, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un echeveau de fil, ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut; tout comme le paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaine & le chaton. Mais il faut avoir soin; 1°. d'arranger l'echeveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation, qui dégénéreroit bientôt en gangrêne.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguens, sont une pure charlatannerie; l'art ne contribue pas le moins du monde à la guerison des playes, c'est la seule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la playe, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter,

si

ſi l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, ſinon, il faut s'addreſſer à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre ; enſuite on panſe comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles, il y a pluſieurs onguens qui pourroient faire beaucoup de mal ; & les ſeuls cas dans leſquels on doit en employer, c'eſt quand il y a dans la playe quelques vices, qu'il faut détruire par des ſecours particuliers, mais une playe fraiche, dans un homme ſain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqué, & ceux du regime.

Les applications ſpiritueuſes ſont ordinairement nuiſibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent ſeuls juger.

Quand les playes ſont à la tête, au lieu de compreſſe huilée, ou du ſparadrap, on couvre la playe avec un emplâtre de betoine, ou ſi l'on n'en a point, on trempe la compreſſe dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidens qu'on doit craindre, ſont ceux de l'inflammation, les ſecours qu'on doit employer,

yer, ſont ceux qui la préviennent; la ſaignée, le regime, les rafraichiſſans, les lavemens.

Quand la playe eſt très legere, il ſuffit de ne rien prendre d'échauffant, & ſurtout il faut retrancher l'uſage du vin & de la viande.

Quand elle eſt conſiderable, & qu'il eſt à préſumer qu'il ſurviendra de l'inflammation, il faut néceſſairement faire une ſaignée, ordonner un repos total, & mettre au regime; quelquefois même, il faut réïterer la ſaignée. Ces ſecours ſont ſurtout indiſpenſablement néceſſaires, quand la bleſſure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus ſûr qu'une diette extrêmement legere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des playes de la poitrine, du bas ventre, des reins, ont été complettement gueris, en ne vivant pendant pluſieurs ſemaines, que de tiſanne d'orge, ou d'autres tiſannes farineuſes, ſans ſel, ſans bouillon, ſans aucun remede quelconque, & ſurtout ſans onguents.

§. 440. Autant la ſaignée, employée moderément, eſt utile, autant ſon

ſon excés eſt nuiſible. Les grandes bleſſures ſont ordinairement accompagnées d'une hemorrhagie conſiderable, qui épuiſe déja le malade, & ſouvent la fievre eſt une ſuite de cette hemorrhagie. Si, dans ces circonſtances, l'on ordonne encore des ſaignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupiſſent, ſe corrompent, la gangrêne ſurvient, & le malade meurt miſerablement, au bout de deux ou trois jours, par une ſuite des ſaignées, & non pas de la bleſſure. Le Chirurgien ſe glorifie de dix, douze, quinze ſaignées, & aſſure que la bleſſure étoit néceſſairement mortelle, puiſque tant de ſang répandu n'a pas pû ſauver le malade; pendant que c'eſt réellement cette profuſion qui l'a tué.

Les plaiſirs de l'amour ſont mortels aux bleſſés.

§. 441. Les beaumes & les plantes vulneraires ſi vantés, ſont très nuiſibles, pris intérieurement, parce que leur uſage donne la fievre, & qu'il faut l'abbattre.

Des

Des meurtrissures, ou contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure, ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de baton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chûte, soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre un char & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les playes, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le desordre, qui se manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus tems d'y remedier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines, qu'un Tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionomie, la vitesse, la petitesse, & le peu de

regularité de ſon poulx, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de ſon métier. Il avoit fait une chûte en remuant des tonneaux & tout le poids de ſon corps avoit porté ſur le côté droit de la poitrine. Il ne ſentit cependant preſque rien d'abord; mais, quelques jours après, il commença à avoir une douleur ſourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la reſpiration, la foibleſſe, le mauvais ſommeil, le manque d'appetit. Je lui ordonnai le repos, je lui deffendis la viande & le vin, & je lui conſeillai la tiſanne d'orge avec un peu de miel, buë abondamment. Il ne ſuivit, avec régularité, que le dernier conſeil. Quelques jours après, l'ayant rencontré, il me dit qu'il ſe trouvoit mieux; & dans la même ſemaine, je ſus qu'on l'avoit trouvé mort dans ſon lit. L'abcès s'étoit ſurement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme, emporté par un cheval, fut froiſſé contre la porte d'une écurie, ſans reſſentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours,

jours, il eut les malaises qu'on a au commencement d'une fievre; l'on crut qu'il avoit une fievre putride, & il fut très mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte decida qu'il avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'operation de l'empyeme put heureusement le guerir après un an de souffrances. J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger, qu'il y a à négliger les coups violens; puisque ces deux malades auroient évités, l'un, la mort, l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris, d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, surtout si la meurtrissure est un peu considerable; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage; ou, sans épanchement, ces vaisseaux perdent leur force, &, n'aidants plus la circulation, le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule, ou aidée, n'y remedie pas, il survient inflammation, sup-

puration de mauvaiſe eſpece, pourriture, gangrêne, ſans parler des accidens qui dépendent de la meurtriſſure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaiſſeau, os, &c. L'on comprend auſſi tous les dangers de la meurtriſſure, quand elle a attaqué quelque partie interieure, & que le ſang s'eſt épanché, ou que la circulation ne ſe fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'eſt là la cauſe de la mort ſubite des perſonnes qui ont fait quelque chûte violente, ou reçû quelques corps peſants ſur la tête, ou quelques coups, ſans qu'il paroiſſe aucun mal exterieurement.

L'on a pluſieurs exemples de morts ſubites après un coup de point ſur le creux de l'eſtomac, qui occaſionnoit la rupture de la ratte.

C'eſt parce que les chûtes occaſionnent une legere meurtriſſure générale, tant interieure qu'exterieure, qu'elles ont quelquefois des ſuites ſi facheuſes, ſurtout pour les vieillards, chez leſquels la nature, déja affoiblie, ne rétablit point les deſordres; auſſi l'on en voit pluſieurs, qui, ayant joui d'une excellente ſanté, la perdent au moment

ment d'une chûte, qui paroit d'abord ne leur faire aucun mal, & languiſſent continuellement juſques à leur mort, que ces accidens accelerent preſque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtriſſures, des remedes internes & externes. Quand le mal eſt leger, & qu'il n'y a point eu de ſecouſſe générale, qui ait pû occaſionner des meurtriſſures interieurement, les remedes externes ſuffiſent. Ils doivent être propres 1°. à réſoudre ce ſang épanché, qu'on voit d'une maniere ſi marquée, & qui, de noir quil eſt un peu après la contuſion, devient ſucceſſivement brun, jaune, griſatre, à meſure que la groſſeur diminue; elle diſparoit enfin totalement, & la peau reprend ſa couleur, ſans que ce ſang ſoit ſorti exterieurement, mais peu à peu il s'eſt diſſout, & il a été repompé par les vaiſſeaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaiſſeaux.

Le meilleur c'eſt le vinaigre, mêlé, s'il eſt fort, avec le double d'eau tiede, dans lequel on trempe des linges, qui ſervent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique auſſi, avec grand ſuccès, le perſil, le cerfeuil, l'artichaud ſauvage, legerement concaſſés; & ces remedes ſont à préferer au vinaigre, quand il y a, en même tems, playe & meurtriſſure. L'on peut auſſi appliquer les cataplâmes N°. 68.

§. 447. L'on eſt dans l'uſage d'employer d'abord les liqueurs ſpiritueuſes, telles que l'eau de vie, l'eau d'arquebuſade, l'eau d'Alibour &c.; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaiſſiſſent le ſang, au lieu de le diſſoudre, ſont réellement nuiſibles, quoiqu'on les employe quelquefois impunement dans les cas très legers. Souvent, en déterminant ce ſang épanché, vers les entre-deux des muſcles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaiſſeaux meurtris, elles paroiſſent guerir, mais ce n'eſt qu'en concentrant le mal, qui ſe reproduit ſous une forme facheuſe au bout de quelques mois. J'ai vû de triſtes exemples de ce cas; ainſi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette eſpece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le ſang épanché

ché est dissout & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebusade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse, d'appliquer des emplâtres composés de graisses, de resines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté est toujours nuisible, & l'on a plusieurs exemples de contusions, extrêmement legeres, qui auroient été gueries en quatre jours, si on en avoit remis tout le soin à la nature, & que des emplâtres appliqués par des ignorans, ont fait dégénerer en gangrêne.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé, qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante, parce que, quelques gros qu'ils soient, ils se dissipent peu à peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laissent quelquefois une ulceration dangereuse.

§. 449. Le traitement interieur est précisement le même, que celui des playes, excepté que dans ce cas, la meilleure boisson, c'est le remede N°. 1. à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénotte épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas ventre, il faut, sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut surtout éviter de le sécouer, ou de l'agiter, dans la vûe de rappeller le sentiment; c'est exactement le tuer, en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées; & quand le mal est à la tête; il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vû des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crane, avec les accidens les plus graves, se guerir par ces secours internes, & sans autres secours externes, que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un

Un homme de *Pully petit* vint me consulter, il y a quelques mois, pour son Pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre: il étoit, depuis 24 heures, sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts frequens pour vomir; il perdoit du sang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal exterieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit lait miellé, en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après le Pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieu de *Pully petit*, & me dit qu'il se portoit très bien. Il convient, dans toutes les contusions considerables, de purger avec quelque purgatif rafraichissant, comme les N°. 11, 23, 32, 49. Le remede N°. 24, & le petit lait miellé sont excellens par la même raison.

§. 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime, tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment. L'usa-

ge de la therebentine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade, qui, peut être, en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang dragon, les yeux d'écrivisses, les graisses quelconques, sont des remedes au moins inutiles, & dangereux, si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empechent de faire. L'on doit chercher à delayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chûte, ce qui est d'autant plus dangereux, qu'il est plus agé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin, & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, dont il boit quelques tasses chaudes, comme de la melisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses alimens, pendant quelques jours, & qu'il

qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

§. 452. Les entorses, ou foulures, qui arrivent très fréquemment, produisent, dans le voisinage de l'articulation, une espece de meurtrissure, occasionnée par le violent frottement des os, contre les parties voisines; & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité, que comme contusion; s'ils ne se remettent pas, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede, c'est le parfait repos, & une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau, jusques à ce que toute la contusion soit dissipée, & qu'on soit sur qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre, un peu d'eau de vie, ou d'eau d'arquebusade; & l'on doit porter la partie, (c'est presque toujours le pied,) embandée assez longtems, sans quoi, elle fait souvent de faux mouvemens, ou elle reçoit de nouvelles entorses, qui l'affoiblissent journellement d'avantage; & si l'on neglige trop longtems ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier; & sou-

vent il ſurvient une legere enflure pour toute la vie.

Quand le mal eſt extrêmement leger, le bain d'eau froide eſt très bon, mais ſi on ne le fait pas dans le premier moment, ou ſi la contuſion eſt forte, il eſt nuiſible.

La methode de rouler le pied nud ſur quelque corps rond, eſt inſufiſante quand les os ne ſont pas parfaitement replacés, nuiſible quand il y a contuſion.

Il arrive tous les jours que les payſans s'addreſſent à des ignorans ou à des gens de mauvaiſe foi, qui trouvent, ou veulent trouver, un derangement des os, là où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuſe, & changent en mal très grave, la crainte d'un mal très leger.

Ce ſont ces mêmes gens, qui ont créé des maladies impoſſibles, telles que l'eſtomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effrayent, & ils dupent plus aiſement.

Des

Des ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dependent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guerir, qu'en détruisant la cause qui les entretient; c'est même une imprudence, que de vouloir les fermer par des remedes exterieurs, & un malheur, que de reussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque playe, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées & surtout pansées avec des remedes trop acres ou trop spiritueux. Les huiles rances, sont aussi une des causes, qui changent en ulceres rebelles, les playes les plus simples, ainsi l'on doit les éviter, & les Apoticaires doivent avoir cette attention, quand ils préparent des onguens gras, qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on eût employé de l'huile très fraiche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulceres des playes, c'est la dureté & la secheresse de leurs bords, & la nature

de l'humeur qui en découle, qui, au lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelques fois une mauvaise odeur, & si acre, que souvent, si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des especes de dartres, & même de nouvelles ulcerations.

§. 455. Les ulceres, qui durent trop longtems, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fievre lente, qui le tue.

Quand un ulcere a duré longtems, il est très dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire, qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenuë naturelle, par quelqu'autre; comme les purgations de tems en tems.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arreté, tout à coup, ces écoulemens qui duroient depuis longtems; & quand quelque *Charlatan*, (tous ceux qui font cette promesse meritent ce nom) promet de guerir, en

en peu de jours, un ulcere inveteré, il prouve qu'il eſt un ignorant dangereux, qui, s'il réuſſiſſoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeans, & même arſenicaux; mais l'on voit, preſque toujours, la mort la plus violente être la ſuite de ces applications dangereuſes.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dependent pas d'un vice des humeurs, c'eſt de les changer en playes. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la ſechereſſe des bords, & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice eſt tel, qu'on ne peut amollir les bords, qu'en les ſcarifians par des coups de lancette; quand cela n'eſt pas néceſſaire, il faut appliquer ſur tout l'ulcere, un plumaceau enduit de l'onguent N°. 69, & le recouvrir, avec une compreſſe pliée en pluſieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau ſeulement deux fois.

Comme j'ai dit, que les ulceres étoient ſouvent le produit des remedes

des acres & ſpiritueux, l'on ſent, qu'on doit abſolument les éviter dans les traitemens, ſans quoi l'on ne guerira jamais.

Il faut, pour avancer la guerison, éviter le ſalé, le vin, les epices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre, par un regime de legumes, & par l'uſage du petit lait miellé.

Quand les ulceres ſont aux jambes, ce qui eſt très ordinaire, il eſt très important, auſſi bien que dans les playes des mêmes parties, de peu marcher, & de ne ſe tenir jamais debout ſans marcher. C'eſt ici un de ces cas dans leſquels je ſouhaite que les perſonnes qui ont quelque credit ſur l'eſprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la néceſſité de prendre quelques jours d'un repos abſolu, & lui prouver, que bien loin que ce ſoit un tems perdu, c'eſt le tems de ſa vie le plus cherement payé. La négligence à cet égard, change les playes les plus legeres en ulceres, les ulceres les moins facheux, en ulceres incurables, & il n'y a perſonne qui ne puiſſe trouver dans ſon voiſinage, quelque famille reduite à l'Hôpital, parce

parce qu'on a negligé quelque mal de cette eſpece.

Je réïtere que les ulceres qui viennent de cauſe interne, ou ceux qui viennent de cauſe externe, mais chez une perſonne d'un mauvais temperamment, demandent ſouvent d'autres ſoins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive ſouvent, dans les hyvers rigoureux, que quelques perſonnes ſont ſaiſies par un froid ſi fort, que les mains, ou les pieds, où ces deux parties à la fois, gelent, tout comme un morceau de viande expoſé à l'air.

Si l'on ſe laiſſe aller au mouvement, ſi naturel, de les réchauffer, & ſurtout de réchauffer les parties gelées, tout eſt perdu. Il ſurvient des douleurs inſuportables, qui ſont bientôt ſuivies d'une gangrêne incurable, & il n'y a plus de reſſource pour les ſauver, que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vû, il n'y a que peu de tems, à *Coſſonay*, le triſte cas d'un homme, qui eut les mains gelées ; on

on lui appliqua, chaudement, des onguens gras, la gangrêne ſuivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un ſeul remede dans ce cas, c'eſt de mettre les malades dans un endroit où il ne puiſſe pas geler, mais où il faſſe très peu chaud, & de leur appliquer continuellement, ſur les parties gelées, de la neige, ſi l'on en a, ſinon, de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte ſeroit dangereuſe, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à meſure qu'elle ſe fond. Ils s'apperçoivent, peu à peu, que le ſentiment renait; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques taſſes de la potion N°. 13, ou de quelqu'autre de même eſpece.

§. 459. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe juger du danger de la methode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une experience qui ſe fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, miſes dans l'eau prête à geler,

geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les mêt dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui est une gangrêne, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation, qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficace.

„ Un homme avoit une route de „ dix lieuës à faire, par un tems „ froid, & un chemin plein de nei- „ ge & de glace. Ses souliers lui man- „ querent; il fit les trois dernieres „ lieuës à pied nud, & eut, dès la „ premiere demi lieuë, des douleurs „ assez vives aux jambes & aux pieds, „ qui allerent en augmentant. Il ar- „ riva presque perclus des extrêmités „ inferieures. On le mit devant un „ grand feu, on échaufa bien un lit, „ & l'on l'y coucha. Les douleurs de- „ vinrent insuportables; il ne cessoit „ d'être dans de violentes agitations, „ & de pousser des cris perçans. On „ demanda un Medecin dans la nuit, „ qui trouva les doigts des pieds d'u- „ ne couleur noiratre, & commen- „ çant à perdre le sentiment. Les jam- „ bes & le dessus des pieds excessive- „ ment

„ ment enflés, d'un rouge pourpre, „ varié de taches violettes, ſouffroient „ encore les douleurs les plus aigues. „ Le poulx étoit dur & frequent, & „ le mal de tête très violent. Le Me„ decin fit chercher un ſçeau d'eau à „ la riviere, & y fit ajouter de l'eau „ & de la glace; & il obligea le ma„ lade à plonger les jambes dedans: „ ce premier bain dura près d'une heu„ re; & les douleurs, pendant ce tems „ là, furent moins violentes; une heu„ re après il ordonna un ſecond bain, „ & le malade s'y trouvant de nou„ veau ſoulagé, le prolongea deux heu„ res. Pendant ce tems là, on enle„ voit de l'eau du ſeau; & l'on y re„ mettoit de la glace & de la neige. „ Les doigts des pieds, qui étoient „ noirs, devinrent rouges; les taches „ violettes des jambes ſe diſſiperent; „ l'enflûre diminua; les douleurs étoient „ legeres, & avec intervalle. L'on réï„ tera cependant ſix fois, après quoi „ il ne reſta d'autre mal, qu'une ſen„ ſibilité à la plante des pieds, qui em„ pechoit le malade de marcher. On „ lui fit quelques fomentations aroma„ tiques, & on lui fit boire une tiſan-

„ ne

„ ne de salsepareille ; (celle de sureau
„ est tout aussi bonne & moins cou-
„ teuse). Le huitieme jour il fut par-
„ faitement gueri, & s'en retourna le
„ quinzieme jour, à pied.

§. 460. Quand le froid est très fort, & qu'on y reste longtems exposé, il tuë, parce qu'il congêle le sang, & qu'il en détermine une trop grande quantité au cerveau ; ainsi on meurt d'apoplexie, qui commence par un sommeil ; aussi le voyageur, qui se sent assoupi, doit redoubler d'efforts pour se retirer du danger eminent auquel il est exposé. Ce sommeil, qui paroit devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier sommeil.

§. 461. Les remedes, dans ce cas, sont les mêmes que dans le cas d'un gel particulier. Il faut mettre le malade dans un endroit plûtôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige, ou de l'eau glacée ; l'on a même plusieurs exemples constatés, & ils sont fréquens dans les païs du nord, qu'un bain d'eau très froide est très salutaire.

L'on a rappellé à la vie plusieurs personnes, qui avoient été dans la neige,

neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même six jours, & qui ne donnoient aucun signe de vie, pendant plusieurs heures ; ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des Engelures.

§. 462. „ Il vient aux doigts des „ mains, des pieds, aux talons, aux „ oreilles, au nez, aux levres, des „ enfans surtout, & principalement „ en hyver, quand ces extremités passent subitement du chaud au froid „ & du froid au chaud, une enflure „ ou un gonflement, qui, dans les „ commencemens, n'occasionne que peu „ de chaleur, de douleur & de démangeaison ; " quelques fois ces tumeurs ne passent point ce premier dégré, & se guerissent sans secours ; d'autres fois, & on peut appeller cet état le second dégré, soit qu'on ne leur fasse rien, soit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la démangeaison, la douleur augmentent considerablement, & le malade est souvent privé de l'usage de ses doigts, par la douleur, le gonflement, l'engour-

gourdiſſement, & le mal empire ſi l'on n'employe pas des ſecours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un dégré, il ſe forme des petites veſſies, qui ne tardent pas à ſe crêver, & laiſſent une très legere excoriation, qui devient bientôt ulcere, & ulcere ſouvent très profond & très opiniâtre, dont il ſort beaucoup d'un pus acre & mal conditionné.

Le dernier dégré des engelures, fréquent dans les païs très froids, mais rare dans les temperés, c'eſt quand l'inflammation dégenere en gangrêne.

§. 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaiſſeaux de la peau, qui vient de ce que les veines plus exterieures que les arteres ſe trouvant, proportionnellement, plus reſſerrées par le froid, ne remportent pas tout le ſang que celle-ci apportent, &, peut-être, des particules frigorifiques, qui, admiſes par les pores de la peau, agiſſent ſur nos fluides comme ſur l'eau, & y occaſionnent un commencement de congelation.

Si elles ont lieu dans les extrêmités plûtôt que ſur d'autres parties, c'eſt par deux raiſons, la principale que la force de la cir-

circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible ; la seconde que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions exterieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfans, parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangeres. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid, qui paroit contribuer le plus puissamment à produire les engelures, & cet effet est plus sensible quand la chaleur est en même tems humide, & que les parties passent ainsi, d'une espece de bain tiede au froid. Un homme de soixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté pendant quelques heures, en voyage, des gants pelissés, dans lesquels ses mains sûerent, s'attendrirent, & se remplirent de sang, parce que l'effet constant du bain tiede est d'amollir, de remplir de sang, & de rendre plus sensible la partie qui y est exposée, il sentit les premieres attaques d'engelures, qui devinrent assez cruelles, & dont il a eu ensuite des ressentimens tous

tous les hyvers, une demi heure après avoir quitté ſes gants dans un air aſſez froid.

C'eſt la même raiſon qui fait que pluſieurs perſonnes n'ont des engelures, que quand elles s'accoutument à l'uſage des manchons. Elles ſont preſqu'inconnuës dans les païs chauds ; elles ne ſont pas communes dans les païs du nord, dans leſquels les variations du froid au chaud ne ſont pas fréquentes.

Quelques perſonnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printems. L'enfant du payſan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des ſaiſons & des élemens, eſt, & doit néceſſairement être, moins ſujet aux engelures que l'enfant riche, dont on menage la peau aux dépens de ſa ſanté ; mais parmi les enfans de la même claſſe, qui paroiſſent être à peu près de la même complexion, mener un genre de vie aſſez ſemblable, & devoir par là même éprouver à peu près les mêmes impreſſions, & en reſſentir les mêmes effets, il y a une difference très grande par rapport à la diſpoſition aux engelures. Les uns en ſont cruellement affligés,

 depuis

depuis le commencement de l'automne jusques à la fin du printems, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très legeres & de très passageres. Cette difference vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & surtout de celle des mains; mais il n'est cependant pas aisé de déterminer avec certitude & précision en quoi cette difference consiste.

Les enfans qui sont sanguins & qui ont la peau délicate sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalierement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention; puisque, independamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfans malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fievre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les sevre de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misere. J'ai connu un jeune homme, qui ayant été distrait, d'un apprentissage d'horlogerie,

logerie, par des engelures, eſt devenu un faineant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez y laiſſent ſouvent une impreſſion qui change la phyſionomie le reſte de la vie, & les mains qui en ont eſſuyé de fortes s'en reſſentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit ſe propoſer, par rapport aux engelures, premierement de les prevenir, en ſecond lieu de les guerir, ſi l'on n'a pas pû les prévenir.

§. 465. Puiſqu'elles dépendent de la ſenſibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut, pour les prévenir 1°. endurcir la peau, 2°. corriger la diſpoſition vicieuſe du temperamment qui peut contribuer à les produire, 3°. éviter autant qu'il eſt poſſible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'uſage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & je n'ai point vû que les enfans élevés à cette pratique fuſſent tourmentés des engelures comme les autres; mais l'on doit encore

core donner des ſoins plus particuliers à préſerver la peau des mains, qui ſont plus ſujettes aux engelures que les pieds, en les faiſant tremper, pendant quelques momens, dans l'eau froide, tous les matins, & tous les ſoirs avant ſouper, dès le commencement de l'automne; il n'en coute rien aux enfans, dans cette ſaiſon, de prendre cette habitude, & quand elle eſt priſe, il ne leur en coute rien de la continuer tout l'hyver, lors même que toute l'eau eſt prête à ſe geler. L'on peut auſſi, leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par ſemaine; cette méthode qui auroit des inconveniens pour les adultes, qui n'y ſont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfans qu'on y accoutume très jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'eſt en même tems éviter les alternatives de chaud & de froid; pour cela il faut 1°. élever les enfans à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux qui ſont vraiſemblablement une des principales cauſes des engelures, puiſqu'elles ſont plus rares dans les païs où ils ſont

ſont moins en uſage, & chez ceux qui s'en ſervent moins; l'uſage, ſur-tout, des *cavettes*, (ce ſont ces dégrés pratiqués entre le poële & le mur), nuit aux enfans, & aux adultes de pluſieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons; 3°. Il conviendroit auſſi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que quelques circonſtances particulieres ne l'exigeaſſent, & je le conſeille très fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce ſoit toujours des gants de peau mince & liſſe.

§. 466. Quand les engelures paroiſſent entretenuës par un vice dans le temperamment, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puiſſe décider comment on doit le détruire; j'ai vû des enfans, des l'âge de trois ans, juſques à celui de douze ou treize, chez leſquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année, ſembloient être un cauſtic par lequel la nature ſe dechargeoit d'un ſuperflu qui l'incommodoit, dès que le ralentiſſement des chaleurs diminuoit la tranſpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitemens aſſez longs, mais qui variant par beau-

coup de circonſtances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine ſont ſouvent néceſſaires, & quelques purgatifs contribuent, dans certains cas, à adoucir & à abreger le mal.

§. 467. Le premier dégré des engelures ſe guerit, comme je l'ai déja dit, ſans ſecours, ou s'il s'opiniatroit, on le diſſiperoit aiſement par quelques uns des remedes ſuivans; mais quand elles ſont parvenues au second, il faut les traiter comme la congelation, dont elles ſont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace, & la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'éfficace de l'eau très froide, ou prête à ſe glacer, dans laquelle on trempé les mains, pluſieurs fois par jour, pendant quelques minutes, & c'eſt le ſeul qu'on doive employer quand le mal eſt aux mains, que le malade a le courage de ſoutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonſtances qui puiſſent le rendre nuiſible; c'eſt le ſeul dont je me ſois ſervi, après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être ſervi d'un manchon trop chaud.

L'on

L'on éprouve une legere douleur, les premiers momens que la main est dans l'eau, qui diminuë peu à peu; en sortant, les doigts sont engourdis par le froid, mais bientôt ils se rechauffent, & au bout d'un quart d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau on met la main, bien essuyée, dans un gand de peau; au bout de trois ou quatre bains elle desenfle, la peau se ride, en continuant elle se reserre, on est gueri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hyver.

L'on est sur d'appaiser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains souvent & longtems, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques momens, mais le bien être suit de très prés.

Un très petit nombre de personnes, qui ont, sans doute, la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouvent cependant pas bien de ce remede, il paroit trop actif, il agit sur leur peau

 pres-

presque comme un vesicatoire, & en y determinant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette derniere raison, ou quelqu'autre circonstance comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des regles chés une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extremités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit sans le quitter un gand d'une peau lisse comme celle de chien, il ne manque gueres de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaussons de la même espece & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gand paroit trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiede,

qui

qui ſoit en même tems reſolutive & emolliente, telle eſt la decoction, ſi vantée, de pelures de raves, dont on augmente l'efficace en y ajoutant une ſeizième partie de vinaigre.

Une autre decoction dont j'ai vu de très grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'eſt celle N°. 71. L'on peut en faire pluſieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulneraires, & avec le faltranc même.

L'urine que quelques perſonnes vantent parce qu'elles l'ont employée avec ſuccès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux, agiſſent comme ces decoctions.

Quand on ſort les mains de ces decoctions, il faut néceſſairement les preſerver de l'air par le moyen d'un gand.

§. 470. Les vapeurs ſont ſouvent encore plus efficaces que les decoctions; ainſi l'on peut quelquefois, avec beaucoup de ſuccès, au lieu de tremper les mains dans la decoction, en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud eſt un des plus puiſſans remedes; celles d'aſphalt ou de therebentine ont ſouvent reuſſi. Il eſt inutile de dire qu'après

les vapeurs comme après les bains il faut éviter l'air ; c'est en l'éloignant que des pattes cirées seroient très utiles ; c'est par là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs, qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier, en se lavant tous les jours avec un peu d'eau de vie camphrée melée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien porté pendant quelque jours, sont les meilleurs remedes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très forte, & qu'elle occasionne quelques mouvemens de fievre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavemens, faire prendre tous les soirs une prise de nitre N°. 20, & même saigner si la fievre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniatres.

§. 473. Quand elles sont parvenuës au troisieme degré, & qu'il y a ulcera-

ulceration, il faut outre un regime des convalescens assez sevére, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulceration un emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les pattes cirées.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrêne, se previent par les remedes qui guerissent l'inflammation, si malheureusement la gangrêne paroit, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *Hernies*, *descentes*, *ruptures*, que le paysan designe, en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance; plus souvent l'effet des pleurs violens, d'une toux forte, ou d'efforts rëiterés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violens. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'espece la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot, c'est celle qui

dépend du paſſage, d'une partie des inteſtins, ou de la coëffe, dans les bourſes.

Elle eſt aiſée à connoitre. Quand elle ſe trouve chez de petits enfans, on la guerit preſque toujours en faiſant porter conſtanmment un bandage, qui ne doit être que de triege, avec une pelotte de linge, de crin, ou de ſon. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de tems en tems; & avoir le plus grand ſoin de ne jamais le mettre que quand l'enfant eſt couché ſur le dos, & qu'on eſt ſûr, que tout eſt bien rentré; ſans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant ſur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du paſſage, un emplâtre adſtringent quelconque, comme celui *pour les fractures*, ou celui dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laiſſer monter à cheval les enfans, juſques à ce qu'ils ſoient entierement gueris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage ſimplement de triege eſt inſuffiſant, il en faut un où il y ait du fer, &, quelque gênant qu'il paroiſſe

roiſſe d'abord, l'on s'accoutume bien vite à cet uſage, & l'on n'en eſt plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquierent, quelquefois, un volume prodigieux, & la plus grande partie des inteſtins paſſe dans les bourſes, ſans aucun ſymptome de maladie; mais cela entraine cependant une incommodité très grande, qui met ordinairement ceux qui en ſont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal eſt auſſi conſiderable, & en même tems inveteré, il y a ordinairement des obſtacles, qui empêchent que les inteſtins ne rentrent tout à fait; alors l'uſage du bandage eſt impoſſible, & ces infortunés ſont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu ſoulager par l'uſage d'un ſuſpenſoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation, eſt une raiſon bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencemens; il y en a une encore plus forte, c'eſt que les hernies ſont ſuſceptibles d'un accident, qui eſt très ſouvent mortel; il arrive, quand la partie des inteſtins, qui eſt dans les bourſes, s'enflamme; alors, acquerant plus

plus de volume, & ſe trouvant extrêmement comprimés, il ſurvient des douleurs aigues, le volume étant plus conſiderable, le paſſage qui les avoit laiſſé ſortir, ne peut plus les laiſſer rentrer, les vaiſſeaux mêmes étant genés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'eſtomac & le fondement eſt ſouvent entiérement interceptée, il ne paſſe rien, il ſurvient des vomiſſemens continuels, (c'eſt l'eſpece de *miſéréré* dont j'ai parlé §. 320,) le hoquet, le delire, les défaillances, les ſueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive, quand les excremens viennent à ſe durcir, dans la partie des boyaux renfermée dans les bourſes; quand le malade s'eſt échauffé par le vin, les liqueurs, le regime &c.; quand il a reçu quelque coup ſur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute.

§. 479. Le meilleur remede, c'eſt, 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très forte ſaignée, faite dans le lit, le malade étant couché ſur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux ſoient en l'air; c'eſt même

me l'attitude qu'ils doivent toujours conſerver, autant qu'il eſt poſſible. Quand le mal n'eſt pas trop avancé, ſouvent la premiere ſaignée guerit radicalement, & les inteſtins rentrent dès qu'elle eſt faite. D'autres fois, celà ne reuſſit pas auſſi bien, & il faut alors reïterer la ſaignée.

2°. On ordonne un lavement compoſé d'une forte décoction de feuilles de blettes, d'une pincée de ſel de cuiſine, & d'un morceau de beure frais de la groſſeur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer ſur toute la tumeur, des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer conſtamment tous les quarts d'heures. Ce remede, appliqué d'abord, a produit les plus grands effets; mais ſi le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures, il eſt ſouvent trop tard, & alors ils convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une decoction tiede de fleurs de mauve & de ſureau, & les changer ſouvent. L'on a cependant vû l'eau à la glace, ou la glace même, reuſſir encore le troiſieme jour.

4°. Quand ces ſecours ne ſont pas ſuffiſans, il faut eſſayer les lavemens

de

de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui resistoient à tout.

5°. Enfin, si ces remedes ne reussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération, sans perdre un seul moment; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours; mais pour cela il faut avoir un très bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas presque désesperé, depuis la premiere edition de cet ouvrage, le sixieme jour d'une couche, m'a convaincu, plus encore qu'aucune observation précedente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remedes sont insuffisans; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très tolerables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé sait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontement cette operation, & tuoit les malades, après les tourmens les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les charlatans, & les Chirurgiens ignorans, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le païs des scelerats qui font cette operation sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfans, que la nature seule ou aidée d'un simple bandage, auroit gueri radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent sévèrement chatiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette operation, telle que les bons Chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqué, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoit les furoncles, ou clous, qui sont quelques

ques fois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvemens, ou les positions. Quand l'inflammation est très considerable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un regime rafraichissant, de prendre quelques lavemens, & de boire beaucoup de tisanne N°. 2. Quelques fois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très forte, on applique sur le mal un cataplâme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachilon simple* étendu sur de la peau. Le *diachilon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs, chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles, qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le temperamment, & souvent un vice assez considerable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoitre la cause, & à

à la détruire ; mais c'eſt un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou ſe termine ordinairement par ſuppuration, mais une ſuppuration d'une eſpece ſinguliere. Il s'ouvre d'abord dans ſon ſommet, & il en ſort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon* ; c'eſt une matiere purulente, ſi épaiſſe & ſi ferme, qu'elle a l'apparence d'un corps ſolide, & qu'on peut la tirer en entier, ſous la forme d'un petit cilindre, comme de la moële de ſureau, de la longueur de quelques lignes, quelques fois même d'un pouce & au delà. La ſortie de ce *bourbillon* eſt ſuivie ordinairement, de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation eſt faite, les douleurs ceſſent entierement, & la groſſeur diſparoit au bout de peu de jours, en continuant le *diachilon* ſimple, ou l'onguent N°. 66.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris eſt beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'eſt une inflammation à l'extremité d'un doigt, qui eſt ſouvent l'effet d'un peu d'humeur extravaſée dans cette partie, ſoit par une meurtriſſure, ſoit par une piquure, d'autres fois, il paroit qu'il n'a aucune cauſe exterieure, & qu'il eſt l'effet d'un vice interieur.

L'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, ſuivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal eſt toujours la même, & demande des remedes de même eſpece; ainſi les perſonnes qui ne ſont ni Médecins, ni Chirurgiens peuvent ſe paſſer de la connoiſſance de ces diviſions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'operation du Chirurgien, n'influent point ſur le traitement, dont l'activité doit être reglée par la violence des ſymptomes.

§. 483. Le mal commence par une douleur ſourde, avec un leger battement, ſans enflure, ſans rougeur, ſans chaleur; mais bientôt la douleur,

la

la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge, les doigts voisins, toute la main enflent. On observe, dans quelques cas, une fusée enfle & rouge, qui, commençant à la partie malade, se continue presque jusques au coude; & il n'est pas rare, que les malades se plaignent d'une douleur très vive sous l'épaule, quelquefois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fievre avec les accidens, ne tardent pas à paroitre. Si le mal est très grave, le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine, ou par la suppuration, ou par la gangrêne. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très pressant, s'il n'est promptement secouru; & il a fallu, plus d'une fois, couper le bras, pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait, si elle est très profonde, acre, ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt est ordinairement cariée, & on la pert. Quelque

leger

leger qu'ait été le mal, il eſt rare que l'ongle ne periſſe pas.

§. 484. Le traitement interieur des panaris, eſt le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut ſe mettre au regime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fievre, & ſi elle eſt très forte, & l'inflammation conſiderable, faire une ou pluſieurs ſaignées.

Le traitement exterieur, conſiſte à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner iſſue au pus, dès qu'il eſt formé.

Pour cela 1°. l'on trempe longtems le doigt, dès les commencemens du mal, dans l'eau un peu plus que tiede; on reçoit auſſi la vapeur de l'eau bouillante; & en faiſant cela preſque continuellement, pendant le premier jour, on eſt ſouvent parvenu à diſſiper entierement le mal. Mais, malheureuſement, on croit que ces petits commencemens n'auront point de ſuites, & l'on ſe néglige, juſques à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut néceſſairement qu'il ſuppure.

2°. On hâte cette ſuppuration, en enveloppant continuellement le doigt

avec

avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplâme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminuë, & que la suppuration commence; avant ce tems là, tous les remedes acres sont très dangereux. L'on employe aussi, à cette époque, le levain, qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplâme d'oseille, §. 480, est très efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus est très importante, mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'interieur des chairs, avant qu'elle se perçat. Ainsi, dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien, qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt, qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand

Quand l'ouverture eſt faite, on panſe avec l'emplâtre N°. 66, étendu ſur une toile, ou avec le ſparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris eſt occaſionné par une humeur extravaſée dans le voiſinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très promptement les progres, & guerit radicalement, par une inciſion, qui donne iſſue à cette liqueur. Mais quoique cette operation ne ſoit pas difficile, tous les Chirurgiens ne ſavent pas l'executer, pluſieurs même, n'en ont point d'idée.

§. 487. Quelquefois il ſe forme des chairs fongueuſes, ou baveuſes, qu'on deſſeche en les poudrant avec un peu de *minium*, ou d'alun brulé.

§. 488. Quand il y a carie, il faut neceſſairement avoir un Chirurgien, auſſi bien que quand il y a gangrêne; ainſi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis ſeulement, qu'il y a trois remedes eſſentiels, contre la gangrêne; le Kina N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les ſcarifications ſur toute la partie gangrênée; & les fomentations avec la

la décoction de Kina, à laquelle on ajoute l'esprit de souffre. Il est vrai que ce remede est très cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes ameres, & l'esprit de sel. J'ajoute encore, qu'il convient, dans la plûpart des cas de membres gangrênés, de ne faire l'amputation que quand la gangrêne s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoit par un cercle très sensible, & très aisé à distinguer par les plus ignorans, qui en marque les bornes, & fait la séparation entre le vif & le mort.

Des échardes, ou corps pointus, qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds, ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines, proprement dites, des épines de roses, de chardon, de chataignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment, tout entiers, ordinairement, l'accident n'est d'aucune consequence, & pour en prévenir plus surement les

 suites,

ſuites, on peut appliquer ſur la partie, pendant quelques heures, des compreſſes trempées dans l'eau tiede, ou tenir la partie dans un bain tiede. Mais ſi le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'eſt qu'en partie, il occaſionne une inflammation, qui, augmentant, parvient bientôt à produire les mêmes accidens qu'un panaris, ou ſi c'eſt à la jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très conſiderables.

§. 490. Pour éviter ces accidens, il faut, ſur le champ, ſi le corps étranger eſt encore proche de la ſuperficie, & ſi l'on a un Chirurgien adroit, faire une petite inciſion, qui lui donne iſſuë; mais ce ſecours devient inutile, & même dangereux, ſi l'inflammation eſt déja formée.

Quand l'inciſion n'a pas lieu, il faut appliquer ſur la partie, après un bain de vapeurs, ou des cataplâmes très emolliens avec la mie de pain le lait & l'huile, ou ſeulement quelque graiſſe très emolliente; on employe ordinairement celle de lievre, qui eſt effectivement très propre à aſſouplir la peau, à en diminuer la reſiſtance & à laiſſer reſſortir le corps; mais il n'y a que le pré-

préjugé le plus groſſier, qui puiſſe croire, que cette graiſſe attire le corps par une vertu ſympathique, & il n'y a de ſympathie, bien démontrée, dans la nature, qu'entre les têtes mal faites & les opinions extravagantes.

Il eſt important de tenir la partie malade dans une très grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pû prévenir la ſuppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il eſt poſſible; j'ai vû des maux très facheux pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelques fois l'écharde, après avoir traverſé très douloureuſement la peau, pénétre d'abord dans la graiſſe, la douleur ceſſe, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne ſoupçonne pas qu'elle ſoit reſtée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques ſemaines, il ſurvient des nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émolliens & l'ouverture.

On a vû perdre la main pour avoir d'abord négligé, enſuite mal ſoigné, une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verruës.

§. 492. Quelques fois les verruës ſont la ſuite d'un vice particulier de la maſſe du ſang, & il en nait des quantités étonnantes ; cela arrive à quelques enfans, depuis quatre juſques à dix ans, qui prennent trop de laitages ; ils gueriſſent par le changement de regime, & les pilules N°. 18.

Plus ſouvent elles ſont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques cauſes exterieures.

Dans le dernier cas, ſi elles incommodent par leur groſſeur, par leur ſituation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. en les liant avec une ſoye, ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciſeaux ou un biſtouri, & en couvrant la playe avec un peu de diachilon gommé, qui occaſionne une petite ſuppuration, deſtinée à détruire la racine de la verruë. 3°. En les deſſechant par quelque application un peu corroſive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chelidoine, de thitimale; mais, outre que ces ſucs ne ſe trouvent qu'en été, les perſonnes qui

qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir ; ils pourroient leur occasionner une enflure considerable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui, petris ensemble, & appliqués sur les verruës, ne manquent gueres de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage, de ne point les employer, non plus que les brulures artificielles ; j'ai vû depuis peu de longs maux de doigts ensuite d'une eau corrosive appliquée par un Charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux, & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelques tems, ne guerissent que par l'amputation.

Des cors.

§. 493. Les cors ſont toujours l'effet des ſouliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la gueriſon conſiſte à les amollir par pluſieurs bains de pieds chauds, à les couper, au ſortir du bain, avec un ganif, ou des ciſeaux, ſans attaquer les parties ſaines, qui ſont d'autant plus ſenſibles qu'elles ſont plus tenduës, & à appliquer deſſus une feuille de joubarbe, ou de lierre grimpant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut auſſi, au lieu de ces feuilles, ſi l'on veut s'épargner la petite peine du panſement journalier, y appliquer un emplâtre de diachilon ſimple, ou de gomme ammoniac amollie dans le vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les cauſes qui les ont produit.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts ; évanouissemens, hémorragies ; accès de convulsions, suffocations, suites de peur, maux produits par des vapeurs nuisibles, poisons, douleurs excessives.

Des évanouissemens.

§. 494. L'Evanouissement a plusieurs degrés ; le plus leger, dans lequel le malade se sent toujours & entend, sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance*, accident très frequent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le poulx ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entierement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très considerable du poulx, cet état s'appelle *syncope*, c'est le second degré de l'évanouissement.

 Si

Si la ſyncope eſt telle, que le poulx ſoit entierement éteint, la reſpiration inſenſible, le corps froid, le viſage d'un pâle livide, ce dernier degré, qui eſt rare, mais qui eſt la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *aſphixie.*

Les évanouiſſemens dependent d'un grand nombre de cauſes differentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui ſont 1°. le trop de ſang, 2°. le manque de ſang & en general la foibleſſe, 3°. les embarras dans l'eſtomac, 4°. les maux de nerfs, 5°. les paſſions, 6°. quelques maladies.

Des évanouiſſemens occaſionnés par le trop de ſang.

§. 495. Le trop de ſang eſt ſouvent une cauſe d'évanouiſſement, & l'on juge qu'il depend de cette cauſe, quand il attaque les perſonnes ſanguines, fortes, robuſtes, & qu'il les attaque ſurtout après quelque cauſe propre à augmenter tout à coup le mouvement du ſang, comme des alimens ou des boiſſons échauffantes, vin, liqueurs, caffé; des boiſſons buës chaudes, comme thé, meliſſe,

liſſe, &c.; un long ſéjour au ſoleil, ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque paſſion.

Dans ce cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les temples, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiede, ſi on le peut. Les eaux ſpiritueuſes nuiſent, dans cette eſpece.

2°. On fait avaler deux ou trois ceuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On ſerre très fortement les jarretieres au deſſus du genou, parce que, par ce moyen, on retient une plus grande quantité de ſang dans les jambes, & le cœur en eſt moins ſurchargé.

4°. Si la defaillance eſt opiniatre, c'eſt-à-dire, dure plus d'un quart d'heure, ou s'il y *ſyncope* il faut faire une ſaignée au bras qui ranime très promptement.

5°. Après la ſaignée on fait très bien de donner un lavement, enſuite on laiſſe le malade tranquille, en lui faiſant boire de demi heure en demi heure quelques taſſes de thé de ſureau avec un peu de ſucre & de vinaigre.

 Quand

Quand les évanouissemens qui dependent de cette cause sont frequents, il faut pour les éviter, suivre les conseils que j'indiquerai plus bas §. 544. en parlant des personnes qui font trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissemens, occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonstances, & souvent même, les palpitations précedent ou suivent l'évanouissement.

Des évanouissemens occasionnés par la foiblesse.

§. 496. Si le trop de sang, qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissemens, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire, du manque de sang ou de l'epuisement.

Cette espece arrive après de grandes hemorragies, après des évacuations, ou promptes & excessives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus* §. 321. ou plus lentes, mais longues, comme après une diarhée inveterée, des sueurs excessives, un flux d'urine, des

des excès de nature à épuiser, des veilles opiniatres, un long dégout, qui, en privant des alimens nécessaires, produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissemens par les remedes qui conviennent à chacune, ce détail seroit déplacé ici, mais les secours qui conviennent dans le tems de l'évanouissement, sont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette classe, excepté pour celui qui suit les hemorragies, dont je parlerai plus bas, & l'on doit, 1°. étendre les malades sur un lit, où on les couvre & on leur frotte, avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très spiritueuses, comme l'eau des carmes, celle de la Reine d'Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la ruë, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tache de leur faire avaler, quelques

goutes d'eau des carmes, ou d'eau de vie, ou de quelqu'autre liqueur buvable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique, sur le creux de l'estomac, un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau de vie chaude.

5°. Si le mal paroit durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre & la canelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue, pendant quelques jours, à prevenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une nourriture legere, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très frais,

&

& très peu cuits, des roties au ſucre, du chocolat, des ſoupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouiſſemens qui ſont une ſuite de la ſaignée, ou de quelque purgatif trop fort, apartiennent à cette claſſe.

Ceux qui ſurviennent après la ſaignée ſont ordinairement très paſſagers & finiſſent dès qu'on a étendu le malade ſur un lit, & les perſonnes qui y ſont ſujettes, les previennent en ſe faiſant ſaigner couchées; s'il eſt un peu fort, du vinaigre ſenti & avalé avec un peu d'eau, y remedie très bien.

On trouvera §. 552. les moyens de remedier aux accidens qui ſont une ſuite des émetiques ou des purgatifs trop forts.

Des évanouiſſemens occaſionnés par les embarras d'eſtomac.

§. 498. L'on a déja vu §. 308, que les indigeſtions occaſionnoient des évanouiſſemens, & ſi forts même, qu'ils exigeoient des ſecours très actifs tels qu'un émetique. Quelquefois l'indigeſtion eſt moins l'effet de la quantité des alimens que de leur qualité, ou de leur

leur corruption; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrivisses, des alimens gras, jettent dans un malaise, & une angoisse très souvent accompagnés d'évanouissemens. On juge que l'évanouissement depend de cette cause, quand elle a précedé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer les malades, comme dans les especes precedentes, en leur faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit, mais l'essentiel c'est de leur faire avaler beaucoup de quelque boisson tiede qui noye ces matieres, en émousse l'acreté, & en procure l'évacuation par le vomissement, ou les entraine dans les boyaux.

Une legere infusion de camomilles, de thé, de sauge, de sureau, de chardon benit, operent à peu près avec la même efficace; le chardon benit & les camomilles operent cependant plus surement le vomissement. L'eau tiede seule est très bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminuë beaucoup dès que l'on a commence à vomir. Il arrive, même souvent, que la nature excite pedant l'évanouisse-

vanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement, qui dure souvent assez longtems, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un malaise, qu'on n'éprouve point dans les premieres especes.

Lorsque l'accès a fini il faut se mettre pendant quelques jours à une diette très legere, & prendre en même tems, le matin à jeun, une prise de la poudre N°. 38. qui debarasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre espece d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très differente de celle-ci, & qui demande des secours très differens, c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse génerale.

Les personnes sujetes à ce mal sont des personnes valetudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même tems foible & très sensible. La quantité d'alimens qui leur

leur eſt néceſſaire, quelque petite qu'elle ſoit, les éprouve; elles ont preſque toujours un peu de malaiſe après le repas, & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelqu'aliment un peu moins facile à digerer, qu'elles ayent quelqu'émotion après le repas, que la ſaiſon ſoit defavorable, ſouvent même, ſans que l'on puiſſe en aſſigner aucune cauſe ſenſible, le malaiſe ſe change en évanouiſſement.

Ces malades n'ont preſque beſoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il ſuffiroit de les étendre ſur un lit, mais comme on ſe reſout difficilement à être tranquilles ſpectateurs d'un évanouiſſement, on peut leur faire ſentir quelqu'eau ſpiritueuſe, en laver les temples & les poignets, & en même tems leur faire avaler un peu de vin. Les frictions ſont auſſi utiles.

Cette eſpece d'évanouiſſement eſt plus ſouvent ſuivie d'un peu de fievre, que les autres eſpeces.

Des évanouiſſemens qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette eſpece d'évanouiſſement

ſement eſt preſqu'entierement inconnuë aux perſonnes auxquelles cet ouvrage eſt principalement deſtiné ; mais comme il y a des perſonnes de la ville qui paſſent une partie de leur vie à la campagne, & des perſonnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici, par maux de nerfs, que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps, ou des mouvemens irreguliers, c'eſt à dire, des mouvemens ſans cauſe exterieure, au moins ſenſible, & ſans une acte de la volonté, ou des mouvemens, beaucoup plus conſiderables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impreſſion exterieure. C'eſt préciſement cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple *la mere*; & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ſes nerfs, aucune ou preſque aucune fonction ſur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aiſément, que les *vapeurs* étant cet état qui reſulte de ce que les nerfs ont de faux mouvemens, ſans cauſe évidente, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y

n'y a aucun ſymptome de maladies que les *vapeurs* ne puiſſent produire, & que ces ſymptomes, par là même, doivent varier infiniment, ſuivant les branches des nerfs qui ſe derangent; l'on comprend auſſi, pourquoi les vapeurs d'une perſonne ne reſſemblent ſouvent point à celles d'une autre, pourquoi les vapeurs d'un jour ne reſſemblent point chez la même perſonne à celle du lendemain, l'on comprend encore que les vapeurs ſont un mal très réel, & que cette bizarrerie, dans les ſymptomes, qui étant incomprehenſible pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance de l'œconomie animale, a fait qu'ils les ont régardées comme l'effet d'une imagination depravée, plûtôt que comme une maladie réelle, l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie eſt un effet néceſſaire de la cauſe des vapeurs, & que l'on n'eſt pas plus maitre de ne pas avoir des vapeurs que de ne pas avoir un accès de fievre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du mechaniſme des *vapeurs*. Un émetique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occaſionne

casionne aux nerfs de l'estomac, irritation qui produit le spasme de cet organe; si par une suite de ce vice des nerfs, qui constitue les vapeurs, ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émetique, le malade sera travaillé par de violens efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émetique.

Si un faux mouvement, dans les nerfs qui se distribuent dans le poulmon, vient à resserrer les petites vesicules, qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs, qui se distribuent à la peau, viennent, par une suite de ces mouvemens irreguliers, à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui devoient s'évacuer par cette voie se rejetteront ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très fréquent chez les personnes à vapeur; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarhée aqueuse, souvent très rebelle.

§. 502.

§. 502. Parmi les differens symptomes de cette maladie, les évanouissemens ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissemens ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours ; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plûtôt puante qu'agreable ; c'est dans ces évanouissemens que la fumée de cuir, de plume, de papier, réussit souvent très bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés parce que le malade a été un peu trop longtems à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vû trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop serré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot par beaucoup de causes, presque insensibles pour des gens bien portants, mais qui operent un effet très violent sur ces per-

sonnes ;

ſonnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs conſiſte à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la ſenſation n'eſt point proportionnée à celle de ſa cauſe extérieure.

Quand on peut démeler qu'elle eſt celle de ces cauſes qui a occaſionné l'évanouiſſement, l'on ſent qu'il convient d'y remedier en l'éloignant ſi elle ſubſiſte eucore.

Comme des cauſes auſſi legeres peuvent produire ces évanouiſſemens, il n'eſt pas ſurprenant quils reviennent ſouvent. Le meilleur preſervatif eſt de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement ſort abſolument de mon plan. Je me contente d'avertir les perſonnes qui y ſont ſujettes, que tous les remedes évacuans ſaignées, purgatifs, eaux minerales purgatives, tous les remedes rafraichiſſans & relachans, les ſels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long ſommeil, la vie ſedentaire leur ſont eu géneral très nuiſibles; qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient ſans échauffer, que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air ſurtout le matin, l'exercice, ſurtout

à

à cheval, la distraction & la sobrieté sont les vrais remedes de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpetuent & rendent absolument inutiles tous les remedes.

Des evanouissemens produits par les passions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joye excessive a tué sur le champ, mais ces cas sont rares, & l'on ne demande pas souvent du secours pour les defaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colére, du chagrin, & de la peur. Je parlerai dans un article separé de la peur; je dois dire un mot ici de la colére & du chagrin.

§. 505. Une colére excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seulement dans la defaillance; le chagrin surtout produit cet effet, & il est très commun de voir des personnes, dans cet état, tomber de defaillances en defaillances, pendant plusieurs heures; l'on sent fort bien que dans ce cas il y a très peu de secours à donner;

ner; il eſt utile de leur faire ſentir du vinaigre, & de leur faire prendre, frequemment, quelques taſſes d'une boiſſon chaude legerement cordiale, comme de la meliſſe, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru reuſſir le mieux, c'eſt une ceuillerée à caffé d'un mélange de trois parties de *liqueur minerale anodine d'*HOFMAN, & d'une partie *de teinture ſpiritueuſe de ſuccin*, qu'on fait avaler dans une ceuillerée d'eau & l'on boit par deſſus quelques taſſes des boiſſons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe remedier aux defaillances de cette eſpece, par les nourritures; l'état phyſique, dans lequel un violent chagrin met le corps, eſt, de toutes les diſpoſitions, celle dans laquelle les alimens peuvent le plus nuire, & tant que la violence du ſaiſiſſement dure, il ne faut donner que quelques ceuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rotie.

§. 506. Quand la colére a été portée à un point ſi violent, que la machine épuiſée par cet effort, tombe tout à coup dans un relachement exceſſif,

cessif, il survient quelquefois une défaillance & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tranquille, & de lui faire sentir du vinaigre; quand il est revenu on lui fait boire beaucoup de limonade chaude faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavemens N°. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroitroient indiquer un émetique, mais il faut bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes; la limonade & les lavemens dissipent ordinairement cet état; si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit, tout au plus, ordonner le remede N°. 23, ou quelques prises du N°. 24.

Des évanouissemens qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouissemens, qui surviennent dans d'autres maladies, ne sont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guerison.

Dans

Dans les commencemens des maladies putrides, ils denotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompuës, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissemens ou par les selles.

Dans le commencement des fievres malignes ils annoncent toute la force de la malignité, & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre exterieurement & interieurement est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissemens qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guerissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à moderer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un abcès dans le corps, sont sujettes à évanouir fréquemment, on les ranime avec le vinaigre, mais souvent un de ces évanouissemens devient mortel.

§. 510. Il arrive, à plusieurs personnes, d'avoir un évanouissement, plus ou moins fort, à la fin d'un violent accès de fievre ou de chaque redou-

 blement

blement dans les fievres continuës, ce qui prouve toujours que la fievre a été très forte, l'évanouissement étant l'effet du relachement qui succede à une forte tension. Une ou deux cueillerées d'un vin blanc leger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquens évanouissemens, ne doivent rien négliger pour en connoitre la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissemens est toujours nuisible, excepté dans quelques fievres dans lesquelles il paroit décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le malaise & dans la foiblesse, les secretions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgemens, & si le mouvement du sang s'arrête tout à fait, ou se rallentit considerablement, il se forme, dans le cœur & dans les gros vaisseaux, des polipes, souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui, quelquefois, occasionnent des anevrismes interieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouiſſemens qui attaquent les vieillards, ſans cauſe manifeſte, ſont d'un facheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies de nez, qui ſurviennent dans les fievres inflammatoires, ſont ordinairement une criſe favorable, qu'il faut bien ſe garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devint exceſſive, & ne fit craindre pour la vie du malade.

Dans les ſujets bien portants, comme elles ne ſurviennent preſque jamais que quand il y a une ſurabondance de ſang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt, il ſeroit à craindre qu'il ne ſe forma des engorgemens ſanguins dans quelque partie interieure.

Quelquefois il ſurvient un évanouiſſement après qu'il s'eſt écoulé une médiocre quantité de ſang ; cet évanouiſſement arrête l'hémorragie, & ſe diſſipe ſans autre ſecours que l'odeur du vinaigre ; mais d'autres fois il ſurvient défaillances ſur défaillances, ſans que le ſang s'arrête, il y a même de legers mouvemens convulſifs, du delire, alors il

il faut nécessairement arrêter l'écoulement ; & même, sans attendre ces symptomes violens, voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. „ Tandis que le poulx est encore assez plein, que la chaleur du corps reste égale partout, jusques aux extremités, & que le visage & les levres sont colorés de rouge, on n'a rien à redouter de l'hémorragie, fut-elle même violente.

„ Mais lorsque le poulx commence „ à être tremblant, lorsque le visage „ & les levres sont pales, que le malade se plaint de mal de cœur, il „ faut arrêter l'écoulement du sang."

Et comme les remedes n'agissent pas sur le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt, que d'attendre un peu trop tard.

§. 513. 1°. On applique des bandes aux bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée, & au bas des cuisses dans l'endroit où l'on mêt la jarretiere, & on les serre fortement afin d'arrêter le sang dans les extrêmités.

2°. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiede jusques

jusques au genoux ; en relachant les vaisseaux des jambes, elle fait qu'ils se dilatent, & reçoivent par là même plus de sang. Si l'eau étoit froide elle renverroit le sang à la tête, si elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vitesse au poulx, & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie est arrêtée, on peut un peu relacher les ligatures, ou en défaire une tout à fait, & laisser les autres encore une heure ou deux sans y toucher, mais il faut bien se garder de les desserrer tout à fait, toutes à la fois.

3°. On fait prendre, toutes les demi heures, sept ou huit grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc, dans deux cuillerées à soupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez, d'abord horizontalement, qu'on releve ensuite & qu'on porte aussi haut qu'il est possible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réussit pas, la *liqueur minerale anodine* d'HOFF-

d'HOFFMAN employée de la même façon réussit à coup sûr ; & dans les campagnes où l'on n'a, souvent, ni l'un, ni l'autre de ces remedes, de l'eau de vie, & même de l'esprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réussissent très bien, & j'en ai vû de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remede N°. 67, dont j'ai déja parlé à l'article des playes, qu'on mêt en poudre, & qu'on porte, aussi haut qu'il est possible, dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très aisement, ou dans un canon de plume, qu'on remplit de cette poudre, on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout exterieur ; mais la premiere méthode est à préferer.

5°. Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repos, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent, ce détachement se fait peu à peu, & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514.

§. 514. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelques fois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime ; ni des anodins, dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent jamais être employées, elles ont quelques fois produit les accidens les plus facheux.

Dans toutes les hémorragies le repos, les ligatures, & l'usage des boissons N°. 2. ou 4. sont très utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le chapitre suivant §. 544. peu souper, éviter toutes les choses acres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très legerement.

Quand on a été sujet pendant longtems à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer ses alimens, se faire de tems en tems une saignée, & prendre quelques laxatifs, surtout le N°. 24, & souvent, le soir, du nitre.

Des accès de convulsions.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses, elles dependent d'un grand nombre de causes differentes, & leur guerison depend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très peu de remedes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'epilepsie, ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remedes aigrissent le mal, mais l'on doit seulement veiller à la sureté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violens, il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroit si violent, le col si gonfle, le visage si rouge qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prevenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie eſt fréquente dans les campagnes, c'eſt rendre un ſervice eſſentiel, aux infortunés qui en ſont les victimes, que de les avertir, combien il eſt dangereux, pour eux, de ſe livrer à faire aveuglement tous les remedes qu'on leur conſeille; s'il y a une maladie dont le traitement ſoit délicat, c'eſt celle-ci; il y en a quelques eſpeces qui ſont incurables, celles mêmes qui ſont gueriſſables, demandent tous les ſoins des Medecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guerir tous les épileptiques avec un même remede, ſont des ignorans ou des impoſteurs, ſouvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulſions ſimples, non epileptiques, ſont ſouvent fort longs & continuent preſque ſans interruptions, pendant des jours & même des ſemaines.

L'on doit chercher à en découvrir la veritable cauſe, mais l'on ne doit preſque rien faire pendant les accès; les nerfs ſe trouvent alors dans un ſi grand degré de tenſion & de ſenſibilité, que les remedes qui paſſent pour les mieux

indiqués, redoublent ſouvent l'orage au lieu de l'apaiſer.

Des boiſſons aqueuſes legerement aromatiques ſont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la meliſſe, du tilleul, du ſureau; quelques fois une tiſanne de regueliſſe reuſſit mieux que rien d'autre.

Des accès de ſuffocation.

§. 518. Les ſuffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent, tout à coup, une perſonne dont la reſpiration étoit aiſée auparavant, dependent preſque toujours ou d'un ſpaſme dans les nerfs des veſicules du poulmon, ou d'un engorgement de ſang dans le poulmon, ou d'un engorgement de cette même partie, produit par des humeurs viſqueuſes.

La ſuffocation qui depend d'un ſpaſme n'eſt pas dangereuſe, elle ſe diſſipe d'elle même, ou l'on peut la traiter comme les évanouiſſemens qui dépendent de la même cauſe, voyés §. 502.

§. 519. On connoit que la ſuffocation dépend d'un engorgement ſanguin, quand elle attaque des perſonnes fortes,

fortes, vigoureuſes, ſanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des alimens ſucculents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent ſouvent; quand elle attaque après quelque cauſe d'échauffement; quand le poulx eſt plein, fort, le viſage rouge.

On la guerit 1°. par la ſaignée du bras très abondante, & réiterée s'il eſt beſoin.

2°. Par des lavemens.

3°. Par beaucoup de tiſanne N°. 1. à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre reſpirée continuellement; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la ſuffocation depend d'un dépôt d'humeurs viſqueuſes ſur le poulmon, quand elle attaque des perſonnes dont le temperamment & le genre de vie ſont opposés au temperamment & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valetudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, pareſſeux, dégoutés, qui ſe nourriſſent mal, ou de choſes graſſes, viſqueuſes & inſipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un tems plu-

vieux, un vent de midi ; quand le poulx eſt mol & petit, le viſage pâle, & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'eſt 1°. de donner toutes les demi heures, une demi taſſe de la potion N°. 8. ſi on peut l'avoir d'abord ; 2°. de faire boire abondamment de la boiſſon N°. 12 ; 3°. d'appliquer aux gras des jambes, deux forts veſicatoires.

Si le malade étoit robuſte avant l'accident, ſi le poulx conſerve encore de la force & paroit un peu plein, une ſaignée, de ſept ou huit onces, eſt ſouvent indiſpenſablement néceſſaire.

Un lavement produit auſſi quelques fois de très grands effets.

Les malades ſont ordinairement ſoulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remede No. 25, dont on donne une priſe de deux en deux heures, avec une taſſe de la tiſanne No. 12, réuſſit ſouvent très bien.

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du No. 8, ce qui peut ſouvent arriver, dans les campagnes, il faut piler un oignon mediocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verſer deſſus un verre de vinaigre bouillant, paſſer fortement

tement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi heures, une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficace, d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prevenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très facheuses à tout âge, mais surtout chez les enfans.

Les effets géneraux de la peur, sont, de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'interieur; de là, la suppression de la transpiration, le saisissement géneral, le tremblement, les palpitations & l'angoisse quand le cœur & le poulmon sont surchargés de sang, quelques fois même, les évanouissemens, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissemens, les reveries, une espece de delire furieux, comme je l'ai vu frequemment chez des enfans quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions, & l'epilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais

vais badinage. La moitié des epilepſies non natives en dépendent, & l'on ne ſauroit trop inculquer aux enfans de ne jamais ſe faire reciproquement peur; les Maitres d'Ecole devroient les avertir ſerieuſement, ſur cet article.

Quand l'humeur de la tranſpiration arrêtée ſe jette ſur les boyaux, il en reſulte des diarhées très longues & très opiniatres.

§. 522. L'on doit chercher à retablir la circulation derangée, à rappeller la tranſpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La methode ordinaire eſt de donner d'abord de l'eau fraiche, mais quand la frayeur eſt conſiderable, cette methode eſt pernicieuſe, & j'en ai vu de très facheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laiſſer avec eux que très peu de perſonnes, qui leur ſoient très familieres, leur donner quelques taſſes de boiſſon chaude, ſurtout de tilleul & de meliſſe, leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel on les laiſſe une heure, s'il eſt poſſible, en les leur frottant de tems en tems, & en leur donnant tous les demi quart d'heures

d'heures une petite taſſe de ces boiſſons. Quand le calme eſt un peu revenu, que la peau eſt géneralement rechauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment tranſpirer, pour cela on peut leur donner quelques cueillerées de vin, en les mettant au lit, avec une taſſe de ces mêmes boiſſons, ou, ce qui eſt plus ſur, quelques gouttes de laudanum liquide de SIDENHAM; (voiés table des remedes N°. 44.) ou, s'il manque, une priſe de theriaque.

§. 523. Quelquefois les enfans ne paroiſſent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur ſe renouvelle pendant le ſommeil, & n'en a que plus de force; il faut alors, mettre en pratique les conſeils que je viens de donner, quelques ſoirs de ſuite, avant que de les coucher.

Souvent la peur ſe renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai diſſipé, par ces mêmes ſecours, les triſtes effets de la peur, chez les femmes en couche, pour qui elle eſt ordinai-

ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remedes violens rendent incurables les maladies, qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foye, qui produit une jaunisse.

Des accidens produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'années qu'il ne perisse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise, & par celle du vin.

Ces accidens produits par le charbon, ont lieu, quand on brule de la braise, & surtout du charbon, dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulphureuse, dévelopée en brulant, se repand dans la chambre, & ceux qui y sont sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse

&

& un engourdiſſement ſingulier, un delire, des convulſions, un tremblement, & s'ils n'ont pas la preſence d'eſprit, ou la force de ſe retirer, ils periſſent aſſez promptement.

J'ai vû une femme qui eut pendant deux jours, des tournemens de tête & des vomiſſemens preſque continuels, pour avoir été moins de ſix minutes dans une chambre, où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un rechaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit peri ſi tout eut été fermé.

Cette vapeur eſt narcotique, „ & „ elle tue en produiſant une affection „ ſoporeuſe, ou apoplectique, mêlée „ cependant de quelque choſe de con- „ vulſif, comme le prouve aſſés la clo- „ ture de la bouche & le ſerrement des „ machoires.

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'eſt d'apoplexie que l'on meurt; il eſt cependant vraiſemblable, que quelquefois la ſuffocation a auſſi part à la mort, puiſque l'on a trouvé le poulmon engorgé de ſang & livide.

L'on a auſſi obſervé dans quelques ſujets, „ que les malades attaqués de la „ vapeur

» vapeur du charbon, ont ordinaire-
» ment tout le corps d'un tiers plus
» gros que dans l'état naturel; le visage
» le col & les bras sont gonflés, comme
» s'ils avoient été soufflés, & la ma-
» chine semble dans l'état de violence
» qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on
» auroit étranglé, & qui auroit long-
» tems combattu avant que de suc-
» comber.

§. 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à tems, sont soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air, ou, s'il leur reste du malaise, un peu d'eau & de vinaigre, ou de la limonade, bus chauds, les soulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance, & que le poulx est presque insensible, s'il y a quelques moyens de ranimer le malade, ils consistent 1°. à l'exposer dans un air très pur & frais.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel amoniac, le sel d'Angleterre &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre;

3°. A lui faire une saignée au bras.

4°. A

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiede & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavemens acres.

Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remedes antispasmodiques, comme la *liqueur minerale anodine d'*HOFMAN, l'on a même donné de l'opium avec succès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas.

L'émetique est nuisible & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé bruler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand, & si géneralement connu, qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 526. Les boulangers qui font de la braiſe, en ont ſouvent de grandes quantités dans leurs caves, & ſouvent la vapeur, dont cette cave eſt pleine, les ſaiſit au moment où ils y entrent; ils tombent ſans ſentiment, & periſſent, ſi on ne les retire pas aſſez-tôt pour leur donner les ſecours que je viens d'indiquer.

„ Un moyen ſur pour éviter ces ſor-
„ tes d'accidens, c'eſt, en deſcendant
„ dans la cave, d'y jetter du papier,
„ ou de la paille enflammée; s'ils bru-
„ lent tout à fait, on n'a rien à crain-
„ dre de la vapeur, quand ils s'étei-
„ gnent il ne faut point entrer dans la
„ cave; mais on met à la porte, après
„ avoir ouvert le ſoupirail, une botte
„ de paille qu'on allume, & qui ſert
„ comme de ventouſe pour attirer avec
„ force l'air exterieur; on eſſaye de
„ nouveau ſi le papier brule, & s'il
„ ne brule pas on renouvelle la paille
„ allumée.

§. 527. Le charbon du bois brulé à feu ouvert n'eſt pas à beaucoup près auſſi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en

uſage

usage pour cela, on a concentré toute la partie sulphurée, qui en fait le danger, mais il n'est cependant pas denué de tout principe nuisible, sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jetter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce souffre narcotique & mortel, a un certain dégré d'utilité, mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidens sont passés, qu'il ne reste que de la foiblesse, de l'étourdissement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi tasse avec un peu de croute de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin, & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la biere, le cidre, &c. a quelque chose de veneneux qui tuë tout comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave, où il y a beaucoup de vin en fermentation, si elle a été fermée pendant plusieurs heures;

heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidens, il ne faut pas expoſer ſucceſſivement des hommes à aller perir en voulant retirer les premiers qui ſont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fuſil; enſuite on peut ſe hazarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés ſont déhors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vû un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'eſprit volatil de ſel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte ſaignée dégagea entierement, qui étoit ſi inſenſible qu'il ne s'apperçût, qu'au bout de pluſieurs heures, d'une très grande playe que lui avoit fait, depuis le milieu du bras juſques ſous l'aiſſelle, un crochet, deſtiné à ſecourir dans les incendies, dont on s'étoit ſervi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés des très longtems, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant bruler du souffre & du nitre, ou ce qui revient au même de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, surtout quand on les éteint, operent comme les autres vapeurs; moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernieres fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poulmon, avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525. la vapeur du vinaigre est trés utile.

Des

Des poisons.

§. 532. Il y a un très grand nombre de poisons, dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes differens; mais l'arsenic, & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidens dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive acreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brulant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissemens affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remedes c'est d'avaler des torrens de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'èau tiede; ce n'est que la quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiede, on peut exciter le vomissement avec de l'huile, ou du beure fondu & le chatouillement de la gorge avec une plume;

me; quand le poiſon a déja enflammé l'eſtomac & les inteſtins, il ne faut pas eſperer qu'il reſſorte par les vomiſſemens. Tout ce qui eſt émollient, les décoctions de farine d'orge, de grus, d'althea, le beure, l'huile conviennent auſſi.

Dès que les douleurs ſe répandent dans le ventre, & que les boyaux paroiſſent attaqués, il faut multiplier les lavemens de lait.

Si au commencement du mal, le malade a le poulx fort, une ſaignée abondante eſt très utile, parce qu'elle ralentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a rechappé à la premiere fureur du mal, on reſte ordinairement dans un état de langueur pendant longtems, quelques fois même le reſte de ſa vie; le plus ſur moyen de prévenir ce malheur, c'eſt de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait, & de quelques œufs frais, ſortans du ventre de la poule, delayés dans le lait ſans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occaſionnent le plus fréquemment des accidens, ſont quelques eſpeces de cigue, ſoit l'herbe ſoit la racine, les fruits de la belle dame, (*bella dona*) que les en-

 fans

fans mangent comme des cerises, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuse, &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plûtôt narcotique qu'acre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomissemens même sont les premiers accidens qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiede, legerement salée ou sucrée, & faire vomir, aussi promptement qu'il est possible, avec les remedes N°. 34. ou 35, ou, si on ne les a pas, avec de la graine de réfort pilée, à la dose d'une cuillerée à caffé dans de l'eau tiede, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement on continuë à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai specifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavemens.

Trente sept soldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine *d'œnanthe*, ou *cigue filipendule*, ils furent tous très malades, & l'émetique N°. 34. joint aux lavemens & à la quantité de boisson,

boiſſon, les ſauva tous, excepté un ſeul qui perit avant qu'on eut pu le ſecourir.

§. 535. Si par imprudence, par mépriſe, par ignorance, ou par mauvais deſſein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans leſquelles il entre, comme theriaque, mithridat, diaſcordium, &c. ; il faudroit, ſur le champ, faire une ſaignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie ſanguine, (voyez §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une, faire reſpirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau.

Des douleurs aiguës

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelques maladies connues, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques perſonnes valetudinaires ſont ſujettes habituellement, l'experience leur à appris ce qui les ſoulage le plus ; mais quand une perſonne ſaine & bien portante, ſe trouve tout à coup attaquée de quelque dou-

 leur

leur exceſſive, dans quelque partie du corps que ce ſoit, ſans en connoitre la nature ni la cauſe, l'on peut en attendant qu'on ait conſulté, 1°. faire une ſaignée, qui, en diminuant la tenſion, ſoulage preſque toujours, au moins pour quelque tems, toutes les douleurs; on peut même la réiterer, ſi, ſans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2°. L'on doit boire très abondamment de quelque boiſſon très adouciſſante, comme la tiſanne N°. 2. les laits d'amande N°. 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre pluſieurs lavemens emolliens.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voiſines, avec des cataplâmes, ou des fomentations emollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiede.

6o. Si après tous ces ſecours la douleur étoit encore violente, & que le poulx ne fut ni plein ni dur, il faudroit donner une once de ſirop de pavot blanc, ou ſeize gouttes de laudanum liquide; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau

d'eau bouillante ſur trois ou quatre têtes de pavot, ſechées avec leurs graines ſans la feuille, & on boit cette decoction comme du thé.

§. 537. Les perſonnes ſujettes à de frequentes douleurs, ſurtout à de violens maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation eſt ſouvent le ſeul moyen qui puiſſe les guerir; & l'on ſe trompe, très ſouvent, en croyant qu'il eſt néceſſaire aux perſonnes qui ont l'eſtomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§. 538. J'Ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prevenir les mauvais effets de pluſieurs cauſes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques obſervations, ſur l'uſage des principaux remedes, qu'on employe comme des preſervatifs généraux, aſſez regulierement dans de certains tems, & preſque tou-

jours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifferente que l'usage des remedes; il est ridicule, dangereux, criminel même, de les négliger, quand ils sont nécessaires; mais il est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede, pris à propos, quand il y a dans la machine, quelque derangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prevenuë; mais ce même remede, donné à une personne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laisse au moins plus de dispositions aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureusement du goût pour les remedes, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons, que la Providence a fait aux hommes pour la rétablir; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que, dans la maladie, ce corps, à qui les remedes sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & est privé, par là, du secours qu'il en auroit reçû, s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la ſaignée.

§. 539. La ſaignée n'eſt néceſſaire que dans quatre cas ; 1. quand il y a trop de ſang. 2. Quand il y a inflammation. 3. Quand il eſt ſurvenu, ou qu'il va ſurvenir, dans le corps, quelque cauſe qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelqu'autre accident, ſi l'on ne relâchoit pas les vaiſſeaux par la ſaignée. C'eſt pour cela qu'on ſaigne après les playes, les contuſions, qu'on ſaigne une femme groſſe, ſi elle a une toux violente ; qu'on ſaigne, par precaution, dans pluſieurs autres cas. 4. Quelques fois, pour appaiſer une douleur exceſſive, qui ne dépend point cependant de trop de ſang, ou d'un ſang enflammé, mais qu'on calme un peu par la ſaignée, afin d'avoir le tems de détruire la cauſe par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernieres raiſons dans les premieres, on peut établir, que le trop de ſang, & un ſang enflammé ſont les deux ſeules cauſes néceſſaires de la ſaignée

§. 540. L'on connoit l'inflammation du ſang, par les ſymptomes qui

 accom-

accompagnent les maladies que cette cause produit ; j'en ai parlé, & j'ai en même tems déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptomes qui font connoitre qu'on a trop de sang.

C'est 1. le genre de vie qu'on mêne. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des alimens succulens, & surtout beaucoup de viandes, si l'on boit des vins nourrissans, si en même tems l'on digere bien, si l'on se donne peu de mouvement, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hyver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit, le plus souvent, que de pain, de vegetaux, & d'eau ; choses peu nourrissantes, puisque une livre de pain ne fait, peut-être, pas plus de sang, chez la même personne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2. La cessation de quelque hemorrhagie

morrhagie à laquelle on étoit accoutumé. 3. Un poulx plein & fort; des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4. Un teint assez rouge. 5. Un engourdissement extraordinaire; un sommeil plus profond, plus long, moins tranquile qu'à l'ordinaire; une facilité, non accoutumée, à se lasser après quelque mouvement ou quelque travail; un peu d'oppression en marchant. 6. Des palpitations, accompagnées quelques fois d'un abbattement total, & même d'une legere défaillance, surtout quand on est dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7. Des vertiges, surtout quand on baisse & qu'on releve tout à coup la tête, & après le sommeil. 8. Des maux de tête frequens auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du derangement des digestions. 9. Un sentiment de chaleur, assez généralement repandu par tout le corps. 10. Une espece de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11. Dès hemorrhagies frequentes, & qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptomes; il faut le concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très differente, & toute opposée au trop de sang.

Quand, par ces symptomes, on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès, une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivans, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres, très fortes, dont les seuls Medecins peuvent juger.

1. Quand on est dans un âge très avancé, ou dans la premiere enfance. 2. Quand la personne est naturellement d'un temperamment foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3. Quand le poulx est petit, mol, foible, intermittent, que la peau est pâle. 4. Quand les extremités du corps sont souvent froides, & enflées avec mollesse. 5. Quand on mange peu depuis longtems,

tems, ou des alimens peu ſucculens, & qu'on diſſipe beaucoup. 6. Quand on a, depuis longtems, l'eſtomac dérangé, que la digeſtion ſe fait mal, que par-là même il ſe forme peu de ſang. 7. Quand on a quelque évacuation conſiderable, par des hemorrhagies quelconques, ou la diarrhée, les urines, les ſûeurs. Quand les criſes d'une maladie ſont déja faites par quelqu'une de ces voyes. 8. Quand on eſt dès longtems dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obſtructions, qui empêchent la formation du ſang. 9. Quand on eſt épuiſé, quelle qu'en ſoit la cauſe. 10. Quand le ſang eſt pâle & diſſout.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins frequens, une ſeule ſaignée, jette ſouvent dans un état abſolument incurable, & les maux qu'elle fait ne ſe reparent point. Il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce ſoit, quelque robuſte que ſoit le ſujet, ſi la ſaignée n'eſt pas néceſſaire, elle nuit. Les ſaignées réïterées affoibliſſent, énervent, vieilliſſent; diminuent la force de la circulation, &, par-là, engraiſſent d'abord, enſuite

ensuite en affoiblissant trop, & en détruisant enfin les digestions, jettent dans l'hydropisie. Elles dérangent la transpiration, & par-là, rendent catharreux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par-là, rendent sujets aux vapeurs, à l'hypochondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée; au contraire, quand elle n'est pas assez considerable pour affoiblir sensiblement, elle paroit donner du bien être; mais, je le repete, il n'en est pas moins vrai, que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire, que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est-à-dire, l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vite reparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contr'elle; c'est une preuve que les évacuations naturelles sé font moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs, qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé, & celà est si vrai, que, si la chose étoit autrement, si quel-

ques

ques jours après la ſaignée on avoit une plus groſſe quantité de ſang ſemblable, on pourroit démontrer, que quelques ſaignées jetteroient néceſſairement un homme robuſte dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de ſang qu'on doit tirer dans une ſaignée de précaution, à un homme fait, eſt de dix onces.

§. 544. Les perſonnes ſujettes à faire trop de ſang, doivent éviter avec ſoin toutes les cauſes qui peuvent l'augmenter; (voyez §. 540. N°. 1.) & quand elles ſentent que le mal commence, elles doivent ſe mettre à une diette très frugale, de légumes, de fruits, de pain, & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes, faire uſage, ſoir & matin, de la poudre N°. 20; boire de la tiſanne N°. 1; peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront ſe paſſer de la ſaignée, ou, ſi elles ſont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une ſaignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en eſt déja inveterée.

§. 545.

§. 545. L'on voit, en frémiſſant, que quelques perſonnes ſont ſaignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces obſervations prouvent, à coup ſur, toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien; & ſi le malade en rechape, on doit admirer les reſſources de la Nature. qui ne ſuccombe pas ſous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple eſt perſuadé que la premiere ſaignée ſauve la vie; mais pour ſe convaincre de la fauſſeté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra, malheureuſement, tous les jours le contraire, & pluſieurs perſonnes mourir après la premiere ſaignée qu'on leur fait. Si ce principe étoit vrai, il ſeroit impoſſible que perſonne mourut de ſa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il eſt important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences facheuſes, la foi qu'on a à cette ſaignée, fait qu'on veut la garder pour les grands dangers, & on la differe tant que le malade n'eſt pas fort mal, dans l'eſperance que, ſi l'on peut s'en paſſer, on la conſervera pour une

autre

autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais à tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades, qu'on a laissé mourir, afin de reserver la premiere saignée, pour un cas plus important. Toute la difference qu'il y a entre l'effet de la premiere saignée, & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne, au malade, une émotion plûtôt nuisible que salutaire.

Des purgations.

§. 547. L'on purge, ou par le vomissement, ou par les selles; & cette derniere voye est beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne se fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement, mais excepté ces cas-là, (j'en ai déja indiqué quelques-uns,) il faut se contenter des remedes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoitre qu'on a besoin de purger, sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, surtout un goût amer; la langue & les dents sales; des raports désagréables; des vents, des gonflemens. 2°. Un manque

d'appe-

d'appetit, qui s'accroit peu à peu; ſans fievre, & qui dégenere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reſte du jour; ſuppoſé qu'elles ne dépendent point d'une groſſeſſe, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs ſeroient inutiles ou nuiſibles.

4°. Des vomiſſemens de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquietude, de mauvaiſe humeur, de triſteſſe.

7°. Des maux d'eſtomac; ſouvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des aſſoupiſſemens, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irregularité dans les ſelles, qui ſont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant pluſieurs jours, après leſquels il ſurvient une conſtipation opiniâtre.

9°. Le poulx moins reglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549.

§. 549. Quand ces ſymptomes, ou quelques uns de ces ſymptomes, font connoitre le beſoin de purger, chez une perſonne qui n'eſt attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas), on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies frequentes de vomir, les vomiſſemens même, la triſteſſe, indiquent que la cauſe du mal eſt dans l'eſtomac, & qu'un remede émetique ſera utile; mais quand ces accidens n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui ſont particulierement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la peſanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger, ni donner l'émetique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foibleſſe ou d'épuiſement. 2°. Quand il y a une ſechereſſe générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fievre. 3°. Quand la nature eſt occupée de quelqu'autre évacuation ſalutaire; ainſi on ne purge point pendant des ſûeurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goute.

4°. Dans des obstructions inveterées, que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas, dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1°. une grande quantité de sang (voyez §. 540) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2°., par la même raison, l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignemens de nés, à des crachemens ou à des vomissemens de sang; aux femmes qui ont des pertes, à celles qui sont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on a pris un émetique ou un purgatif trop acres, & qui agissent avec une violence excessive, soit par la violence des efforts, des douleurs, des convulsions, des évanouissemens qui en sont souvent la suite, soit par la prodigieuse évacuation qu'ils pro-

procurent, (c'eſt ce qu'on appelle *ſuperpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui eſt preſque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoiſonnés par des poiſons acres; voyez §. 533. c'eſt-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoctions d'orges, des laits d'amandes, des lavemens émolliens, avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte ſaignée, ſi les douleurs ſont exceſſives & le poulx fort & fievreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayans, en donnant les mêmes remedes calmans préſcrits en parlant des douleurs aigues §. 536. N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait diſſoudre de la thériaque, ſont auſſi très utiles; l'on peut même, ſi les évacuations par les ſelles ſont exceſſives, ſans beaucoup de fievre & de chaleur, mettre la groſſeur d'une noix muſcate de thériaque dans les lavemens.

Si

Si les vomiſſemens ſont exceſſifs, ſans diarhée, il faut multiplier les lavemens émolliens, avec de l'huile, ſans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiede.

§. 553. Les purgatifs ſouvent réïterés, ont les mêmes inconveniens que les fréquentes ſaignées. Ils ruinent les digeſtions, l'eſtomac ne fait plus ſes fonctions, les inteſtins deviennent pareſſeux, & l'on eſt ſujet à des coliques très violentes; le corps ne ſe nourrit pas, la tranſpiration ſe dérange, il ſurvient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur génerale, & l'on vieillit longtems avant le tems.

L'on fait un tort irreparable à la ſanté des enfans par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empechent d'acquerir toutes leurs forces; ſouvent ils dérangent leur crüe, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en ſont déja atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'eſt un préjugé trop généralement reçû, qu'il faut purger quand on n'a pas appetit; mais cela eſt faux très ſouvent, & la plûpart des cauſes qui détruiſent l'appetit

l'appetit ne peuvent point être enlevées par la purgation; il y en a plusieurs qu'elle augmente.

Les personnes dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guerir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoi qu'ils enlevent une partie des glaires formées, il y en a, au bout de quelques jours, plus qu'auparavant; & en rëiterant les purgatifs, le mal est bientôt incurable, & la santé perduë. L'on guerit par des remedes tout opposés. Ceux du §. 272, sont très utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau de vie, l'esprit de vin, l'eau de cerises est toujours dangereux, malgré le soulagement que ces remedes procurent d'abord, dans quelques maux d'estomac, ils détruisent réellement, peu à peu, cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555.

§. 555. L'on peut ſouvent ſe paſſer d'émetique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroiſſent néceſſaires, en ſe retranchant un repas par jour pendant quelque tems; en ſe privant de tous les alimens nourriſſans, & ſurtout de ceux qui ſont gras; en buvant beaucoup d'eau fraiche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à ſurmonter, ſans purgation, les differens malaiſes qu'on éprouve ſouvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de ſe purger.

§. 556. Les remedes N°. 34. & 35, ſont les émetiques les plus ſûrs. La poudre N°. 21, eſt un bon purgatif, quand il n'y a point de fievre.

Les doſes marquées conviennent pour un homme fait, d'un temperamment vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois, pour qui ces doſes ſeroient inſuffiſantes; on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais ſi alors elles n'operent pas, il faut bien ſe garder de doubler & de tripler comme on le fait quelquefois, ſans réuſſir à purger, & au riſque de tuer le malade, comme il eſt arrivé ſouvent.

L'on

L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doses de petit lait miellé, ou d'eau tiede, dans un pot de laquelle on met une once, ou une once & demi, de sel de cuisine, & on boit cette dose à petits coups, en se promenant.

Les montagnards qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut, pour les purger, des doses qui tueroient tous les paysans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais, des hommes qui prennent tout à la fois, jusques à vingt, & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient, pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout tems, & à toute heure; mais quand on est à peu près maitre du tems, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire les très grandes chaleurs, ou les très grands froids, & se purger le matin, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre consideration, relativement aux astres ou à la lune, est ridicule, & dénuée de tout fondement.

Le

Le peuple redoute les remedes pendant la canicule; ſi c'étoit par la raiſon de la chaleur, il ſeroit pardonnable; mais c'eſt par un préjugé aſtrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui, que les jours caniculaires ſont éloignés de trente ſix jours, de ceux auxquels on donne ce nom; & il eſt triſte que dans un ſiecle auſſi éclairé, l'ignorance du peuple ſoit auſſi craſſe à cet égard, & qu'il en ſoit encore à croire que l'effet des remedes dépend du ſigne ſous lequel ſe trouve le Soleil, ou du quartier de la Lune. Le préjugé eſt cependant encore ſi enraciné, à cet égard, qu'il n'eſt que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *ſigne*, ou le quartier favorable pour faire un remede qui ſeroit néceſſaire cinq ou ſix jours plûtôt. D'autres fois on fait le remede auquel le jour *eſt bon*, & non pas celui qui ſeroit bon à la maladie; c'eſt ainſi qu'un ignorant faiſeur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunement la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émetique, ou ſe purger, il faut s'y préparer au moins vingt quatre heures à l'avance, en ne prenant que peu d'alimens,

limens, & en bûvant quelques verres d'eau tiede, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émetique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiede, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement leger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent, mais de l'eau tiede sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroient quelques fois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut se ménager, pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des alimens.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de precautions, bouillons, petit lait, eaux, &c. qui sont peu d'usage parmi le peuple; je me bornerai à cette remarque générale, c'est que, quand on prend ces remedes, il faut avoir un regime assortissant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit lait pour se rafraichir, & l'on s'inter-

dit pendant qu'on le boit, les legumes, les fruits, la ſalade ; l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin, c'eſt détruire par les alimens qui échauffent, le bien qu'on attend du petit lait, qui rafraichit.

L'on veut ſe rafraichir par des bouillons, & l'on met des écriviſſes, qui échauffent puiſſamment, ou du creſſon, qui échauffe auſſi, c'eſt manquer ſon but. Heureuſement, dans ce cas, une erreur en repare ſouvent une autre, & ces bouillons, qui ne ſont pas rafraichiſſans, font beaucoup de bien, parce que la cauſe des accidens ne demandoit pas des rafraichiſſans, comme on l'avoit crû.

La medecine du public, qui malheureuſement n'eſt que trop ſuivie, eſt remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vû de funeſtes ſuites ; beaucoup de gens croient le poivre rafraichiſſant, quoique leur odorat, leur goût & leur raiſon, leur diſent le contraire ; c'eſt l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préſervatif le plus ſûr, le plus à la portée de tout le monde, c'eſt d'éviter tous les excès, & ſurtout

tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on est capable; l'habitude est prise, il est difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'imposer la loi, de ne manger que par faim, & jamais *par raison*; parce que, excepté dans un très petit nombre de cas, la raison dit toujours de ne pas manger quand l'estomac repugne aux alimens. Une personne sobre est capable de travaux, je dirois même d'excès en differens genres, dont les gens qui mangent plus, sont absolument incapables; la seule sobrieté guerit des maux presqu'incurables, & rétablit les santés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

Des Charlatans & des Maiges.

§. 562. IL me reste à parler d'un fleau, qui fait plus de ravages, que tous les maux que j'ai décrit, & qui, tant qu'il subsistera, rendra

inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conſervation du peuple ; ce ſont les Charlatans. J'en diſtinguerai de deux eſpeces ; les Charlatans paſſans, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce païs ſous le nom de *Maîges*, & qui le dépeuplent ſourdement.

Les premiers, ſans viſiter des malades, débitent des remedes dont quelques uns ne ſont qu'exterieurs, & ſouvent ne font point de mal ; mais les interieurs ſont très ſouvent pernicieux ; j'en ai vû les effets les plus cruels, & il ne paſſe point de ces miſerables, dont l'entrée au païs ne coute la vie à quelques-uns de ſes habitans. Ils nuiſent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement quelques milliers de francs, à cette partie des habitans, pour qui l'argent eſt le plus précieux. J'ai vû, avec douleur, le laboureur & l'artiſan, dénués des ſecours les plus néceſſaires à la vie, emprunter, de quoi acheter cherement le poiſon deſtiné à combler leur miſere, en aggravant leurs maux, & ſouvent en les jettant dans des maux

de

de langueur, qui reduisent toute une famille à la mendicité.

§. 563. Un homme ignorant, fourbe, menteur, & impudent, seduira toujours le peuple grossier & credule, incapable de juger de rien, de rien apprecier, qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens, & qui, par là même, sera friponné par les Charlatans, tant qu'on les tolerera. Mais le Magistrat, son tuteur, son protecteur, son pére, ne devroit-il pas le soustraire à ce danger, en prohibant severement l'entrée de ce païs, où les hommes sont précieux, & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui détruisent les uns, & emportent l'autre, sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de differer plus longtems leur exil, puis qu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre.

§. 564. Les Maîges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du païs, comme les Charlatans passans; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes, est continuel, & par là même, immense; & chaque jour de l'année est

marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoiſſance, ſans aucune experience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent auſſi profondement la nature, que celle des maladies dans leſquelles il les employent, & qui, étant preſque tous violens, ſont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus legers, & rendent, à coup ſur, mortels, ceux qui ſont un peu plus graves, mais qui ſe ſeroient gueris, ſi on les eût ſeulement abandonnés à la nature; à plus forte raiſon, s'ils avoient été bien traités.

§. 565. Le Brigand, qui aſſaſſine au milieu d'un grand chemin, laiſſe au moins la double reſſource, de ſe défendre, & d'être ſecouru; mais l'empoiſonneur, qui ſurprend la confiance du malade, & le tuë, eſt cent fois plus dangereux, & auſſi puniſſable.

L'on ſignale les bandes de voleurs, qui s'introduiſent dans le païs; il ſeroit autant à ſouhaiter qu'on eût un role de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre ſexe, & qu'on en publiât la deſcription la plus exacte, accompagnée de la liſte de leurs exploits ſanglans.

L'on inſpireroit peut-être, par là, une frayeur ſalutaire au peuple, qui ne s'expoſeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 566. Son aveuglement ſur cette double eſpece d'êtres malfaiſans, eſt inconcevable. Celui qu'il a en faveur des charlatans, l'eſt cependant moins, parce que ne les connoiſſant pas, il peut leur ſuppoſer une partie des talens & des connoiſſances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques uns ſe parent, ce ſont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur ſubſiſtance ſur leur propre impudence & ſon imbecille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoiſſance; que leurs titres & leurs patentes ſont ſans aucune autorité, parce que, par un miſerable abus, ces actes ſont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très vil prix, tout comme le ſurtout galonné qu'ils achetent à la friperie; que leurs certificats de gueriſons ſont chimeriques ou faux, & qu'enfin, quand ſur le nombre prodigieux de

de gens qui prennent leurs remedes ; il y en auroit quelques uns de gueris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai, que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, sauva un homme, que ce mal auroit tué ; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même, que ces gens là (je dis la même chose des Maîges,) qui tuent des milliers de gens, que la nature seule, ou aidée des secours de la Medecine, auroit sauvé, guerissent, de tems en tems, un malade qui a été entre les mains des plus habiles Medecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que, rebuté par leur peu de docilité, le Medecin ne leur continuë pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guerison prompte, & hazardent des remedes qui en tuent plusieurs, & en guerissent un, qui se trouve la force de resister, un peu plus vite que ne l'auroit fait un Medecin. Il ne seroit

que

que trop aisé de se procurer, dans toutes les paroisses, des catalogues qui mettroient sous les yeux, la vérité de toutes ces propositions.

§. 567. Le credit de ce charlatan de foire, que cinq ou six cent paysans entourent, *grand yeux ouverts, gueule béante*, & se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au delà de sa valeur, un remede, dont la plus grande qualité seroit d'être inutile, le credit, dis-je, de ce fripon toleré, tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquerir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & meritera la même reputation & la même confiance.

§. 568. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le désabuser, mais ceux qui le conduisent doivent raisonner pour lui. J'ai déja prouvé le ridicule de sa confiance aux charlatans proprement ainsi dits; celle qu'il a

pour les Mages est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend ; l'on n'est savetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau. L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus precieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvemens, & des instrumens qui peuvent la retablir.

Qu'un soldat chassé de son regiment, à cause de ses coquineries, ou qui a déserté par libertinage, qu'un banqueroutier, qu'un écclesiastique fletri, qu'un barbier yvrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit pas de leur ouvrage, si l'on

l'on n'a pas des temoignages autentiques de leur probité, & de leur habileté, perſonne ne leur confiera pour quatre ſols de pierres fauſſes, ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de ſe faire jouaillers, ils s'affichent Medecins, on achetera très cherement le plaiſir de leur confier ſa vie, dont ils ne tarderont pas à empoiſonner les reſtes.

§. 569. Les plus grands Medecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talens, ont éclairé leur eſprit dès leur plus tendre enfance, qui ont cultivé enſuite avec ſoin toutes les parties de la phyſique, qui ont ſacrifié les plus beaux momens de leur vie à une étude ſuivie & aſſidue du corps humain, de ſes fonctions, des cauſes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes, qui ont ſurmonté le déſagrément de vivre dans les hôpitaux, parmi des milliers de malades, qui ont réuni à leurs propres obſervations, celles de tous les tems & de tous les lieux; ces hommes rares, dis-je, ne ſe trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour ſe charger du précieux dépôt de la ſanté humaine; &

on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talens, élevés sans culture, qui, souvent, ne savent pas même lire, qui ignorent, tout ce qui a quelque rapport à la Medecine, aussi profondement que les mœurs des sauvages asiatiques, qui n'ont veillé que pour boire, qui souvent ne font cet horrible metier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin, qui ne se sont fait Medecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose! Une telle conduite paroitra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils employent, si on les comparoit aux besoins du malade, à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est miserablement confiée aux plus meurtriers des Etres.

§. 570. Quelques uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant, parmi le peuple, un préjugé qui n'est que trop

trop accredité aujourd'hui ; c'eſt que leurs talens pour la Médecine, ſont un don ſurnaturel fort ſuperieur, par là même, à toutes les connoiſſances humaines. Ce n'eſt point à moi à montrer l'indecence, le crime, l'irreligion d'une telle fourberie, ce ſeroit empieter ſur les droits de Meſſieurs les Paſteurs ; mais qu'il me ſoit permis de les avertir, que cette branche de ſuperſtition ayant les ſuites les plus cruelles, mérite toute leur attention ; & en géneral, il ſeroit d'autant plus à ſouhaiter, qu'on combattit la ſuperſtition, qu'un eſprit imbu de préjugés faux, n'eſt pas propre à recevoir une doctrine veritable. Il y a des ſcelerats, qui, eſperant de s'accrediter par la crainte autant que par l'eſperance, ont pouſſé l'horreur juſques à laiſſer douter, s'ils tenoient leur puiſſance du Ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui diſpoſent de la vie des autres.

§. 571. Un fait que j'ai déja indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'eſt l'empreſſement du payſan à ſe procurer les meilleurs ſecours pour ſes bêtes malades. Quelque éloigné que ſoit le *Médecin veterinaire*, ou l'homme qu'on

qu'on croit tel, (car malheureusement il n'y en a point dans ce païs) s'il a beaucoup de reputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelques couteux que soient les remedes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfans, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelques pernicieux qu'ils soient, sans en être moins couteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patiens, ou, plus souvent. à leurs heritiers.

§. 572. L'on trouvera, dans un excellent memoire, sur la population de ce païs, qui est prêt à paroitre, une observation importante & qui demontre évidemment les ravages des Maîges; c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitans d'un lieu & des morts, n'est pas extrêmement differente à la ville & à la campagne; mais quand la même epidemie attaque la ville & les villages, cette difference est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitans

habitans dans le village, ou le Maîge exerce ſon empire deſtructif, eſt infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le ſecond volume des Memoires de la SOCIETÉ OECONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait, également important, raporté par un des plus éclairés obſervateurs qui travaillent pour ce Journal, „ Il regne, *dit-il*, (a „ Cottens à la Côte) des pleureſies & „ des peripneumonies; il en eſt mort „ quelques payſans de ceux qui conſul- „ tant les Maîges ont pris leurs reme- „ des échauffants; ceux qui ont ſuivi „ la methode oppoſée ſe ſont preſque „ tous tirés d'affaire.

§. 573. Je ne puis pas m'étendre plus longtems ſur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque choſe, mais qui meriteroit d'être traitée plus au long, & qui eſt de la plus grande conſequence. Il n'y a que les Medecins qui puſſent ſe tranquiliſer ſur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt; puiſque les Maîges diminuent le nombre des conſultans du peuple, qui ne ſont pour eux qu'une occupation pénible.

pénible. Mais quel eſt le Medecin aſſez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquilité à un prix auſſi cher & auſſi odieux ?

§. 574. Après avoir montré le mal, je ſouhaiterois de pouvoir indiquer des remedes ſurs, mais cela eſt difficile.

Le premier, c'eſt peut-être d'avoir fait connoitre le danger, & d'avoir fait tourner les yeux ſur cet homicide abus, qui, joint aux autres cauſes de dépopulation, tend à rendre ce païs deſert.

§. 575. Le ſecond, &, ſans contredit, le plus efficace, eſt celui dont j'ai déja parlé, n'admettre aucun Charlatan paſſant, & ſignaler tous les Maîges; peut-être même qu'il conviendroit de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en differents lieux par des Edits Souverains; on devroit au moins les couvrir d'infamie, en ſuivant une pratique uſitée dans une grande Ville de France. „ Quand „ il ſe trouvoit des Charlatans à Montpelier, on étoit en poſſeſſion de les „ mettre ſur un âne maigre & facheux, „ la tête tournée vers la queüe; on „ les promenoit en cet état, par toute „ la

„ la ville au bruit des huées des en-
„ fans & de la populace, les frappant,
„ leur jettant des ordures, les tirail-
„ lant de tous cotés, & les maudis-
„ sans."

§. 576. Un troisieme moyen, ce seroit des instructions Pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide, & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficace des exhortations reflechies les plus fortes sur tant d'autres articles, ne fait elle point craindre le même sort pour celle-ci. L'usage a decidé, qu'il n'y a aujourd'hui de vice, qui exclue du titre & de la consideration d'honnête homme, que le vol ouvert & caracterisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose; l'homicide même est honnête dans un très grand nombre de cas; peut-on esperer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs, sous l'esperance de guerison. Un remede plus sur, sans doute, ce seroit de faire sentir au peuple, ce qui est fort aisé, qu'il lui en coutera moins pour être bien soigné, que pour être bourraudé.

L'appas

L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus ſurement que l'averſion du crime.

§. 577. Le quatrieme remede, qui ne ſeroit ſurement pas inutile, ce ſeroit de retrancher des almanachs ces regles de Médecine Aſtrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, ſur une ſcience, dans laquelle les plus petites erreurs ſont funeſtes. Que de payſans morts, (je l'ai déja dit), pour avoir differé, rejetté, ou mal placé une ſaignée dans une maladie aigue, parce que l'almanach le vouloit ainſi. N'eſt-il point à craindre, pour le dire en paſſant, que la même cauſe ne nuiſe à leur œconomie, & qu'en conſultant la Lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonſtances, qui en ont beaucoup ?

§. 578. Un cinquieme remede, ſeroit l'établiſſement d'hôpitaux pour les malades, dans les differentes villes du païs.

Il y a un grand nombre de moyens aiſés, pour les fonder & les entretenir preſque ſans nouvelles depenſes, & les avantages qui en reſulteroient ſeroient immen-

immenſes ; d'ailleurs , quelques conſiderables que fuſſent les dépenſes , en eſt-il de plus importantes ? Elles ſont ſans doute de devoir , & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir , qu'elles rapportent un intérêt réel , plus fort qu'on ne pourroit l'eſperer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut , ou admettre que le peuple eſt inutile dans un Etat , ou convenir qu'on doit pourvoir aux ſoins de ſa conſervation. Un Anglois reſpectable , qui , après avoir tout vû avec beaucoup de ſoin , s'eſt occupé profondement & utilement des moyens d'augmenter les richeſſes & le bonheur de ſes compatriotes , ſe plaint , en Angleterre , le païs du monde où les hôpitaux ſont le plus multipliés , que le peuple malade n'eſt pas aſſez ſecouru. Que doit-ce être dans les païs où il n'y en a point. Les ſecours de Chi-
„ rurgie & de Médecine trop abondans
„ dans les Villes , ne ſont point aſſez
„ répandus dans les campagnes ; & les
„ payſans ſont ſujets à des maladies
„ aſſez ſimples , mais qui , faute de
„ ſoins , degenerent en une langueur
„ mortelle.

§. 579. Enfin, si l'on ne peut pas remedier aux abus, (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le meriteroient), il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médicinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien, que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute regle, & sans loix, cette science est un fleau d'autant plus affreux, qu'il frappe sans cesse; & si l'on ne peut pas reparer le desordre, il faut, ou défendre, sous de rigoureuses peines, l'exercice d'un art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 580. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, & qui, au moins, sort beaucoup d'argent du païs, mais dont le peuple est moins la victime que

les

les gens aisés, c'est l'imbecille aveuglement, avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remede universel, qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au dessus du commun peuple, ne courent pas au Charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir, en se mêlant à la foule; mais si ce même Charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere, si, au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues, il les avoit fait inserer dans les mercures ou dans les gazettes, si, au lieu de vendre ses remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville, si, au lieu de les vendre vingt fois au dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citadin aisé, de tous les ordres, & presque de tous les païs. Telle personne, sensée à tout autre égard, qui hesitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entiere confiance, hazardera, par une folie inconcevable, le remede le plus risqueux, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le

Char-

Charlatan, qu'elle méprife, parce qu'il fait jouer du cors de chaffe fous fa fenêtre, & qui n'en differe cependant, que par les circonftances que je viens d'indiquer.

§. 581. Il n'y a prefque pas d'année qu'il ne s'accredite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages font plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureufement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif acre, dont le fouvenir ne s'éteindra que quand toutes fes victimes auront fini. Je foigne, depuis longtems, plufieurs malades, dont j'adoucis les maux, fans efperer de les guerir jamais, & qui ne doivent les triftes jours qu'ils coulent, qu'à l'ufage de ces poudres; & j'ai vû, depuis très peu de tems, deux perfonnes que ce poifon a tué cruellement. Un Médecin françois, auffi célebre par fes talens & fes connoiffances, que récommendable par fon caractere, a publié quelques unes des finiftres cataftrophes que fon ufage avoit occafionné,

ſionné, & ſi on recueilloit ces obſervations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit.

§. 582. Heureuſement, tous ces remedes qu'on debite ne ſont ni auſſi accredités, ni auſſi dangereux ; mais l'on doit juger toutes ces affiches ſur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Phyſique & en Médecine, c'eſt que, quiconque annonce un remede univerſel, eſt un impoſteur, & qu'un tel remede eſt impoſſible, & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve ; mais j'en appelle hardiment à tout homme ſenſé, qui voudra bien réflechir un moment ſur les differentes cauſes des maladies, ſur l'oppoſition de ces cauſes, & ſur l'abſurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on ſera bien rempli de ce principe on ne s'en laiſſera plus impoſer par des tiſſus de ſophiſmes, déſtinés à prouver, que toutes les maladies viennent d'une cauſe, & que cette cauſe eſt de nature à ceder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle aſſertion eſt le comble de la fourberie,

berie ou de l'ignorance; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on esperer de guerir une hydropisie, qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissout, avec les remedes qu'on employe pour guerir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais. Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus aussi contradictoires; & ceux qui les font seroient, sans doute, punissables juridiquement.

§. 583. Je souhaite qu'on fasse une réflexion, qui se présente naturellement, je n'ai traité que d'un très petit nombre de maladies, ce sont presque toutes des maladies aigues; je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé, n'a jamais employé moins de remedes, cependant j'en indique soixante & onze, & je ne saurois quel retrancher, si j'y étois obligé. Comment peut-on esperer, que l'on guerira avec un seul remede, dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique.

§. 584. J'ajouterai une observation très importante, & qui se seroit sans doute présentée à plusieurs lecteurs;

teurs, c'est que les differentes causes des maladies, leurs divers caracteres, les differences qui dépendent des changemens nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les varietés qui dépendent des épidemies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très souvent à faire des changemens dans les remedes ; ce qui prouve, combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes, que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins ; & la circonspection doit, dans ces cas, être proportionnée à l'intérêt, qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 585. Les mêmes considerations, ne font elles pas sentir la nécessité d'une entiere docilité, de la part du malade & des assistans. L'histoire des maladies, qui ont leurs tems limités pour naitre, se déveloper, rester dans leur force, décroitre, ne démontre-t-elle pas, & la nécessité de la continuation des mêmes remedes, aussi longtems que le caractère de la maladie est le même, & le danger d'en changer fré-

quemment, par la ſeule raiſon, que celui qu'on a employé ne ſoulage pas dans le moment? Rien ne nuit plus au malade, que cette inſtabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choiſir le remede le plus propre à en combattre la cauſe, & en continuer l'uſage, tant qu'il ne ſurvient aucune circonſtance nouvelle, qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoiſſe évidemment qu'on s'eſt trompé. Mais s'imaginer qu'un remede eſt inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'eſt caſſer ſa montre, parce que l'éguille employe douze heures à faire le tour du cadran.

§. 586. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changemens, dans quelques maladies, ſurtout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changemens qui ſurviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le tems où il convient de placer les évacuans; mais c'eſt une ignorance craſſe, que de croire, & le comble

ble de la fourberie, que de persuader, que leur seule inspection suffit pour juger des symptomes, de la cause, & des remedes d'une maladie; elle ne peut être utile, que quand on les observe journellement, quand on observe en même tems le malade, quand on les compare aux symptomes du mal, aux autres évacuations, quand on est axactemement instruit de toutes les circonstances étrangeres à la maladie qui peuvent les changer, comme certains alimens, certaines boissons, plusieurs remedes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces details, la vue seule des urines est absolument inutile, elle n'instruit de rien, le seul bon sens le demontre sans que j'en detaille d'avantage les preuves, & l'on peut hardiment décider, que quiconque ordonne des remedes sans autre connoissance du mal que l'inspection de l'urine, est un fripon, le malade qui les avale une dupe.

§. 587. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus, notre propre santé?

Il y en a, quelques causes plus particulieres au Peuple, & qui sont 1°.

l'impreſſion méchanique du brillant ſur ſes ſens. 2°. Le préjugé que les Maiges gueriſſent par un don ſurnaturel ; je les avois déja indiqués. 3°. L'idée dans laquelle il eſt, aſſez généralement, que ſes maladies ſont une claſſe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoit pas. 4°. L'erreur générale qu'il lui en coutera moins de recourir au Maîge. 5°. Peut-être une timidité honteuſe. 6°. Une eſpece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas aſſez de ſoin, & ne le traitent trop cavalierement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour ſon égal, confiance fondée ſur cette égalité même. 7°. Des diſcours dans ſon goût, & à ſa portée.

Mais il eſt moins aiſé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre ſuperieur, qui étant cenſés avoir reçu plus de culture ſont regardés comme mieux raiſonnans, pour des remedes vantés, ou même pour quelque Maîge accrédité ; l'on peut cependant en indiquer quelques raiſons.

La premiere eſt ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant

chant à la prolongation de ſon exiſtence plus qu'à toute autre choſe au monde, lui tient continuellement les yeux fixés ſur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ſes demarches, mais ne lui laiſſe point diſtinguer les ſentiers ſurs des ſentiers dangereux. C'eſt ici le plus ſur & le plus court, lui dit le commis d'un bureau, où l'on fait payer de gros peages, il paſſe, paye, & perit dans les précipices de la route.

Ce même principe eſt la ſource d'une autre erreur, qui conſiſte à donner, involontairement, un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui eſt trop honnête homme pour dire ce qu'il ne penſe pas, doit, par une ſuite néceſſaire de la conſtitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on ſourit à celle de l'autre, il doit bientôt avoir la préference.

Une troiſieme cauſe, qui tient encore au même principe, c'eſt que l'on ſe livre à celui dont la méthode eſt la moins pénible & flatte le plus nos paſ-

ſions. Le Médecin qui preſcrit un regime, qui exige des privations, qui demande du tems, qui veut de la regularité, rebute un malade accoutumé à ſe livrer à tous ſes gouts; l'empirique qui lui permet tout l'enchante. L'idée d'une cure ſi longue & heriſſée de tant d'épines ſuppoſe un mal bien grave, cette idée attriſte, on ne l'admet qu'avec peine, &, ſans s'en appercevoir, on embraſſe, pour l'anéantir, le ſiſteme oppoſé qui ne nous laiſſe voir qu'une maladie de nature à ceder *à quelques priſes de ſimples.*

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit, deſpotiquement, un ſi grand nombre d'hommes, & qui accredite tant d'êtres & tant de choſes ridicules, eſt une quatrieme raiſon très puiſſante. L'ennui eſt ce que l'homme craint le plus, & il y eſt ſans ceſſe entrainé par ſon propre vuide & par celui de la Societé; les ſenſations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien d'autre, il s'y livre ſans en prevoir les conſéquences.

Une cinquieme raiſon ſe tire de ce que les trois quarts & demi des hommes

ſont

ſont menés par l'autre demi quart, & qu'ordinairement, le demi quart qui aime à mener, eſt celui qui eſt le moins en état de le faire; ainſi tout doit mal aller; & les évenemens ridicules & facheux deviennent néceſſaires par la conſtitution de la Societé. L'homme d'un ſens exquis ne voit ſouvent que par les yeux d'un ſot, d'un intrigant, ou d'un fourbe, il juge mal, & ſe conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas ſe lier avec ceux qui aiment à caballer, & ce ſont eux, qui, ſouvent conduiſent les autres.

Il y a encore quelques autres raiſons, mais je me bornerai à en rappeller une ſeule, que j'ai deja indiqué il y a pluſieurs années, c'eſt que, preſque généralement, nous aimons mieux ceux qui déraiſonnent avec nous, que ceux qui nous prouvent que nous déraiſonnons.

J'eſpere que les reflexions que chacun fera ſur ces cauſes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés, dont chaque jour fait voir des ſuites funeſtes.

CHAPITRE XXXIV.

Questions, auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

§. 588. IL faut beaucoup d'attention & d'habitude, pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin ; mais cette difficulté est fort augmentée, & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte ; & il m'arrive souvent, qu'après avoir questionné des paysans, qui viennent du dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pû m'instruire assez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvenient, que je joins ici une liste des questions, auxquelles il faut pouvoir repondre.

Ques-

Queſtions communes.

Quel âge a le malade ?

Jouiſſoit-il d'une bonne ſanté ?

Quel étoit ſon genre de vie ?

Depuis quand eſt-il malade ?

Comment a commencé ſon mal ?

A-t-il de la fievre ?

Son poulx eſt-il dur ou mol ?

Eſt-ce qu'il a encore des forces, ou eſt-il foible ?

Se tient-il tout le jour au lit, ou eſt-il levé ?

Son état eſt-il le même à toutes les heures du jour ?

Eſt-il inquiet, ou tranquille ?

A-t-il chaud ou froid ?

A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'eſtomac, de ventre, de reins, de membres ?

A-t-il la langue ſeche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût ou de l'appetit ?

Va-t-il du ventre ſouvent ou rarement ?

Comment ſont ſes ſelles ?

Urine-t-il beaucoup ? Comment ſont ſes urines ? Changent-elles ſouvent ?

Eſt-ce qu'il ſûe ?
Eſt-ce qu'il crache ?
Dort-il ?
Reſpire-t-il aiſement ?
Quel regime ſuit-il ?
Quels remedes a-t-il employé ?
Quel effet ont-ils produit ?
Eſt-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

§. 589. Il ſe trouve, dans les maladies des femmes & des enfans, des circonſtances particulieres ; ainſi, quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre, non ſeulement à ces queſtions communes à tous les malades, mais auſſi à celles qui leurs ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs regles, & ſont-elles regulieres ?
Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
Sont-elles en couche ?
La couche a-t-elle été heureuſe ?
La malade pert-elle ſuffiſamment ?
Eſt-ce qu'elle a du lait ?
Nourrit-elle elle-même ?

N'eſt-

N'eſt-elle point ſujette aux pertes blanches ?

Queſtions relatives aux enfans ?

Quel eſt très exactement ſon âge ?
Combien a-t-il de dents ?
Souffre-t-il pour les mettre ?
N'eſt-il point noué ?
Eſt-ce qu'il a eu la petite verole ?
Rend-il des vers ?
Son ventre eſt-il gros ?
Son ſommeil eſt-il tranquile ?

§. 590. Outre ces queſtions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel. Dans l'eſquinancie, par exemple, il faut être inſtruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raiſon des douleurs, de la toux, de l'oppreſſion, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut que du bon ſens, pour ſaiſir tout ce plan ; & quoique les queſtions paroiſſent nombreuſes, il ſera toujours très aiſé d'écrire les réponſes dans auſſi peu d'eſpace

pace que les queſtions en occupent ici. Il ſeroit même à ſouhaiter, que les perſonnes de tout ordre, qui écrivent pour des conſultes, vouluſſent bien, dans leurs lettres, obſerver un plan à peu près ſemblable ; elles ſe procureroient ſouvent, par là, des reponſes plus ſatisfaiſantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour ſervir d'éclairciſſement aux premieres.

Le ſuccès des remedes dépend de l'exacte connoiſſance de la maladie, & cette connoiſſance, de l'information qu'on donne au Médecin.

TABLE

TABLE DES REMEDES,

avec des nottes, que je prie de lire avant que de se servir du remede, auquel elles se rapportent.

COmme je me suis servi, pour déterminer les doses des remedes, des livres, onces, demi onces &c. & que, dans l'usage journalier, surtout parmi le peuple, cette methode seroit trop embarrassante, je joins ici une notte du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes.

Je parle partout de la livre de seize onces, ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle partout, peut être évalué, sans erreur sensible, à trois livres & un

quart;

quart (*a*); on peut, ſans inconvenient, lui ſubſtituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être ſans verſer, contient trois onces & trois quarts d'onces. Rempli comme il peut l'être pour être ſervi commodement à un malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La taſſe commune, de mediocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus, dans l'uſage pour les malades.

Il faut ſept cueillerées à ſoupe ordinaire, pour remplir le petit verre; ainſi la cueillerée peut être évaluée demi once.

La petite cueiller, ou la cueiller à caffé, de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes; mais en la ſervant à un malade, on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq, ou ſix pour faire une cueillerée à ſoupe.

L'écuelle

(*a*) Il peſe exactement cinquante & une once & un quart.

L'écuelle d'un creutzer contient, commodement, cinq verres, ce qui fait dixhuit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dixhuit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette dose de bouillon au malade, tout à la fois.

J'ai marqué par tout les doses pour un homme adulte, depuis dixhuit ans jusques à soixante. Depuis douze jusques à dixhuit, les deux tiers de la dose suffiront assez généralement; en dessous de douze jusques à sept ou huit ans, la moitié; l'on diminue ensuite proportionellement. L'on ne donne pas plus du demi quart de la dose à un enfant de quelques mois; mais les temperamens mettent dans tout ceci beaucoup de differences. Il seroit à souhaiter, que chacun observât, à cet égard, s'il lui faut, pour le purger, des doses fortes, ou des doses foibles; parce que c'est dans les doses des remedes évacuans que la précision est plus nécessaire.

N°. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez-les dans une écuelle de terre, avec deux onces de miel & une once

once & demi de bon vinaigre; verſez ſur le tout un pot d'eau bouillante; remuez un peu avec une cueiller, pour faire fondre le miel, couvrez l'écuelle, & quand la liqueur eſt froide, paſſez par un linge.

N°. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demi de nitre, faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau, juſques à ce que l'orge ſoit ouvert; paſſez par un linge, ajoutez-y une once & demi de miel, & une once de vinaigre (*a*).

N°. 3.

Prenez l'orge comme N°. 2. au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge, dès le commencement, un quart d'once de crême de tartre; coulez & n'ajoutez rien (*b*).

N°. 4.

(*a*) Cette boiſſon eſt agréable. L'on nettoye l'orge de la pouſſiere, en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il eſt venteux, eſt une chimere; il ne l'eſt que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'aveine.

Le miel coute quatre batz la livre en gros, demi batz l'once en detail.

(*b*) La crême de tartre coute huit batz la livre; trois creutzers l'once.

Le nitre coute dix batz la livre, un batz l'once.

Dans

No. 4.

Prenez trois onces d'amandes, & une once de graine de courge ou de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant, peu à peu, une chopine d'eau. Paſſez par un linge, repilez le reſidu avec une chopine de nouvelle eau; & réïterez de cette façon, juſques à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repaſſer ſur le marc (*c*).

No. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauves; hachez-les, verſez deſſus une chopine d'eau bouillante; paſſez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel (*d*).

No. 6.

Dans les cas des §. 241. 262 280. on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramont ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi heure avec la crême de tartre.

(*c*) On peut ſans danger joindre aux amandes, en pilant, une demi once de ſucre, qui, à cette doſe, n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les perſonnes délicates peuvent auſſi ajouter quelques cueillerées d'eau de fleurs d'orange.

(*d*) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y ſuppléer par la mercurielle, la parietaire, l'althea; le paſſeroſe, les laitues, les épinars.

No. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauves ou de passeroses, qui est la *grande mauve*.

No. 7.

Prenez un pot de tisanne d'orge simple, ajoutez-y trois onces de jus de feuilles de laitron, ou de seneçon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache (*e*).

No. 8.

Une once d'oximel scillitique; cinq onces d'une forte infusion de sureau (*f*).

No. 9.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue excepté ceux d'eau tiede, sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavemens tiedes, & non pas chauds.

(*e*) Pour préparer ce jus, on prend les herbes bien fraiches, & jeunes si l'on peut, on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(*f*) L'oximel scillitique coute six creutzers l'once, & rend le remede un peu cher; mais il n'y en a point d'aussi efficace, & on ne le continue pas longtems à aussi grande dose. Dans un endroit sec & temperé, il se conserve plus d'un an.

No. 9.

L'on peut employer differentes applications emollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus; les meilleures sont les suivantes:

1o. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2o. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauves, de celles de bonhomme, de sureau, de pavôt rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3o. Des cataplâmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau & du lait.

4o. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5o. Un cataplâme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge ou de ris extrêmement cuits.

6o. Dans la pleuresie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althea.

No. 10.

Esprit de soufre une once; sirop de violette, six onces (*g*).

No. 11.

(g) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considerable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit

N°. 11.

Deux onces de manne, demi once de sel de Sedlitz; fondez dans quatre onces d'eau chaudes, & coulez (b).

N°. 12.

De fleurs de sureau, une poignée; d'hysope, une demi poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante, delayez

L'esprit de souffre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coute la moitié moins.

Bien bouchés ils se conservent fort longtems. Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescris, & elles le sont sans doute, si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me serois borné si je n'en avoit pas vû souvent l'insuffisance; l'expérience m'a appris qu'il falloit considerablement les augmenter, & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusques à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescris dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très souvent; ainsi je prie les Médecins, qui les ont trouvé extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(b) La manne coute vingt batzs la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart d'once de senné & demi dragme de nitre On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le senné coute six creutzers l'once.

délayez dans la colature trois onces de miel.

N°. 13.

C'est le même remede, sans hysope, qu'on remplace en mettant plus de sureau.

N°. 14.

Du meilleur Kina, en poudre, une once; partagez-le en huit prises égales (*i*).

N°. 15.

De fleurs de millepertuis, de sureau, de melilot, de chacune quelques pincées; mettez-les au fond d'une éguiere, ou d'un pot à vin, avec demi once d'huile de therebentine, & jettez dessus de l'eau bouillante (*k*).

N°. 16.

Sirop de pavot rouge (*l*).

N°. 17.

Du petit lait très clair; dans chaque chopine on delaye une once de miel.

N°. 18.

(*i*) Le bon Kina coute quarante trois batz la livre, cinq batz l'once en poudre. Il se conserve longtems, moyennant qu'il ne soit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(*k*) L'huile de therebentine coute dix batz la livre, & se conserve plus d'un an.

(*l*) Douze batz la livre, un batz l'once, se conserve un an, comme tous les syrops.

N°. 18.

Du ſavon blanc, ſix dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme & demi; de gomme ammoniac demi dragme; ce qu'il faut de ſyrop de capillaire. Faites des pilules de trois grains (*m*).

N°. 19.

L'on peut faire des gargariſmes avec une décoction, ou plutôt infuſion de pervanche, ou de fleurs de roſes rouges, ou de paſſe roſe. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on ſe gargariſe chaudement.

Le gargariſme deterſif indiqué §. 112. eſt une legere infuſion de ſommités de ſauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel, par chopine.

N°. 20.

Une once de nitre partagée en ſeize priſes (*n*).

N°. 21.

De jalap, de ſenné, & de crême de de tartre, de chacun trente grains, reduits en poudre & bien mêlés (*o*).

N°. 22.

(*m*) L'once coutera cinq ou ſix batz; une once dure huit jours.

(*n*) Coute un batz l'once. Si l'on fait faire les doſes, ce travail doit être payé.

(*o*) Coute au plus un batz; & purge très bien les gens de la campagne.

N°. 22.

De racine de Chine & de celle de ſalſepareille, de chacune une once & demi; de bois de ſaſſafras & de celui de gayac, de chacun une once. Hachez le tout aſſez fin; mettez dans un pot de terre verniſſé, verſez deſſus cinq quartettes d'eau bouillante, faites bouillir doucement pendant une heure, retirez & paſſez par une linge (*oo*).

N°. 23.

Faites bouillir, pendant un inſtant, une once de pulpe de tamarins; quatre onces d'eau, & une demi dragme de nitre; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez (*p*).

N°. 24.

(*oo*) C'eſt la tiſanne connuë ſous le nom de *tiſanne des bois*, qu'on varie ſouvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choſes.

La ſalſepereille coute ſept creutzers l'once. La Chine ſix creutzers. Le ſaſſafras un batz. Le gayac un batz. On peut après cette premiere coction faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tiſanne legere pour boiſſon ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la ſalſepareille, il faut la retrancher & ſubſtituer demi once de celle de regueliſſe.

(*p*) Les tamarins coutent un batz l'once, dix batzs la livre. Les très pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le ſenné, dont il eſt parlé notte (*h*); mais il faudroit boire enſuite beaucoup de petit lait, ou de tiſanne de mauve.

N°. 24.

Crême de tartre. L'once partagée en huit prises égales.

N°. 25.

Kermes mineral, ou poudre des chartreux. La dose est un grain (*q*).

N°. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron; faites bouillir pendant demi heure, avec demi dragme de nitre & un pot d'eau; coulez.

N°. 27.

Prenez des herbes, indiquées dans le N°. 9. art. 2°. de chacune une demi poignée, & une demi once de savon blanc rapé; versez dessus un demi pot d'eau bouillante, & un verre de vin. Coulez en exprimant fortement.

N°. 28.

De mercure crud bien purifié, une once; de therebentine de Venise, demi dragme; de graisse de porc tres fraiche, deux onces. On reduit le tout en onguent (*r*).

N°. 29.

(*q*) Le grain coute un demi batz.

(*r*) Ce remede doit être préparé chez les Apoticaires, & je n'en ai donné la composition, que parce qu'on n'observe pas partout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coute dix creutzers l'once.

N°. 29.

Onguent basilic (*s*).

N°. 30.

De cinabre naturel, & de cinabre factice, de chacun vingt quatre grains; de musc, seize grains. Le tout reduit en poudre & exactement mêlé (*t*).

N°. 31.

Une dragme de racine de serpentaire de virginie; dix grains de camphre; autant d'assa fœtida; un grain d'opium; ce qui faut de conserve de sureau pour en faire un bol (*u*).

(*s*) Un batz l'once.

(*t*) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de Cob.* Comme il a beaucoup de réputation, j'ai crû devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficace; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coute quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressans, pour douze franc par jour. Le remede N°. 31. est plus efficace que le musc, & l'on peut employer au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante cinq grains.

Je n'ai point parlé dans l'ouvrage, du Mouron à fleurs rouges, qui passe actuellement pour specifique dans cette maladie. L'on peut lire ce qu'on en dit dans le premier volume du *Journal Oeconomique de Berne.* J'avertis cependant, qu'aucune des observations n'est décisive, & que son efficace me paroit encore très douteuse.

(*u*) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc

N°. 32.

De tamarins, trois onces. Verſez deſſus une chopine d'eau bouillante; faites cuire une ou deux minutes. Paſſez par un linge. Voyez le prix N°. 23.

N°. 33.

Sept grains de turbith mineral; ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol (x).

N°. 34.

Six grains de tartre emetique (y).

N°. 35.

Trente cinq grains d'ypecacuana. On peut aller juſques à quarante cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N°. 36.

muſc, qui entre dans le N°. 30. il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bols, deux doſes par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol coute un batz.

(x) Ce remede fait vomir & abondamment baver les chiens. Il a operé pluſieurs guериſons quand la rage étoit déja déclarée. On le donne trois jours conſecutifs; enſuite deux fois par ſemaine, pendant quinze jours.

La dragme de turbith coute deux batz.

(y) Un creutzer. Ce tartre eſt le plus commun dans les apoticaireries de ce païs. Il y en a dont la doſe eſt de trois grains, & d'autre dont elle eſt de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

N°. 36.

Emplatre veſicatoire ordinaire (z).

N°. 37.

Prenez des ſommités de petit chêne, de petite centaurée, d'abſinthe & de camomille, de chacune une poignée. Verſez deſſus un pot d'eau; laiſſez refroidir. Paſſez par un linge en exprimant.

N°. 38.

Quarante grains de rhubarbe, & autant de crême de tartre (*aa*).

N°. 39.

Trois dragmes de crême de tartre une dragme d'ypecacuana; partagés en ſix priſes égales.

(z) L'once coute dix creutzers. L'on ſe ſert auſſi de levain, qu'on petrit avec des cantharides, & tant ſoit peu de vinaigre. On met demi once de cantharides pour une once de levain, ce qui fait un veſicatoire très fort. L'on prépare les ſinapiſmes avec la moutarde, & le levain, ou la pulpe des figues ſeches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très petits enfans qui ont la peau délicate, le vieux levain petri avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet de ſinapiſme.

(*aa*) La rhubarbe coute actuellement huit batz l'once, ſix creutzers la dragme; mais ſouvent elle eſt plus chere. Elle ſe conſerve deux ans dans un endroit ſec & froid.

N°. 40.

De *mixture simple* (mixtura ſimplex) une once ; d'eſprit de vitriol, demi once. Mêlez. La doſe eſt de deux cueillerées à caffé, dans une taſſe de la boiſſon ordinaire *(bb)*.

N°. 41.

Demi dragme de racine de ſerpentaire de virginie ; dix grains de camphre ; ce qu'il faut de rob de ſureau pour faire un bol *(cc)*.

N°. 42.

La theriaque des pauvres. Elle eſt connuë de tous les Apoticaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La priſe eſt d'un quart d'once *(dd)*.

N°. 43.

Le premier des trois remedes eſt celui N°. 37.

Le ſecond ; prenez de petite centaurée, d'abſinthe, de mirrhe, le tout en

(bb) Le prix eſt dix creutzers l'once.

(cc) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on ſubſtitueroit le diaſcordium au rob de ſureau.

(dd) Elle coute un batz l'once. Elle feroit plus efficace, ſi on la préparoit de la façon ſuivante : De racine d'ariſtoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de mirrhe, & de conſerve de genievre, de chacun parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de ſyrop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fut pas trop épaiſſe.

en poudre, de conserve de genievre, de chacun parties égales; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiate épais. La prise est d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de Kina (ee).

Le troisieme; prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces; de petite centaurée, une poignée; de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces; de vin vieux blanc, un pot (ff).

N°. 44.

Un quart d'once de crême de tartre; une poignée de camomilles communes; d'onze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi heure. Coulez.

(ee) Deux batz l'once.

(ff) L'on pile grossierement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud; on laisse infuser pendant vingt quatre heures, en remuant cinq ou six fois; on le laisse reposer & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

La limaille coute demi batz l'once.

N°. 45.

Sel ammoniac. La prise est, de deux scrupules, jusques à une dragme (*gg*).

N°. 46.

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de sureau, de chacune une poignée, pilées grossierement; de fine farine ou d'amidon, trois onces; de ceruse & d'email bleu, de chacun demi once; mêlez exactement le tout (*bh*).

Emplâtre. Prenez de *nutritum*, fait avec de l'huile très fraiche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'email bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire; quand elle est fonduë on y ajoute le nutritum, dans lequel on a exactement mêlé l'email reduit en poudre fine, & l'on remuë avec un

(*gg*) La dragme est le demi quart d'once; il y a trois scrupules à la dragme, vingt quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve, ou rob de sureau. Mais je réïtere que les fievreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un malaise étonnant, & même de l'angoisse.

(*bh*) L'once de ceruse coute demi batz, & l'once d'email autant.

L'on peut, ou appliquer immediatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très fin. La premiere methode est beaucoup plus efficace.

un morceau de fer, jusques à ce que le tout soit bien mélangé & refroidi. On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'email, à deux onces de beure de saturne, ce qui fait un onguent, au lieu d'un emplâtre (*ii*).

N°. 47.

Une once de sel de Sedlitz; deux onces de tamarins; versez dessus huit onces d'eau bouillante; remuez, pour délayer les tamarins; coulez, pour boire en deux prises, en mettant demi heure d'intervalle, entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De Laudanum liquide de Sydenham, huitante gouttes; d'eau de melisse, deux onces & demi. Si la premiere ou la seconde dose arrêtent, ou diminuent considerablement les vomissemens, on ne donne pas les autres (*kk*).

N°. 49.

Faites fondre trois onces de manne

(*ii*) La dose marquée de l'emplâtre coute quatre batz & demi ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guerir un eresypelle. L'once du nutritum coute six creutzers; celle du beure de saturne trois batz.

(*kk*) L'once du Laudanum liquide coute huit batz.

& vingt grains de nitre, dans vingt onces, ou six verres de petit lait.

No. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau (*ll*).

No. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

No. 52.

De souffre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraiche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier (*mm*).

No. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé; autant de nitre. On les mêle exactement; on partage en huit prises égales (*nn*).

No. 54.

(*ll*) L'once du sirop coute un batz. Si l'on n'a pas l'eau de sureau, on prend celle de fontaine.

(*mm*) Cette dose coute trois batz.

(*nn*) Toute la dose ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guerit quelques maladies de la peau, qui avoient resisté aux autres remedes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers, qui pansent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de cras qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par là, que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

N°. 54. (*nn**)

De limaille de fer & de ſucre, de chacun une once; d'anis en poudre, une demi once. Partagez en vingt quatre doſes. Une, trois fois par jour, une heure avant que de manger (*oo*).

N°. 55.

Deux onces de limaille de fer; une poignée de rhuë; autant de marrhube blanc; un quart d'once de racine d'hellebore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N°. 43. Une taſſe, trois fois par jour, une heure avant que de manger (*pp*).

(*nn**) Les remedes de ce N°. & des N°. 55. & 56. ſont deſtinés aux maladies qui dépendent des oppilations, & de la ſuppreſſion des regles. Le 55. eſt particulierement deſtiné à les rappeller. Les N°. 54. & 56. ſont plus convenables quand on ne fait pas attention à la ſuppreſſion, ou qu'elle n'a pas lieu.

(*oo*) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable; en employant la canelle, au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette doſe ſuffit dans un mal commençant, & même une priſe ou deux par jour ſuffiſent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la doſe du fer. Je réïtere, crainte de ne l'avoir pas aſſez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'eſt la rouille qui gâte l'eſtomac, au lieu que la limaille non rouillée, eſt le plus puiſſant ſtomachique, dans les cas où les fortifians conviennent.

(*pp*) J'avertis encore, que dans les perſonnes lan-

N°. 56.

De limaille de fer, deux onces; de poudre de rhuë & d'anis, de chacune demi once; de miel, ce qu'il faut pour former un opiate aſſez épais.

Un demi quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extrait de grande ciguë puante, & dont la tige eſt tachetée, une once. Faites-en des pilules, de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule ſoir & matin, & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades, qui ſont parvenus à en prendre demi once par jour (*qq*).

N°. 58.

guiſſantes dès longtems, il faut travailler à rétablir la ſanté, & non pas à pouſſer les regles; ce qui eſt pernicieux. Elles reviennent, quand la malade eſt mieux; leur retour ſuit celui de la ſanté, & ne doit, ni ne peut ſouvent, le préceder.

(*qq*) Ce remede avoit été employé, depuis pluſieurs ſiecles, par quelques Médecins en differens païs; mais le peu de ſoin qu'ils avoient pris de conſtater leurs obſervations, leur négligence à caractériſer l'eſpece de ciguë qu'ils employoient & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidens occaſionnés par d'autres eſpeces, peut-être par la même, priſe inconſiderement, avoient fait négliger ce remede,

N°. 58.

Une once de racine de gramont, autant de celle de chicorée. Faites bouillir

mede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit que faire du mal. Mais il y a cinq ans, que Mr. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Imperiales, guidé par ces indications vagues, éparſes dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remedier à des maux cruels, pour leſquels on n'avoit encore aucun ſecours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laiſſoit mal à propos; il commença par en prendre lui-même, de ſi petites doſes, qu'elle n'auroit pas pû lui nuire, ſuppoſé même qu'elle eut été un poiſon; il augmenta inſenſiblement, enfin, après s'être aſſuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades attaqués de ſcirres & de cancers, en commençant par de petites doſes, & en montant ſucceſſivement, juſques-là qu'il eſt parvenu à en faire prendre plus de demi once par jour, ſans aucun inconvenient & avec un ſuccès marqué. Ses premiers eſſais furent des plus heureux; il a gueri un très grand nombre de ſcirres & de cancers, déclarés abſolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre leſquels tous les remedes avoient échoué; l'employant enſuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vû de très grands effets; & il me paroit demontré par le nombre, les caractères & l'authenticité de ſes obſervations, que ce remede doit être mis dans le petit nombre des plus grands remedes de la médecine, & que ſon grand uſage eſt dans les maladies qui dépendent d'obſtructions ou d'un virus acre dans les humeurs; auſſi il reuſſit ſingulierement dans les ſcirres externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les mala-

dies

pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau ; faites dissoudre demi once de

dies de la peau, dans les fluxions & les ulceres opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques goutes, quelques ethisies, la gangrêne même, &c. un très long usage ne peut pas nuire, il fortifie le temperamment au lieu de l'user.

Je sais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier, que dans plusieurs autres villes il n'a pas réussi ; mais les clameurs des rivaux de Mr. STORK & l'inefficace du remede dans quelques cas n'infirment point ces expériences ; il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours, qu'il y avoit des cas au dessus de la force des remedes, qu'il y avoit des temperammens auxquels il paroissoit répugner ; Eh quel est le remede qui ne soit pas dans ce cas, ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi partout ? La nature du remede, qui n'a pas été d'abord bien connuë, parce que la plante n'étoit pas designée suffisamment, la force de la maladie, le temperamment du malade, l'insuffisance des doses, des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas, & des Médecins, qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en seront dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier recueil des expériences de Monf. STORK me determina à l'essayer ; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'espece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout à fait telle que celle de Mr. STORK ; je l'essayai moi-même pour m'assurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guerit pas. Je m'adressai à Mr STORK, qui m'envoya de son extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procedé ; l'on a eu un extrait qu'il est impossible

de ſel de Sedlitz, & deux onces de manne. Paſſez pour en boire un verre de demi heure en demi heure.

On rëitere au bout de deux ou trois jours.

N°. 59.

Un cataplâme de mie de pain de fleurs de camomille & de lait, auquel on

ſible de diſtinguer de celui de *Vienne*; j'ai pris de l'un & de l'autre, juſques à une dragme & demi par jour, je n'ai éprouvé que du bien être en le prenant; j'en ai donné à pluſieurs malades, j'ai vû qu'il gueriſſoit pluſieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il ſoulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appetit & fortifioit l'eſtomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfans, qu'il ne nuiſoit à perſonne, & je ſuis aujourd'hui pleinement perſuadé, malgré l'averſion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poiſons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique Mr. STORK, eſt un remede toujours innocent, ſpecifique dans pluſieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance, & dont il feroit très fâcheux qu'on négligea l'uſage.

La préparation conſiſte à cueillir la plante environ la St. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie ſuivant les lieux, à en exprimer le jus, qu'on met dans un vaſe de terre ſur un feu très doux, où on le laiſſe évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une ſpatule de bois, juſques à ce qu'il ait acquis aſſez d'épaiſſeur, pour que, quand il eſt refroidi il ait la conſiſtence du cotignac. Quand on veut en faire uſage on le réduit en pilule, en y joignant, ſi l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe ſechée.

on ajoute du ſavon, de façon que chaque cataplâme en contienne un demi quart d'once. Je me ſers auſſi avec ſuccès, quand la ſituation des femmes ne permet pas les ſoins reguliers qu'exigent ce cataplâme qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui ſe trouve dans toutes les apoticaireries.

N°. 60.

D'herbe de ciguë ſeche, ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une eſpece de petit matelat fort ſouple. Laiſſez-le cuire pendant quelques momens dans l'eau, exprimez & appliquez. On le rechauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N°. 61.

De yeux d'écriviſſes vrais, ou de magneſie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de canelle; partagez en huit priſes. On donne ces poudres dans une cueillerée d'eau ou de lait avant que l'enfant tête (*p**).

N°. 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites le diſſoudre dans demi once d'eau

(*p**) L'once de yeux d'écriviſſes coute ſix creutzers.

d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie on le purge (*rr*).

N°. 63.

De resine de Jalap, deux grains. Broyez-la longtems avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez y, peu à peu, deux cueillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cueillerée à caffé de syrop de capillaire (*ss*).

N°. 64.

Une once de nutritum; un jaune d'œuf, s'il est petit, la moitié s'il est gros. Melez exactement (*tt*).

N°. 65.

(*rr*) Pour faire l'extrait, on prend les noix avant qu'elles soient meures, dans le même tems dans lequel on les cueille pour les confir.

(*ss*) Ce remede n'est point desagréable. On peut le donner aux enfans de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la resine de Jalap, qui ne coute que deux batz la dragme. Pour les enfans au dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée, & à la manne.

(*tt*) Le nutritum coute deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum en broyant longtems dans un mortier, deux dragmes de ceruse, demi once de vinaigre, trois cueillerées d'huile d'olive.

No. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche; ajoutez-y deux cueillerées d'huile si c'est en hyver, en été il n'en faut point, ou, tout au plus, une demi cueillerée. Trempez dedans des pieces de linge, qui ne soit pas trop usé, & laissez les secher (*uu*).

No. 66.

D'huile rosat, une livre; de minium, demi livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusques à ce qu'il ait à peu près consistence d'emplâtre. Fondez-y une once & demi de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre. Mêlez bien. Retirez du feu, & versez dans de canon de papier, de quelle grosseur vous voudrez (*xx*).

Pour faire ce sparadrap, (c'est une toile imbibée d'onguent,) il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du No. précedent.

No. 67.

(*uu*) Cette toile est très commode pour tous les pansemens. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jetter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser secher. Elle peut servir pour un grand nombre de pansemens.

(*xx*) C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguens de menage. Il coute deux batz l'once.

N°. 67.

Cueillez en automne, pendant le beau tems, de l'agaric de chêne, (c'est une espece de champignon qui croît sur ces arbres.)

Il y a quatre parties, qui se présentent successivement ; 1. La peau, qu'on peu jetter ; 2. la partie qui suit la peau, qui est la meilleure. On la bat avec un marteau jusques à ce qu'elle devienne douce & molle ; c'est là toute sa préparation, & l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts. Il les resserre, empêche l'hemorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3. La troisieme qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux ; & la quatrieme qu'on peut employer reduite en poudre (*yy*).

N°. 68.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plutôt Chambauderie, fameux dans plusieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, (c'est à peu près celui de Nuremberg) de diachilon composé, & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre ; retirez du feu, & remuez jusques à ce qu'il soit refroidi.

(*yy*) Ce remede connu il y a longtems, de quelques personnes, n'est commun que depuis dix ans. Il a eu partout les mêmes succès ; & j'en ai vû les effets les plus heureux. Il épargne les tour-

No. 68.

Quatre onces de mie de pain ; une poignée de fleurs de ſureau ; autant de celles de camomilles & de millepertuis. Cuiſez-les en cataplâme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfere les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de faltranc ; on jette deſſus demi pot d'eau bouillante ; on laiſſe infuſer pendant quelques momens. L'on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique ſur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449. prenez d'herbes de betoine, de rhue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roſes rouges, de chacune une poignée & demi. Faites cuire, pendant un quart d'heure, dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux.

tourmens qu'occaſionnent les autres moyens d'arrêter le ſang ; & c'eſt une des heureuſes découvertes qu'on pût faire en chirurgie. L'on voit que chaque payſan, peut s'en procurer, avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. Mr. BROSSARD, Chirurgien François, qui l'a fait connoitre, préfere celui qui croit ſur les parties des chênes où l'on a coupé des groſſes branches.

vieux. Coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précedentes.

N°. 69.

L'emplâtre de diapalme; l'once coute un batz (*yyy*).

N°. 70.

Deux parties d'eau; une partie de vinaigre de litharge (*zz*).

N°. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*Arthanita*) & de sommités de camomilles, de chacun une poignée. Mettez-les dans une écuelle de terre avec un demi quart d'once de savon, & autant de sel ammoniac; versez dessus trois quartetes d'eau bouillante.

TABLE

(*yyy*) Pour l'étendre sur de la charpie, comme il est indiqué §. 456. il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(*zz*) Il coute demi batz l'once.

L'once du sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le chapitre des Enfans, coute six creutzers l'once.

TABLE DES CHAPITRES

& des principaux Articles.

CHAP.

Gangrêne

Nécessité

FIN.

INDICE ALPHABETIQUE.

Bois

Con-

Eméti-

Prome-

Fin de l'Indice Alphabetique.

